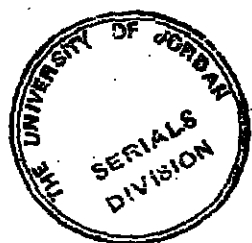


مركز الاتصال



# Le Monde

15 rue Halévy, 75001 Paris Cedex 15

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE - N° 14478 - 8 F -

VENDREDI 16 AOÛT 1991

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE

★★★

## L'embarras de la France à Madagascar

VU de Paris, la timide désaveu infligé par la France au président Ratsiraka aura très certainement soulagé des consciences : après la « messe d'avalanche », le mutisme observé par l'ancienne puissance coloniale pouvait difficilement se prolonger. L'appel à l'organisation « rapide » d'une « consultation populaire contrôlée », lancé, mercredi 14 août, par le ministre français des affaires étrangères (le Monde) du 15 août ne constitue pas, cependant, cette condamnation sans équivoque que d'aucuns, dans les rangs de l'opposition malgache, appelaient de leurs vœux.

Rien d'étonnant à ce que, vu de Tananarive, cette première prise de distance exprimée par la France ait été seulement ressentie comme un geste de défiance vis-à-vis des dizaines de « martyrs », tombés le 10 août, devant le palais présidentiel. Les plus optimistes - ou les plus habiles - des chefs de file de la contestation font pourtant mine de croire que l'« essential » est fait. Paris ayant enfin compris qu'on ne peut plus discuter avec le président Ratsiraka. Est-ce si sûr ?

Les proches du régime n'en sont pas convaincus. Certains approuvent même, à mots couverts, l'organisation prochaine d'élections - cela serait, disent-ils, « dans le marche des choses ». D'autres, plus roués, s'interrogent quant à l'objet de cette éventuelle « consultation populaire » : les Malgaches auront-ils à se prononcer sur un texte constitutionnel ou sur le départ du chef de l'Etat ? Le Quai d'Orsay s'est bien gardé de le préciser, laissant ainsi la porte ouverte à toutes les hypothèses. Le principal intéressé ne s'y est pas trompé, qui s'est sagement abstenu de réagir trop vite à ce coup de semonce.

L'attitude à venir de la France, premier bailleur de fonds de la Grande Ile, qui couvrit longtemps avec une indulgente bienveillance les frasques autoritaires de l'amiral Didier Ratsiraka, va constituer un test pour nombre de pays africains, membres du « club des 77 ». Soucieuse d'accompagner les indispensables transitions politiques qu'édifie le continent, la France semble hésiter à condamner trop brutalement ses anciens protégés.

CETTE politique de l'entre-deux chaises s'est dramatiquement illustrée au Mali, en mars, où il aura fallu attendre le massacre de plusieurs centaines de manifestants par les forces de l'ordre, avant que Paris finisse par annoncer, quelques heures seulement avant la chute du président Moussa Traoré, la suspension de sa coopération avec Bamako. Au Togo et en Centrafrique, où la présence de militaires français reste importante, le sort des présidents Eyadéma et Kolingba est aujourd'hui dans la balance. La situation n'est guère plus brillante au Cameroun, où le président Biya, malgré la forte vague de contestation, ne semble pas décidé à quitter le pouvoir. Les remontrances adressées, voici un an, par M. Mitterrand à certains chefs d'Etat africains lors du sommet de La Baule sont décidément longues à être suivies d'effet.

M0147 - 0816 0 - 6.00 F



## Les négociations sur la libération des otages et des prisonniers

### M. Perez de Cuellar affirme qu'Israël a adopté une position « souple »

M. Perez de Cuellar a considéré que la position d'Israël était « souple », après s'être entretenu, mercredi 14 août à Genève, avec une délégation de l'Etat hébreu conduite par M. Lubrani, qui a jugé « très fructueuse » cette rencontre. Si des progrès semblent avoir été réalisés, il n'est pas encore question d'un calendrier pour une solution globale permettant la libération des otages au Liban et un échange de prisonniers arabes et israéliens. A Jérusalem, un porte-parole du gouvernement a démenti l'information de la radio nationale selon laquelle un premier groupe de détenus en Israël serait relâché dans les prochains jours.

GENÈVE. Qualifiant, pour sa part, de « fructueux et approfondis » ses entretiens d'une heure et demie avec le secrétaire général, M. Uri Lubrani, coordonnateur des activités israéliennes au Liban du sud, a exprimé « l'espoir commun que l'élan sera maintenu ». M. Lubrani, qui avait déjà rencontré M. Perez de Cuellar dimanche soir, est revenu à Genève accompagné de M. Uri Slonim, conseiller juridique de M. Itzhak Shamir, et de M. Yohanan Bein, directeur général adjoint du ministère des affaires étrangères, afin de préciser la position de Jérusalem sur les conditions d'un éventuel échange de prisonniers entre Israël et les groupes islamistes libanais. Le secrétaire général a rappelé que le gouvernement israélien souhaitait obtenir des « indications claires » sur le sort de ses sept soldats prisonniers ou disparus au Liban, soit par vidéo-cassette, soit par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, avant de procéder à tout échange. Selon M. Perez de Cuellar, les Israéliens se montreraient « souples » et pourraient faire un geste en contrepartie d'une preuve tangible.

## L'assassinat de Chapour Bakhtiar

Les 3 Iraniens auraient été vus à Cypreste, habilement déguisés en pope



Lire nos informations page 4

LIVRES ♦ IDÉES  
« Littérature du meurtre ou meurtre de la littérature » par François Bureau « Les grandes vacances de Paul Morand » pages 7 à 10  
Le sommaire complet se trouve page 16

## Le « grand Lille » électoral

La métropole du Nord est à l'étroit dans ses murs et M. Mauroy l'est dans les urnes

LILLE. Lille s'est mise en congé de débats et de polémiques, mais chacun profite de l'acalmie pour préparer ce qui pourrait être la grande affaire de la rentrée : la question du « grand Lille ». M. Alex Turk (RPR), qui s'était imposé comme le challenger de M. Pierre Mauroy aux élections municipales de mars 1989, a amorcé la dispute à la fin du mois de juin, par un tract anonyme, dont il a reconnu par la suite être l'auteur, et une proposition plus argumentée. M. Mauroy a suivi en acceptant de mettre sur la place publique un dossier qu'il avait dû laisser de côté depuis une dizaine d'années, mais auquel il n'a jamais renoncé.

L'affaire est simple : Lille, avec ses cent soixante-dix mille habitants et ses 2000 hectares, se sent à l'étroit dans son costume de ville-centre, au cœur d'une agglomération d'un million d'habitants, surtout quand elle se compare à ses grandes concurrentes en France (Marseille avec son million d'habitants et ses 23000 mille hectares, mais aussi Lyon, Bordeaux, Toulouse...). et, encore plus, à l'étranger. D'autant que, forte du prochain épousé des TGV dans sa future gare internationale et de la proximité du tunnel sous la Manche, elle se sent l'âme d'une capitale régionale à vocation européenne.

Le débat, à vrai dire, n'est pas nouveau. Lille, telle qu'elle a traversé le siècle, est née de la fusion, en 1858, par un décret signé de Napoléon III, de la cité ancienne avec quatre communes de ses faubourgs, Wazemmes, Esquermes, Fives et Saint-Maurice.

JEAN-RENÉ LORE  
Lire la suite page 5

## Voyage avec Colomb

16. - Cardinal des Amériques

Faute d'or, Colomb offrit à Isabelle la Catholique des chrétiens. Avant de s'interroger sur le mystérieux naufrage de la Santa-Maria, le voyage croise un archevêque en croisée...

Lire page 2  
Le septième épisode du feuilleton d'EDWY PLENEL

## Pour combattre l'inflation

### L'Allemagne relève ses taux d'intérêt

Réuni jeudi 15 août à Francfort, le conseil de la Bundesbank, dirigé par son nouveau président, M. Helmut Schlesinger, a décidé d'augmenter les taux directeurs allemands. Largement anticipé, ce durcissement de la politique monétaire outre-Rhin devrait réduire les marges de manœuvre des partenaires de l'Allemagne qui, comme la France, auraient souhaité stimuler l'activité économique par une baisse des taux.

Président de la Bundesbank, la banque centrale allemande, depuis le 1<sup>er</sup> août, M. Helmut Schlesinger, le successeur de M. Karl Otto Pöhl, avait largement averti l'opinion et les marchés financiers : la conjoncture économique allemande, et en particulier l'accélération de la hausse des prix (un rythme de 4,4 % en juillet), rendait, à ses yeux, indispensable un resserrement de la politique monétaire allemande. Le conseil de la « Bundesbank » a donc décidé jeudi une hausse de 1 point du taux de l'escompte (le taux auquel l'institut d'émission rachète aux banques commerciales les effets de commerce), porté à 7,5 %, et de 0,25 point du lombard (celui auquel il consent des avances sur titres), qui passe à 9,25 %.

## La renaissance des Eglises hongroises

Elles revivent dans un pays que le pape visite pour la première fois du 16 au 20 août mais restent affaiblies par leur collaboration avec le pouvoir communiste

BUDAPEST. de notre envoyé spécial. Rue Makarency, gravé dans la pierre, un relief à la mémoire de Béla Banya, célèbre jésuite de l'entre-deux-guerres, vient d'être rendu à la vue des passants. Le coup de burin trahit le travail de restauration. A la porte du même immeuble, témoin d'une époque révolue, la plaque de l'Institut d'études économiques Karl-Marx n'a pas bougé. Cette superposition d'images fait sourire Gabor Roszák, pasteur luthérien et député du Forum démocratique : « La Hongrie est une nation équestre, dit-il, mais les Hongrois ne savent pas monter à cheval. Ils chutent toujours d'un côté ou de l'autre. »

Après avoir été, pendant quarante années de régime communiste et athen, persécutées et manipulées, les Eglises en Hongrie connaissent un retour en grâce, dont la première visite d'un pape dans ce pays, quatre mois après la rentrée triomphale de la dépouille de Mgr Mindszenty, le « cardinal de fer » (1), est la plus spectaculaire manifestation. Deuxième en nombre, l'Eglise réformée ne veut pas être de reste : elle a rassemblé plusieurs dizaines de milliers de fidèles, en juin dernier, dans un grand stade de Budapest, alors que les luthériens viennent d'ouvrir un « concile » national, pour tirer les leçons de la période communiste et préparer l'avenir.

La Hongrie entre ainsi dans un nouvel âge baroque. Interdits depuis 1950, les ordres religieux jésuite, cistercien, dominicain, carmélite, etc., reviennent au pays les uns après les autres. Les Eglises récupèrent leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs orphelinats, brutalement nationalisés en 1948. Le catéchisme est enseigné, depuis un an, à l'école publique. Les mouvements de jeunesse refont surface et les titres foisonnent dans la presse et l'édition religieuses. Une université catholique sera même construite au nord de Budapest, à l'emplacement d'une ancienne caserne soviétique !

Cette situation donne des ailes aux nostalgiques de l'ancienne monarchie ou du régent Miklós Horthy. Dans une Hongrie quasiment féodale jusqu'à la dernière guerre, le catholicisme était religion d'Etat.

HENRI TINCQ  
Lire la suite page 3

(1) Arrêté par les communistes en 1948, emprisonné et torturé, Mgr Mindszenty a été libéré en 1956. A l'arrivée des chars soviétiques, il restera prisonnier volontaire à l'ambassade américaine à Budapest, d'où il ne sortira, couronné par le Vatican, qu'en 1971 et mourra à Vienne en 1975.

LE MONDE diplomatique  
Août 1991

● ÉLECTRONIQUE : Les enjeux de la télévision de haute définition, par Henry Bakis.  
● TERRITOIRES OCCUPÉS : Israël en pays conquis, par Micheline Pannet.  
● ALLEMAGNE : Les sinistres de l'unification, par Margaret Manale. - Berlin et la « querelle de la capitale », par André Gisselbrecht.  
● MAROC : Qui possède le pays ? par \*\*\*\*.  
● UNION SOVIÉTIQUE : Quand les Allemands retournent à Koenigsberg, par Eriens Calabrig.  
● CUBA : La grogne des artistes dans l'« île des merveilleux », par Francis Pisan. - Une économie en état comateux, par Christophe Guibéguet.  
● JAPON : Que pensent les intellectuels ? par Alain Joffroy. - La mémoire retrouvée des crimes de Nankin, par Antoine Halp.  
● PORTUGAL : L'adieu aux larmes, par Vincent Jacq.

En vente chez votre marchand de journaux - 18 F

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,80 DA ; Maroc, 8 DH ; Tunisie, 780 m.; Allemagne, 250 DM ; Autriche, 25 SCH ; Belgique, 40 FR ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Armées-Réunions, 9 F ; Côte d'Ivoire, 485 F CFA ; Danemark, 14 KRO ; Espagne, 190 PTA ; G.-B., 55 p.; Grèce, 220 DR ; Indonésie, 1,20 R ; Italie, 2,200 L ; Luxembourg, 42 F ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 2,75 F ; Portugal, 170 ESC ; Sénégal, 480 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 1,50 FS ; USA (NY), 2,5 \$ ; USA (other), 2,50 \$.

# Voyage avec Colomb

**S**ANTO-DOMINGO. - C'est un pèché véniel, une petite envie d'orgueil. Portrait en pied du cardinal, le tableau se résume à un regard impérieux. Suspendu à mi-hauteur le long de l'escalier, il jauge et devine le visiteur assis au salon du rez-de-chaussée. Dans sa maison de style colonial du vieux Santo-Domingo, Mgr Nicolas de Jesus Lopez Rodriguez vous accueille en effigie avant de s'annoncer en chair et en os. Une politesse à tout prendre, une façon de prévenir que l'homme sait ce qu'il veut et qu'il parlera clair et net. Grand, bien bâti, la cinquantaine, vêtu d'un costume noir, croix en sautoir sur une chemise blanche de clergeman, l'original est conforme à la copie, poigne ferme et voix forte. Ses premiers mots sont une proclamation : « Personne au monde ne vous empêchera de célébrer l'arrivée de la foi catholique sur ce continent. Notre cinquième centenaire sera celui de l'évangélisation de l'Amérique. »

En passant d'Haiti en « Dominicaine », comme l'on nomme à Port-au-Prince la République dominicaine, le voyage reste en religion. Une continuité trompeuse qui nous mène du Pape Aristide, ce prêtre-président pluriel théologien de la libération, à son antinomie en hiérarchie cléricale comme en politique profane, l'archevêque-président du CELAM, le Conseil épiscopal latino-américain. Colomb et Rome l'ont voulu ainsi. Porte-parole officiel de l'Eglise catholique sur ce continent, promu cardinal par Jean-Paul II, Mgr Lopez Rodriguez préside dans son pays la « Commission permanente pour la célébration du cinquième centenaire de la découverte et de l'évangélisation de l'Amérique ». Un poste qu'il occupe en parfaite symbiose avec l'autre homme fort de la République, son président, Joaquín Balaguer. « Découverte », « évangélisation », l'absence de précautions sémantiques d'usage en Europe est voulu. Affaire d'Etat, la commémoration est ici une bataille, affrontement des esprits dénigrés et glorifiés de l'œuvre missionnaire. Une croisade que Monseigneur mène jusqu'à son apothéose, la visite du pape à Santo-Domingo en 1992, pour l'anniversaire de l'arrivée de l'Amiral au Nouveau Monde.

DANS son bureau encombré de livres, de journaux et de dossiers, ce prélat issu d'une riche famille de propriétaires terriens devance les questions. « C'est vrai, certaines attitudes des colonisateurs n'ont pas été à la hauteur de ce que la foi chrétienne aurait exigé. Mais nombre de religieux ont défendu avec courage les droits des indigènes. Sur cette île, où eut lieu la première rencontre durable, le bilan est totalement en faveur des évangélisateurs. La visite du Saint-Père sera l'occasion de rappeler cette première évangélisation, un moment privilégié pour nous tourner vers le troisième millénaire. » Monseigneur n'a aucun mal à identifier l'adversaire : « La contestation s'appuie sur une idéologie totalement disqualifiée. Ce sont tous ceux qui ont eu des sympathies pour le marxisme. Or ce dernier n'a aucune autorité morale pour contester notre commémoration. Les pays qui en ont souffert se sont chargés de dire au monde qu'il n'est plus crédible. »

Puis le cardinal passe au rappel à l'ordre : « Les groupes indigènes sont manipulés par des secteurs marxistes qui ne s'étaient auparavant jamais préoccupés d'eux et qui, depuis l'échec fracassant de l'Europe de l'Est, se réfugient dans l'indigénisme, l'écologie et le féminisme. Je considère comme une obligation pour tout religieux en Amérique latine de ne pas contester le cinquième centenaire et de ne pas faire cause commune avec les ennemis de la foi catholique. Son devoir est de faire corps avec la nouvelle évangélisation que le pape est venu proclamer sur ce continent. » L'archevêque mène une offensive très politique. A l'exact opposé des communautés chrétiennes populaires, il symbolise une Eglise d'influence, en apparence retrait mais présente en coulisses, très proche de l'Opus Dei.

« La mission du religieux n'est pas d'assumer une vocation politique, explique-t-il. S'il y fait une incursion, il compromet la mission pastorale de toute l'Eglise. Mais nous devons former des laïcs catholiques pour les préparer à leurs responsabilités publiques. Face à la sensation de pessimisme et d'échec, face à la dette extérieure, à l'inflation galopante, au chômage croissant, au manque de services de base, nous

devons plus que jamais délivrer une parole de soulagement. Puisque les politiques n'ont pas été capables de rendre l'espoir au continent, c'est à l'Eglise catholique de stimuler les changements sociaux nécessaires, la formation de nouvelles générations, l'organisation de cadres. Seule la foi en Jésus-Christ peut nous rendre l'espoir. »

A mi-parcours de cette quête colombienne, le passé quitte définitivement l'histoire pour envahir le présent. Métrerie, l'Amérique du Sud se refuse le luxe d'un regard apaisé. Cinq siècles, c'est comme si c'était hier, une tempête encore en mémoire dont le ressac continue d'assourdir les esprits. On s'attendait, sur la terre de ses conversions, à un panégyrique de Bartolomé de Las Casas, ce rédempteur croisé la veille en Haiti, ce clerc qui sauva l'honneur du clergé. Mais la résonance actuelle du message du défenseur des Indiens lui interdit de briller au firmament du cardinal : « Ce fut sans aucun doute un prêtre extraordinaire. Mais beaucoup de ses affirmations sont nettement exagérées. Et ceux qui défendent la race noire peuvent

centenaire, où il suggère une « autoconfession du premier monde », estimant que la découverte fut en fait celle que fit le tiers-monde des « pratiques négatives » de l'Occident, de sa culture et de son Eglise d'ancres. Quelques mois après, il était assis dans son pays, preuve, s'il en était besoin, que ces affrontements ne sont pas seulement théoriques.

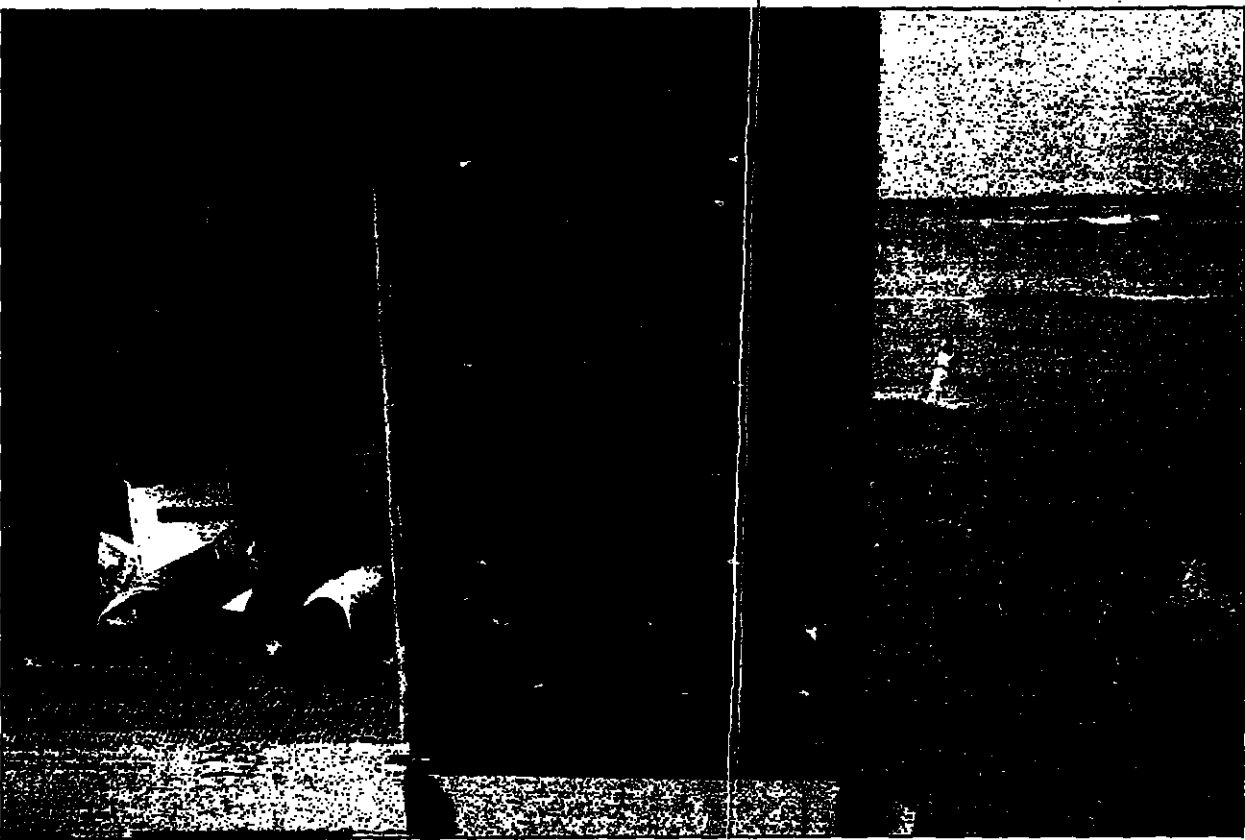
Le débat déborde les frontières continentales. En 1990, à Séoul, l'Assemblée mondiale des chrétiens s'est inspirée du jubilé biblique, prévoyant une redistribution des terres et la libération des esclaves tous les cinquante ans, pour proposer qu'au terme de cinq cents ans « de pillage et d'exploitation » la dette des Etats latino-américains soit annulée en 1992. Quand, en 1988, un évêque français, le cardinal Etchegaray, supervisa la rédaction d'un document sur le racisme pour le conseil pontifical « Justice et Paix », se doutait-il du tollé qu'il allait provoquer ? Après avoir rappelé des évidences : « destruction massive des civilisations précolombiennes », Indiens et Noirs réduits en

temps, écrit-il à son propos, ne parle que de paix et de fidélité ; et de l'une et de l'autre, il n'y a pas plus grand ennemi ; et l'une et l'autre, s'il les eût bien observées, lui auraient plus d'une fois coûté son prestige ou ses Etats. » Colomb ne s'y trompait pas, se méfiant du roi et courtisant la reine...

Pensait-il à Isabelle alors qu'il s'en retournait vers l'Espagne en ce mois de janvier 1493 ? On a à Cibao, ce nom magique promoteur de richesses, ce royaume que les Indiens désignaient comme le pays de l'or. Fure coïncidence, Mgr Lopez Rodriguez est originaire de cette région, située au nord de la République dominicaine. Façon pour l'Amiral de nous rappeler à nos devoirs, interrompant ces détours théologiques qui, de prêtre en évêque, l'ont quelque peu relégué, le délaissant alors qu'il se débattait avec sa Santa-Maria en perdition sur le côté nord d'Haiti. La veille, 24 décembre 1492, il avait entendu pour la première fois ce mot, Cibao, et s'était décidé à partir à la recherche de cette mine d'or, en filant vers

peine contre ce fuyard de J. de la Cosa et transformé immédiatement en « heureuse fortune » ce coup du sort. Etonnant revirement, puisqu'il écrit : « Dans ce voyage, je n'aurais pas laissé de gens ici, et quand bien même je l'aurais voulu je n'aurais pu les maintenir du nécessaire, d'assurances, de subsistance, d'équipement pour une forteresse. » Mais il ajoute : « Pourtant, nombre d'hommes qui sont avec moi ne l'ont pas voulu et ont préféré rester ici. Or, un historien américain, Alice Gould Vigney, affirme que la majorité de ces trente-neuf volontaires ne figuraient pas sur le rôle d'équipage au départ d'Espagne - ce qui prouverait qu'il y avait des passagers clandestins. A leur tête, désignés par Colomb comme ses lieutenants, Diego de Arana, cousin de sa maîtresse de Cordoue, Rodrigo de Escovedo, notaire de l'expédition et neveu de l'un de ses amis moines du monastère de la Rabida, et Pedro Gutierrez, officier de la chambre du roi et écuyer du grand intendant. Deux d'entre eux au moins sont des juifs convertis... »

**S**URGIT alors l'hypothèse iconoclaste : Ses premiers colons du Nouveau Monde ne seraient-ils pas des juifs chassés par l'édit d'expulsion, embarqués avec Colomb, dont le départ d'Espagne coïncida avec l'échec des juifs par les Rois catholiques et désireux de ne pas rentrer en Castille afin d'échapper aux persécutions ? Une supposition qui, si elle se vérifiait, serait d'une cruelle ironie : avant de devenir le tombeau des Indiens, Hispaniola aurait été une terre d'asile. Pour ajouter au mystère, c'est en quittant ces hommes que Colomb, subitement, se met à évoquer un projet bientôt récurrent sous sa plume : utiliser l'or des Indes pour



(République dominicaine.)  
« Personne au monde ne nous empêchera de célébrer l'arrivée de la foi catholique sur ce continent (...) »

## 16. Cardinal des Amériques

par Edwy Plenel

objecter qu'il a provoqué le trafic des esclaves pour protéger les Indiens. » Las Casas dérange. Les contempteurs de l'hispanité ne l'ont-ils pas utilisé, non sans hypocrisie, pour forger la légende negra, cette légende noire qui associe l'Espagne à la plus sanglante des conquêtes ?

Mgr Lopez Rodriguez est à la tête d'une Eglise déchirée qui, plus qu'aucune autre institution, de la base au sommet, révèle ses divisions à l'occasion du cinquième centenaire. Dans la province mexicaine du Chiapas, là même où Las Casas fut évêque, le catholicisme a donné naissance à une « Eglise des pauvres » dont le porte-parole, don Samuel Ruiz Garcia, évêque depuis 1959, évangélise un territoire majoritairement indien. D'un évêque à l'autre, les mots changent de sens. A la formation des élites gouvernantes répond « la lutte pour la terre », aux paroles de soulagement s'opposent les appels à créer une nouvelle « organisation sociale ». En 1989, l'un des théoriciens de la théologie de la libération, le Salvadorien Ignacio Ellacuría, donna à Barcelone une conférence sur le cinquième

esclavage, - il s'était permis de constater subversif : « L'extrême dépendance du clergé du Nouveau Monde vis-à-vis du pouvoir n'a pas toujours permis à l'Eglise de prendre les décisions pastorales nécessaires. » L'archevêque de Séville, président de la commission épiscopale pour le cinquième centenaire, fit part de son mécontentement.

Discrètes, ces divergences européennes se sont focalisées autour d'un symbole, la béatification d'Isabelle la Catholique, reine de Castille et épouse de Ferdinand d'Aragon. Mgr Lopez Rodriguez en était l'un des plus chauds partisans. « Ce n'était peut-être pas le moment le plus adéquat. Dans d'autres circonstances, avec plus de sérénité, on verrait qu'elle mérite cette reconnaissance et qu'elle fut une femme de grande vertu. » La décision a été reportée sine die. Ou plus exactement dilata, selon le vocabulaire de la Curie. La fille aînée de l'Eglise n'y est pas pour rien, lui a fait dire au Saint-Siège son opposant. En Espagne même, les sentiments étaient partagés tant ce projet rappelle des mauvais souvenirs : les premières démarches afin que s'ouvre le procès en canonisation d'Isabelle commencèrent sous le franquisme. Cependant, les détracteurs ont essentiellement mis en avant l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 et les méthodes de l'inquisition espagnole. Et non l'ambiguïté de la découverte.

Entre les deux rives de l'océan, l'histoire semble inscrire une invisible ligne de partage. Tandis que l'Amérique latine se vit encore comme un continent blessé, l'Europe s'est justement refusée à réouvrir d'anciennes blessures. Pourtant, Isabelle ne fut pas la plus active dans la décision d'expulsion, laissant ce rôle à son mari. Ses défenseurs n'ont pas manqué de rappeler ses déclarations de 1477 : « Tous les juifs du royaume sont à moi et sont sous ma protection (...) J'intends qu'on les frappe, qu'on les tue, qu'on les blesse et l'intende aussi qu'on ferme les yeux si on les attaque. » Mais elle a signé et assumé l'acte d'expulsion aux côtés de Ferdinand dont Machiavel fera l'un des modèles de son « prince nouveau » et de ce cynisme d'Etat qu'il théorisa. « Un prince de notre

est le long des côtes. Il dormait quand la lourde nave heurta dans la nuit un banc de sable. Curieuse histoire que celle de cet accident providentiel, un jour de Noël qui plus est, auquel l'histoire doit le premier établissement européen du Nouveau Monde.

Selon la version de Colomb, le marin de quart avait laissé le gouvernail à un jeune mousse inexpérimenté. Les eaux baignaient, le navire donnait de la bande, et son maître, Juan de la Cosa, quittait le bord avec quelques marins dans une barcasse. Seul à faire face, Colomb tentait d'éviter l'irréparable en faisant abattre le grand mât, mais les courbes des bordages s'ouvraient. A l'aube, l'ancienne Callegra, la « Galicienne » fille à matelots reconverte en pensive « Sainte-Marie », avait vécu. Au matin, le cacique Guacanagari, auquel l'Amiral n'avait cessé de faire des représentations, envoyait son peuple aider à décharger l'épave. Les Indiens s'en acquittèrent avec une honnêteté saluée par un Colomb admiratif - « il ne manquait pas une aiguillette ».

Ce revers le jour de la Nativité, ce ne pouvait être qu'un signe du Seigneur. C'est en tout cas ainsi que notre découvreur affirme l'avoir interprété. Une seule œuvre, la Nina, était disponible, ce dieu de Martin Alonso Pinzon ayant fait scission depuis Cuba, parti avec sa Pinta à la recherche solitaire de l'or convoité. L'Amiral justifia ainsi sa décision, apparemment logique, de laisser sur cette terre trente-neuf hommes jusqu'à ce qu'il puisse revenir d'Espagne et de faire construire une forteresse qu'il baptisa naturellement, Navidad. Celle-ci n'est pas une invention, puisque des archéologues américains en ont retrouvé les traces en 1987 à En-Bas-Sainte, non loin de Bord-de-Mer - L'Imonade, à l'est de Cap-Haitien. En revanche, le récit du naufrage laisse dubitatifs certains historiens, qui se demandent s'il ne s'est pas agi d'une mise en scène. Nouvelle énigme en forme de point d'interrogation.

Première bizarrerie : ni l'Amiral ni son équipage n'avaient prévu de festivités pour Noël, fête chrétienne s'il en est. Curieusement, Colomb ne semble aucunement affecté par ce malheur, s'emporte à

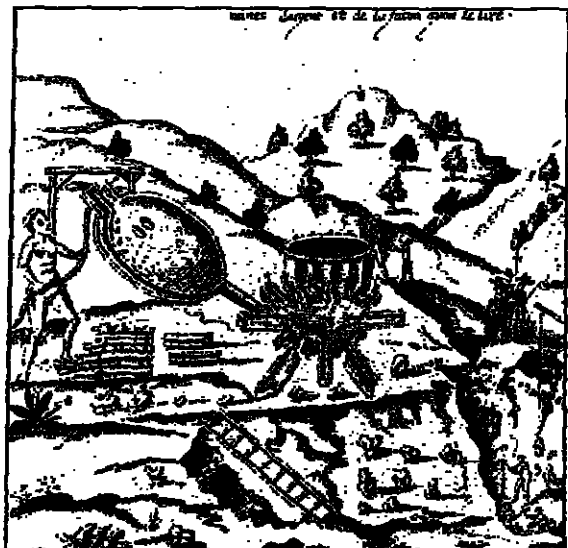
« conquérir la Sainte Maison ». Une expression propre aux juifs pour désigner Jérusalem...

Cibao, un nom ; la Sainte Maison, un rêve. Quand Colomb lève l'ancre le 4 janvier 1493, décidant enfin de rentrer après deux mois et trois semaines d'exploration, il n'a guère plus à offrir aux rois. Des merveilles en paroles, quelques Indiens en témoignage, un peu d'or fin en guise d'appât. Après avoir, le 6 janvier, retrouvé en mer la Pinta et un Pinzon piteux - il n'avait pas plus trouvé d'or, - envisagé un temps de partir à la recherche de l'île de Martinique (la future Martinique) qu'un Indien aurait dit « toute peuplée de femmes sans hommes », le perd de vue Hispaniola le 16, au large d'un cap baptisé par la suite, selon Las Casas, cap de la Tromperie. L'appellation ne manque pas de pertinence tant l'Amiral multiplie les inventions pour meubler sa découverte. A tel point qu'il affirme avoir trouvé de la rubarbe, qu'il vante aux rois au même titre que l'or, alors qu'elle ne pousse pas en Amérique ! Mais Dieu vient à son secours : puisqu'elle risque de décevoir matériellement, il enrichira sa trouvaille de promesses spirituelles. Mieux que tout, l'or du monde, il offrira à Isabelle des chrétiens.

« Ce fut la fin et le principe de cette entreprise que la propagation et la gloire de la religion chrétienne et de n'admettre en ces régions nul qui ne soit bon chrétien », écrit cet aventurier inspiré et menteur. Dans le sillage de cette ambiguïté et de ce paradoxe naîtra l'Eglise latino-américaine, métissée et hybride, sous le parrainage d'un Hispano-Génois peut-être juif qui finira par rêver d'une chrétienté universelle, rassemblement ecuménique de toutes sectes et nations. De unico mundo on « de l'unique façon d'attirer tout le genre humain à la religion véritable », tel est le titre d'un traité qu'écrivit Las Casas, fidèle à l'Amiral jusque dans l'inspiration. Un seul monde ? Vu de cette île qui n'est plus une, le chemin sera long. L'Hispaniola d'aujourd'hui est coupée en deux, divisée par de vilaines remembrances...

Prochain article :  
L'île coupée

Retrouvez les épisodes de « Voyage avec Colomb » sur France-Culture, du lundi au samedi, à 19 h 15.



Le travail forcé des Indiens dans une mine. (Samuel de Champlain. Bref discours sur des choses remarquables, 1600.)

Le sermon sur la montagne



# ÉTRANGER

Le voyage du pape en Europe centrale

## Le sermon sur la montagne

Au sanctuaire de Czestochowa, Jean-Paul II appelle un million de jeunes réunis les 14 et 15 août à la « nouvelle évangélisation » du Vieux Continent

CZESTOCHOWA

de notre envoyé spécial

La nuit n'est pas tombée sur Czestochowa : devant la basilique, une forteresse aux coupoles baroques couleur vert-de-gris, les prières et les clameurs, les torches et les drapeaux ont assuré la veille. Chantant et dansant, les centaines de milliers de jeunes pèlerins qui avaient squatté le moindre mètre carré de pelouse n'ont pas fermé l'œil sur cette « montagne lumineuse » que les Polonais appellent Jasna-Gora et qui abrite, depuis six siècles, la Vierge noire.

« Je veille », venait d'ailleurs de dire avant minuit, au moment de prendre congé, le pape, fils de la nation et maître des lieux, hier comme archevêque de Cracovie, aujourd'hui comme pape. « Je veille » : ce sont les mêmes termes qu'il avait employés il y a huit ans, en 1983, lors de sa dernière montée à Czestochowa. La Pologne se débattait alors dans la

nuit de l'état de guerre. Le jour a fini par se lever. En martelant à nouveau les mots « je veille », le pape avait cette fois en tête le destin de l'Europe entière. Si l'on doutait encore de la volonté du chef des catholiques d'imprimer sa marque à l'événement européen, de réveiller la mémoire d'un continent où « l'homme vit comme si Dieu n'existait pas », ce pèlerinage de Czestochowa finirait par nous convaincre.

Drapeaux nationaux

« Je suis. Je me souviens. Je veille » : ce triple message attribué à la Vierge noire, le pape l'a fait sien. Identité, tradition, vigilance : ces trois mots résument tout le pontificat. Ils frappent les trois coups de la « nouvelle évangélisation ». Ils rejoignent les attentes d'une jeunesse européenne où

revient au galop l'idée nationale. Ce fut la chance de ce rassemblement de Czestochowa, et son ambiguïté. Jamais on n'avait vu autant de drapeaux nationaux dans une célébration autour du pape, écartant par leur nombre les banderoles et insignes religieux. Et jamais on n'avait vu le pape dater autant cette dimension nationale, saluant d'entrée les « patries » représentées, employant dix-sept langues pour s'exprimer, s'adressant aux Yougoslaves uniquement en slovène et en croate, soulignant enfin, dans son adresse aux Russes, aux Litوانيens, aux Ukrainiens, « le passage de l'esclavage à la liberté ». Sa visite du monde ne se restreint pas à l'Europe : il a salué la Chine, Taiwan, le Liban, les Africains présents en parlant le swahili, jusqu'aux Japonais.

L'Europe des nations, on pourrait y croire, comme l'Alouette au miroir, mais Jean-Paul II veille, là encore. « Il faut que les peuples divisés pendant de longues décennies par la violence et l'oppression se rapprochent, a-t-il martelé. Il faut que l'Europe, pour le bien de la famille humaine entière, retrouve son unité, en retournant à ses racines chrétiennes ». La seule apparition du Pape suit à électriser l'atmosphère. Devant les rangs d'évêques et de cardinaux sagement alignés, sa silhouette blanche et magnétique attire tous les regards. « Qu'est-ce qui vient après le Pape ? », interroge-t-il dans sa longue litanie des citations de pays. Snobés assurés auprès des six cent mille Polonais présents. « La Sierra-Leone, vous savez où c'est ? Le Sri-Lanka ? Oui, et peut-être trop bien... »

La veille de prières fut plus recueillie. Tout jeu scénique a été écarté. Jean-Paul II est resté presque seul, dialoguant avec la foule dans une sorte de communion silencieuse. Devant tout véritable échange, tout spontanéité. Hornis celle d'une jeune Soudanaise fendant sur le podium le rang des gorilles interloqués pour embrasser le pape dans l'un des rares moments de vraie émotion.

HENRI TINCO

## Des pèlerins de l'armée rouge

CZESTOCHOWA

de notre envoyé spécial

La dimension est-ouest a dominé, les 14 et 15 août à Czestochowa, la Sixième Journée internationale de la jeunesse créée en 1984 par l'Eglise catholique. La principale curiosité est venue de l'arrivée massive de jeunes Soviétiques - environ quatre-vingt-cinq mille - qui ont franchi la frontière polonaise pour se joindre au rassemblement. Les plus nombreux (environ quarante mille) venaient de Biélorussie, les autres de Lituanie (treize mille), d'Ukraine (dix mille), de Russie (douze mille), etc. La moitié d'entre eux appartenait à des groupes ou des paroisses catholiques uniates ou orthodoxes. Les autres étaient venus de manière inorganisée « pour

avoir une fenêtre sur l'Occident », avoue l'un d'eux, plus que pour voir le pape. Parmi eux, on notait quelques centaines de membres du Komsozol, les anciennes Jeunesses communistes, et surtout quelques deux cents soldats de l'armée rouge.

A cette Sixième Journée internationale de la jeunesse, dont la précédente édition avait eu lieu, à l'Assomption déjà, à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne, il y a deux ans, ont également participé six cent mille Polonais, mille Tchèque et Slovaques, trois mille Roumains, treize mille Italiens, autant d'Espagnols, vingt-cinq mille Français, etc., dont beaucoup venus en pèlerinage à pied à travers la Pologne.

H. T.

YUGOSLAVIE : pour tenter de renouer le dialogue

## La direction collégiale et les présidents des Républiques se réuniront les 20 et 21 août à Belgrade

La présidence collégiale yougoslave se réunira les 20 et 21 août à Belgrade pour discuter de l'avenir du pays, a annoncé mercredi 14 août M. Irfan Ajanovic, membre de la commission fédérale de contrôle du cessez-le-feu en Croatie. Les présidents des six Républiques seront également convoqués à cette réunion qui, selon M. Ajanovic, pourrait marquer l'entrée en vigueur de l'accord sur la suspension pendant trois mois des actes d'indépendance de la Slovénie et de la Croatie, proclamés le 25 juin. Il s'agit d'une nouvelle tentative des dirigeants yougoslaves de se mettre d'accord pour organiser une forme de vie commune des six Républiques sur de nouvelles bases.

Tous les projets de règlement de la crise, élaborés par les Républiques, la présidence et le gouvernement fédéral devaient être discutés à cette réunion. Ces projets, qui vont du modèle de fédération centralisée, défendu par la Serbie, au modèle confédéral prôné par les Républiques sécessionnistes de Slovénie et de Croatie, en passant par un hybride des deux premiers proposés par la Macédoine et la Bosnie-Herzégovine, n'ont jamais réussi à faire l'unanimité.

Toutes les réunions au sommet, ou au niveau des seuls présidents des six Républiques, qui se sont succédées depuis un an ont échoué. Entre-temps, les relations entre les six composantes de la Yougoslavie se sont détériorées à un tel point qu'elles augurent mal de la réu-

nion du 20 août, estimée-t-on à Belgrade. La Slovénie et la Croatie ont proclamé leur indépendance le 25 juin, tandis que la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine s'approprient à organiser un référendum sur leur indépendance, ne voulant pas demeurer dans une fédération yougoslave réduite et dominée par la Serbie.

M. Ajanovic a par ailleurs annoncé l'échange de vingt prisonniers des deux camps, mercredi, dans les environs de Sisak, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Zagreb, dans la Banija. Entre le 11 et le 14 août, cent prisonniers serbes et croates ont déjà retrouvé la liberté. La présidence fédérale a ordonné la libération de tous les prisonniers du conflit serbo-croate avant le 18 août.

Nouveaux combats en Croatie

La nuit de mardi à mercredi a été marquée par de violents échanges de tirs entre l'armée fédérale et les autonomistes serbes d'un côté, et les forces croates de l'autre, faisant au moins cinq morts et plus de vingt blessés. Il s'agit des plus graves incidents enregistrés depuis l'entrée en vigueur du cessez-le-feu le 7 août. A la suite de ce regain de violence, les autorités fédérales ont annoncé l'envoi d'observateurs en Croatie pour y superviser l'application du cessez-le-feu. Un premier groupe était attendu mercredi soir ou jeudi en Slavonie.

Le Croatie a accepté l'envoi de quatre-vingts observateurs qui seront postés dans les régions les plus sensibles. « Leur tâche sera d'établir quelle partie viole le cessez-le-feu », a dit le porte-parole.

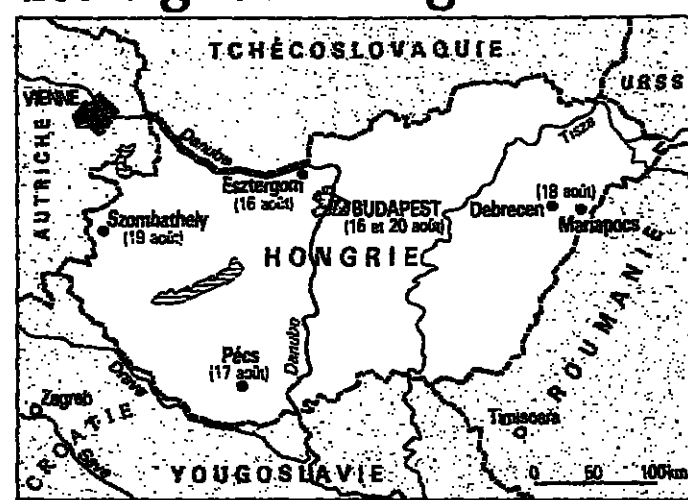
Ces observateurs seront des membres de la police fédérale en civil, choisis dans les Républiques de Bosnie-Herzégovine, de Slovénie et de Macédoine.

Dans un message adressé aux dirigeants de Belgrade, le chef de la diplomatie soviétique, M. Alexandre Bessmertnykh a réitéré le soutien de l'URSS au gouvernement fédéral de M. Ante Markovic et aux accords de cessez-le-feu. Il a réaffirmé la conviction de Moscou que « les Yougoslaves sont à même de sortir de la crise par leurs propres moyens et de sauvegarder l'intégrité du pays ».

A Zagreb, le ministre croate de la défense, Luka Bebić, a déclaré que l'armée fédérale, qui est dominée par les Serbes, se prépare à lancer une attaque massive contre la République sécessionniste, probablement jeudi. Il a ajouté que la Croatie est prête à y faire face, parce qu'elle possède « une certaine quantité d'armes anti-aériennes et anti-chars ». De son côté, le gouvernement de Serbie a décidé, mercredi, d'organiser sa défense territoriale et l'inscription de volontaires « pour faire face à la Croatie ». (APF, Reuters).

Les combats ont provoqué le départ de 80 000 réfugiés. Le gouvernement yougoslave estime à environ 80 000 le nombre de réfugiés qui ont fui la guerre civile en Croatie. Selon la Croix-Rouge serbe, près de 50 000 personnes ont fui la Croatie pour la Serbie et plus de 30 000 autres ont cherché refuge dans d'autres parties de la Croatie, où de violents combats ont eu lieu. Les Serbes ont fait plus de 200 morts depuis le 25 juin dernier. (Reuters).

## La renaissance des Eglises hongroises



Les différentes étapes du voyage

Suite de la première page

Une école sur deux appartenait à l'Eglise, qui cumulait aussi les propriétés foncières, héritées des Habsbourg, jusqu'aux banques et aux usines. A l'inverse, ce renouveau religieux divise la classe politique et intellectuelle, comme l'ont montré les empouilles parlementaires sur l'instruction religieuse dans les écoles d'Etat ou la restitution aux Eglises de leurs biens immobiliers. Les milieux anticléricaux brandissent l'épouvantail du retour au « kereztényi korszak » (« cours chrétien ») de l'entre-deux-guerres, violemment nationaliste et antisémite, d'une « dictature noire », succédant à la « dictature rouge ».

Les Eglises ne méritent, en fait, ni cet excès d'honneur, ni cette dénigrement. Dans un pays encore au « jardin d'enfants » de la démocratie, plein de promesses et déjà déchantant, elles ont perdu moins de terrain, malgré leur collaboration passée avec les autorités communistes, que d'autres organisations. Les milieux anticléricaux brandissent l'épouvantail du retour au « kereztényi korszak » (« cours chrétien ») de l'entre-deux-guerres, violemment nationaliste et antisémite, d'une « dictature noire », succédant à la « dictature rouge ».

Après le vote définitif, le 10 juillet, de la loi qui leur restitue écoles, couvents et hôpitaux, les Eglises ont quatre-vingt dix jours pour soumettre leurs exigences. Un comité mixte examinera ces listes, mais les opérations de privatisation seront ralenties sur dix ans. La coalition gouvernementale s'est engagée à défendre les droits des Eglises expropriées, comme il l'avait fait hier pour l'enseignement religieux dans les écoles publiques. M. Laslo Surjan, ministre de la santé et président du Parti démocrate-chrétien, veut donner, nous dit-il, « toutes leurs chances » à des Eglises qualifiées de « porte-parole de la culture hongroise » ou d'« instruments d'éducation des masses ».

« Mais les cléricaux trouvent que nous sommes trop libéraux et les libéraux nous trouvent trop cléricaux », résume M. Miklos Lukacs, secrétaire d'Etat aux affaires religieuses. L'opposition craint en effet que, par des cadeaux répétés aux Eglises, le pays ne s'impose de nouvelles charges. Elle fait campagne contre les risques d'intolérance et brandit la menace de licenciement de personnel dans les établissements privés, rendus aux Eglises.

Ces débordements anticléricaux étonnent les responsables religieux, qui les attribuent au poids de quarante années de propagande athée. « Cette violence n'est pas une énigme », dit Mgr Istvan Seregely, évêque de Győr et président de l'archidiocèse épiscopal. Nous ne réclamons que le minimum pour vivre et remplir notre tâche : des écoles pour enseigner, des maisons pour soigner, des bâtiments pour accueillir nos communautés. Nous avons passé quarante ans à mendier à l'Etat et à l'Occident. Nous voulons désormais assurer les bases financières de notre indépendance ».

Si elle retrouvent peu à peu des capacités matérielles, un prestige social et moral, qui a permis récemment à l'épiscopat catholique de se prononcer contre la loi autorisant

l'avortement (en termes plus modérés que son homologue polonais), les Eglises hongroises restent pourtant affaiblies, handicapées, divisées. D'abord, par leur collaboration passée avec le pouvoir communiste. Symbolisée dans les années 70 et jusqu'à sa mort en 1986 par le cardinal Lékai, primate de Hongrie, encouragé par le Vatican, la politique dite des « petits pas » a permis de glaner quelques compensations pour la liberté de culte, l'enseignement religieux des enfants, les entrées au complet-gouttes dans les séminaires et les noviciats. Mais au prix de quelle caution apportée au régime, des évêques protestants, des dignitaires catholiques et même le grand rabbin de Budapest, allant jusqu'à accepter des missions officielles et à se faire « élire » députés ?

« Une génération perdue »

« Nous avons perdu une génération et il nous faudra au moins attendre la suivante, avant de pouvoir restaurer une authentique vie chrétienne », reconnaît Mgr Seregely, président de la conférence des évêques. De fait, si les autorités du pays ont compris le parti qu'elles avaient à tirer d'une entente avec les Eglises, la menace d'un ordre néo-clérical, agitée par les milieux ultra-laïcs, semble avoir fait long feu. Les ordres religieux restent au pays, mais dans quel état ? « Nos plus jeunes jésuites ont... soixante ans », dit-on à la maison provinciale de la Compagnie de Jésus rouvverte depuis peu à Budapest. Amputé par des appartements locatifs, ce bâtiment est encore trop spacieux pour une congrégation réduite à 190 jésuites, contre trois cents en 1950 (quatre-vingts autres sont restés à l'étranger). Interdit de former des novices, les ordres sont âgés et inadaptés à la nouvelle situation du pays. On leur rend leurs écoles, mais ils n'ont pas de professeurs pour enseigner...

Le clergé séculier lui-même est peu nombreux - deux mille cinq cents prêtres contre six mille avant la guerre - et a peu de contacts avec les jeunes. Si les Eglises se remplissent de nouveau à Budapest ou dans les grandes villes de province, les campagnes restent désertées. On est loin des taux de fréquentation de la messe dominicale qui étaient ceux de l'avant-communisme : 12 % environ, contre 70 % il y a quarante ans. La religiosité y est très traditionnelle. Les copurants de modernisation, nés avec le concile Vatican II (1962-1965), n'ont guère touché le pays.

A la différence des prêtres polonais ou slovaques, le clergé hongrois, catholique ou protestant, a été pratiquement absent des événements qui ont permis la transition démocratique. Il apparaît ainsi très isolé, y compris la hiérarchie.

Le renouveau pourrait venir des « communautés de base », nées dans la clandestinité, en marge des paroisses et des structures officielles de l'Eglise. Au nombre de quatre mille à cinq mille, elles ont joué un rôle utile d'encadrement et d'éducation des fidèles pendant la traversée du désert, mais aujourd'hui elles hésitent à rentrer dans le rang. L'Eglise catholique espère que la visite du pape favorisera la rencontre entre des générations et des courants qui s'ignorent. Avant-hier toute-puissante, hier écarquée, aujourd'hui convalescente, l'Eglise hongroise est encore beaucoup trop chaotique pour qu'on puisse sérieusement lui prêter des rêves de reconquête et de grandeur.

HENRI TINCO

(2) Les catholiques, avec près de 60 % de fidèles, sont majoritaires en Hongrie. Les protestants sont 30 % environ.

## EN BREF

COLOMBIE : des bombes vénéziéliennes larguées accidentellement font plusieurs blessés. - Deux chassiers vénéziéliens en difficulté ont largué, mercredi 14 août, quatre bombes dans le fleuve Arauca, qui sépare la Colombie et le Venezuela, blessant trois Vénéziéliens et un Colombien. Le commandement militaire vénéziélien a présenté ses excuses aux autorités colombiennes. Une radio locale colombienne avait semé la panique dans la population en annonçant que le Venezuela menait une attaque aérienne contre son voisin. (Reuters, AP).

GRENADE : les assassins de Maurice Bishop saisis de la pendaison. - Le premier ministre de la Grenade a commué, mercredi 14 août, en réclusion à vie les peines de mort prononcées contre quatorze personnes reconnues coupables du meurtre, en 1983, de l'ex-premier ministre Maurice Bishop et de sept de ses collaborateurs. « Ma conviction profonde est que l'intérêt national sera mieux servi par la réconciliation », a déclaré M. Nicholas Brethwaite dans une allocution à la radio. (Reuters).

Le Guatemala admet le droit à l'autodétermination du Belize. - Le Guatemala a progressé d'un pas vers un règlement du conflit qui l'oppose depuis près de deux siècles au Belize (ex-Honduras britannique), en reconnaissant officiellement mercredi 14 août le droit de son voisin à l'autodétermination, mais sans aller jusqu'à approuver son indépendance. Ce geste traduit « la volonté du peuple guatémaltèque de vivre en paix et en harmonie avec la communauté des nations des Caraïbes », a déclaré le président Jorge Serrano. (Reuters).

ROUMANIE : la maison d'Elie Wiesel va devenir un musée. - La maison natale d'Elie Wiesel, Prix Nobel de littérature, va être transformée en musée, a annoncé, mercredi 14 août, un porte-parole du ministère roumain des affaires religieuses, qui veut ainsi rendre hommage à l'œuvre de l'écrivain et rappeler que la région avait autrefois abrité une importante communauté juive. Cette demeure se trouve dans le village de Sighetu Marmatiei, près de la frontière hongroise. (AP).



## PROCHE-ORIENT

L'enquête sur l'assassinat de Chapour Bakhtiar

### Deux des Iraniens recherchés ont été repérés en Suisse

La fuite erratique, depuis plus d'une semaine, dans le Sud-Est de la France, de deux des trois assassins présumés de Chapour Bakhtiar, Ali Rad Vakili et Mohammad Azadi, a peut-être trouvé son épilogue. Le ministre de l'Intérieur français confirmait jeudi matin que les deux hommes avaient été repérés en Suisse.

Le porte-parole de la police genevoise avait révélé la veille que l'un des deux hommes avait passé deux nuits dans un hôtel genevois qui avait quitté le matin du mercredi 14 août. Il n'avait pas voulu préciser si le passeport et le nom sous lequel l'iranien a été enregistré à l'hôtel étaient les mêmes que ceux présentés le 7 août aux douaniers suisses lorsque les deux hommes avaient tenté de pénétrer en Suisse. La police genevoise était dans l'incapacité de savoir si l'iranien, et éventuellement son complice, se trouvent encore en Suisse. Du côté français, on se refusait à fournir toute indication supplémentaire, notamment sur la date à laquelle les deux hommes

ont été repérés. Cette information contredit un témoignage reçu par les policiers français, selon lequel les deux hommes avaient été vus mardi à Annecy.

Sur la foi de ce témoignage, une trentaine d'hotels d'Annecy avaient été contrôlés mardi soir sans résultat et la police de l'air et des frontières avait renforcé sa surveillance de la frontière franco-suisse. Les policiers continuaient par ailleurs de recueillir les nombreux indices que les deux iraniens ont abandonnés dans leur fuite.

Ainsi, un portefeuille appartenant à l'un des deux hommes avait été retrouvé lundi près d'Annecy, dans une cabine téléphonique. Les enquêteurs avaient formellement identifié ce portefeuille, remis dans un premier temps aux objets trouvés, avec 23 000 livres turques (environ 32 F), 287 dollars (1 700 F), 100 F et un billet de 500 francs suisses, et un billet de 500 francs suisses, et un billet de 500 francs suisses, et un billet de 500 francs suisses.

La cabine utilisée par les iraniens était reliée à un central téléphonique

que informatisé permettant la mise en mémoire pendant six mois des numéros appelés, les enquêteurs tentaient d'identifier les interlocuteurs contactés. Mais cette opération prend du temps : la lecture des données enregistrées par le système informatique de France Télécom nécessite un décodage sur une machine spéciale, et l'unique machine de la région se trouve à Lyon.

Selon les enquêteurs, ce retour à Annecy après trois nuits passées à Valence, renforce la thèse selon laquelle le refoulement décidé le 7 août par les douaniers suisses aurait mis à mal le plan de fuite des iraniens, qui devaient être pris en charge de l'autre côté de la frontière. Ce retour, par le train, ne s'était d'ailleurs pas effectué sans peine. Les deux iraniens ayant oublié de changer à Aix-les-Bains, ils étaient retrouvés à Bellegarde (Ain). C'est dans le train Bellegarde-Annecy, qu'un contrôleur, une femme, leur avait délivré son carnet à souche d'un nouveau billet, retrouvé dans le

portefeuille oublié à Annecy. D'autre part, des enquêteurs français se trouvent depuis mardi en Allemagne. Ils y recherchent la piste de M. Farouk Boyer Almad, le troisième assassin présumé.

#### Polémique relancée

M. Ahmadi entretient depuis des contacts familiaux en Allemagne depuis plusieurs années. Le succès final, après une semaine de traque et de renforcement des contrôles aux frontières, de ces deux fuyards si maladroits, et connaissant apparemment si mal le terrain, ne va pas manquer de relancer la polémique sur l'efficacité de la police française, à qui il a fallu près de quarante heures pour découvrir le corps de Chapour Bakhtiar à l'intérieur d'un pavillon pourtant gardé par quatre CRS. Déjà, mercredi 14 août, une brève passe d'armes avait opposé M. Robert Pandraud et le ministre de l'Intérieur. L'ancien ministre délégué à la sécurité du gouvernement de Jacques Chirac avait « réagi » que les photos des trois suspects aient été publiées si tard. « La décision de publier les photos (...) a été prise dès le vendredi 9 août », a répliqué le ministre de l'Intérieur dans un communiqué.

D. S.

Les obsèques de l'ancien premier ministre

### Tolérance

Anne Lauvergeon, secrétaire général adjoint de l'Elysée, représentant le chef de l'Etat, était arrivée coiffée d'un foulard. Mais, constatant que la majorité des femmes présentes était tête nue, elle l'a prestement ôté. Car les obsèques de Chapour Bakhtiar, célébrées mercredi 14 août au cimetière du Montparnasse à Paris sous haute protection policière, se voulaient « à l'iranienne » et furent une cérémonie à l'image du défunt : tolérante.

Certes, sous les platanes, faisant face aux portraits de Bakhtiar et de son secrétaire enseveli sous les couronnes, un imam chéite « opposé à l'Khomeny », présidant les prières, comme si cela n'allait pas de soi. Mais la prière fut aussitôt suivie d'un réquisitoire contre l'islam et d'un panégyrique de la religion de Zoroastre, celle de l'ancienne Perse avant l'invasion arabe, prononcés par M. Moloud Khanlari, écrivain et

proche collaborateur de Bakhtiar, avec une fougue qui impressionna Bernard Stasi, vice-président du CDS : « Il y a longtemps que dans nos partis on n'a plus de militants comme ça ».

« Bakhtiar était profondément laïc, expliqua un proche. Mais puisque des membres de l'assistance sont musulmans, il aurait voulu que soit dite une prière musulmane. C'était une démonstration de tolérance ».

Ancien ministre de la santé du disparu, le docteur Razmara, devant une foule dont, pour des raisons de pudeur et de sécurité, avaient été exclus caméraman et photographes, fustigea « les assassins télégués par le régime obscurantiste et sanglant des mollahs » et assura : « Notre lutte continuera ».

Après les discours, on joua l'hymne du mouvement. Puis, se détachant seul de la petite foule de quelques centaines de membres du clan Bakhtiar et de compagnons politiques, Guy

Bakhtiar, le fils, suivit le cercueil de son père jusqu'au caveau de la Ville de Paris, où furent ensevelis ensemble l'ancien premier ministre et son secrétaire en attendant leur inhumation définitive, peut-être un jour dans la terre iranienne. Parmi les garçons, celle de Reza Fakhri, fils de l'ex-chef, côtoyait celle du PDK (Parti démocratique du Kurdistan iranien).

Aux côtés de M. Lauvergeon, Michel Delabarre, ministre d'Etat, ministre de la ville et de l'aménagement du territoire, représentant le gouvernement, et Gérard Moine, chef de cabinet du premier ministre, présentèrent les condoléances officielles. Bernard Stasi était venu à titre personnel, connaissant Bakhtiar depuis son arrivée en France. Avant de remonter en voiture, il eut le temps d'estimer que ce ne serait « pas pas mal » si le voyage du chef de l'Etat en Iran, prévu pour octobre, était « différé ».

D. S.

### Otages : Jérusalem adopte une position « souple »

Suite de la première page

Dans ce genre de négociation, « rien n'est donné pour rien », a-t-il indiqué. « Nous ne saurions peut-être plus dans trois ou quatre jours ». Tout en se félicitant du rôle personnel joué par le secrétaire général des Nations unies, M. Labrini, a précisé que, jusqu'à présent, « nous n'avons pas reçu d'information supplémentaire » sur les sept soldats israéliens disparus.

Dans cette vaste opération de marchandage, engagée depuis qu'il a reçu - des mains de l'ancien otage britannique, M. John McCarthy - un message du Jihad islamique, M. Perez de Cuellar déclare agir « comme une boîte postale » entre les diverses parties. « Nous sommes probablement le seul canal en contact avec tout le monde, avec les israéliens, les iraniens et leurs protégés », a-t-il remarqué.

Aussi, après sa rencontre avec la délégation israélienne, a-t-il pris soin de se mettre en rapport avec la partie adverse en prenant contact avec l'ambassadeur d'Iran auprès de l'ONU à New-York qui se trouvait à ce moment-là à Téhéran.

#### « Des nerfs d'acier »

M. Perez de Cuellar se refuse aussi à entrer dans le jeu du Jihad islamique. Dans sa lettre ouverte, celui-ci allait jusqu'à l'invoquer, en sa qualité de secrétaire général de l'ONU, lui et « le monde entier à adopter l'islam comme idéologie et comme système pour suivre les préceptes du grand imam Khomeiny ». Confronté aux prétentions du Jihad islamique, M. Perez de Cuellar a clairement affirmé qu'il ne fallait pas mélanger le problème des otages avec celui des prisonniers arabes détenus en Europe et réclamés par le Jihad islamique. « Il s'agit, a-t-il dit, d'un problème juridique qui n'a rien à voir avec le problème politique et humanitaire dont nous nous préoccupons ».

Dans le cadre de ce ballet diplomatique, M. Perez de Cuellar a également rencontré mercredi les ambassadeurs de Grande-Bretagne et d'Irak, notamment pour aborder le cas de l'homme d'affaires britannique, M. Ian Richter, en prison à Bagdad. Avec des hauts fonctionnaires allemands, il s'est aussi entretenu des « conditions de

détention en Allemagne des frères Hamadé que Bonn n'envisage pas « pour le moment » d'échanger contre deux otages allemands retenus au Liban. Alors que les émissaires israéliens prolongeaient leur séjour au moins jusqu'à jeudi, M. Perez de Cuellar devait se rendre à Lucerne, en Suisse centrale, afin de poser pour le peintre et portraitiste helvétique Hans Erni.

La délégation israélienne a manifesté de l'optimisme après son entretien avec M. Perez de Cuellar, notamment parce qu'elle avait l'impression qu'il ne sera plus nécessaire de convaincre le secrétaire général de la bonne volonté du gouvernement de Jérusalem. Selon un diplomate proche des émissaires israéliens, l'Etat hébreu serait plus que jamais prêt à coopérer avec M. Perez de Cuellar dans la poursuite de ses efforts. Israël est disposé à libérer tous les prisonniers qu'il détient et à user de son influence auprès du général Antoine Lahad, chef de la milice libanaise alliée aux iraniens, pour qu'il libère ceux qui sont entre ses mains au Liban du sud.

Mais il a souligné qu'il y avait un préalable à toute décision israélienne : recevoir des informations précises sur le sort des sept soldats israéliens. Ce diplomate a conclu par ces mots : « Nous avons aussi des nerfs d'acier. Nous avons attendu des années et pouvons encore attendre. Nous ne renouvellerons plus l'erreur d'échanger 1 500 prisonniers (arabes) contre trois (israéliens) », ce qu'avait accepté le gouvernement de Jérusalem en 1985.

JEAN-CLAUDE BUHRER et ISABELLE VICHNIAC

Une émission spéciale pour M. Terry Waite. - Le frère et le cousin de M. Terry Waite devaient participer, jeudi 15 août, à une émission spéciale du service international de la BBC sur les otages au Liban. Ils devaient diffuser un message personnel à l'intention de leur parent, avec les incantations de musique Evrois. M. Waite, émissaire de l'archevêque de Canterbury, a été enlevé en 1987. Le journaliste John McCarthy, libéré jeudi dernier, avait indiqué que les conditions de détention s'étaient récemment adoucies et que les otages pouvaient écouter la radio. - (AFP)

#### IRAK

### L'ONU confirme l'existence de recherches pour la guerre bactériologique

Le chef de la mission d'experts biologistes de l'ONU en Irak, M. David Kelly, a confirmé, mercredi 14 août, que l'Irak disposait bien d'un potentiel de recherche pour la guerre bactériologique, comme l'avait reconnu tardivement Bagdad au début du mois.

M. Kelly, de retour de Bagdad, a rappelé au cours d'une conférence de presse à New-York, que l'Irak, qui avait d'abord nié détecter des armes bactériologiques, avait admis, peu après l'arrivée de la mission à Bagdad, le 2 août, avoir mené des recherches à des fins militaires sur le site de Salman Park (au sud de Bagdad) mais uniquement dans un but « défensif ». Les 28 inspecteurs de l'ONU ont découvert à Salman Park une série de bactéries capables d'inoculer l'anthrax, le botulisme, la brucellose et la tularemie, a précisé M. Kelly. Il a insisté sur

le fait que ces installations, gravement endommagées par les bombardements de l'aviation alliée, possédaient une grande capacité de recherche, de production et de stockage. Mais la mission n'a trouvé aucune preuve de l'adaptation de ce type d'arme sur des lanceurs, balistiques ou autres.

Au cours de la même conférence de presse, l'ambassadeur de Suède auprès de l'ONU, M. Rolf Ekens, président de la commission spéciale de l'ONU chargée de contrôler et de détruire toutes les armes chimiques, biologiques et balistiques de l'Irak, a estimé que, sans les dommages infligés par les bombardements alliés, le niveau technologique irakien dans les domaines chimique et nucléaire aurait pu se développer considérablement. Il a refusé de révéler l'identité des pays qui ont coopéré avec Bagdad dans ces domaines. - (AFP)

### Le Conseil de sécurité doit se prononcer sur la reprise des ventes de pétrole par Bagdad

Le Conseil de sécurité de l'ONU devait se prononcer, jeudi 15 août, sur trois projets de résolutions concernant l'Irak. Les deux premiers concernent l'autorisation de la vente de pétrole irakien pour un montant de 1,6 milliard de dollars pendant six mois, afin de financer les plus urgents besoins de la population irakienne, mais il est aussi prévu que 30 % des recettes soient versées au fonds de compensation des dommages de guerre. Par ailleurs, 70 millions de dollars de ces recettes seront consacrés au financement des activités de la

commission spéciale de l'ONU chargée de la destruction des armes non conventionnelles irakiennes.

Un troisième projet de résolution condamne les autorités irakiennes pour les violations de la résolution 687 sur les conditions du cessez-le-feu. Il exige que Bagdad mette un terme à ses efforts de dissimulation de la nature et de l'ampleur de ses programmes d'armes de destruction massive. Il autorise les équipes d'inspection de l'ONU à effectuer des vols au-dessus de l'Irak. - (AFP)

### Accord entre El Al et Aeroflot sur des vols directs pour les émigrants juifs



Le ministre israélien des transports, M. Moshe Katzav, a signé mercredi 14 août à Moscou un protocole d'accord avec le ministre soviétique de l'aviation civile, M. Boris Panioukov, pour la création d'une société conjointe entre El Al et Aeroflot afin d'organiser des vols directs vers Israël pour les émigrants juifs soviétiques.

Cette question des vols directs est un sujet de controverse, les dirigeants arabes ayant à plusieurs reprises demandé à l'URSS de ne pas

accéder à la demande d'Israël sans garanties de l'Etat hébreu sur la non installation de ces nouveaux immigrants dans les territoires occupés. Les émigrants transitent jusqu'ici par Vienne, Varsovie et Bucarest. L'accord conclu mercredi est purement technique et ne règle pas les questions politiques en suspens.

Des responsables d'Aeroflot vont se rendre en Israël dans deux semaines pour mettre en place cette « joint-venture ». - (AFP)

Selon un dirigeant palestinien

### Trois soldats israéliens disparus seraient encore en vie

Trois des sept soldats israéliens portés disparus au Liban sont en vie, un autre est mort et les trois derniers le sont sans doute aussi, a déclaré, mercredi 14 août, M. Ahmad Djibril, chef du Front populaire de libération de la Palestine-Commandement général (FPLP-CG). « Nous sommes déterminés à contribuer à la libération des otages (occidentaux) et des prisonniers (israéliens) parce que nous avons des relations étroites avec ceux qui les retiennent », a déclaré M. Djibril.

Pour participer à un échange des otages occidentaux contre des prisonniers arabes qu'il détient, Israël demande la preuve de ce que sont devenus ses soldats dis-

parus au Liban et leur rapatriement, morts ou vivants. Selon M. Djibril, les trois soldats encore en vie sont aux mains du mouvement pro-iranien Hezbollah ou d'autres groupes intégrés qui lui sont proches. Le Front démocratique pour la libération de la Palestine a le corps d'un quatrième soldat, mais on ignore où se trouvent les corps des trois autres, a-t-il ajouté dans une interview recueillie à Damas. A propos des derniers otages, il a dit qu'il faisait allusion à l'équipage d'un char - Zachary Baumel, Yehuda Katz et Zvi Feldman - disparu lors d'une bataille contre les forces syriennes dans la vallée de la Bekaa, en juin 1982, après l'invasion du Liban par Israël. - (Reuters)

#### LIBAN

### Le gouvernement adopte un projet d'amnistie générale dont pourrait bénéficier le général Aoun

Le gouvernement libanais a adopté, mercredi 14 août, un projet de loi d'amnistie générale qui sera prévu par l'accord de paix de Taëf pour mettre fin à quinze ans de guerre civile et qui doit notamment faciliter la solution du cas du général Michel Aoun, réfugié à l'ambassade de France à Beyrouth depuis dix mois (Le Monde du 14 août). Le projet devait être soumis à partir de jeudi à l'examen des commissions parlementaires. Les députés pourront y apporter des amendements avant de l'adopter en séance plénière, si possible le 22 août.

Le représentant de la milice chrétienne des Forces libanaises (FL), M. Roger Dib, ministre d'Etat, a quitté la réunion du gou-

vernement avant la décision. La chaîne de télévision des FL a critiqué le projet, estimant qu'il « porte atteinte au processus d'entente nationale ». Un conflit meurtrier a opposé pendant huit mois, en 1989, les FL et les troupes loyales au général Aoun, alors chef d'un gouvernement de militaires chrétiens.

Selon des sources judiciaires, le projet distingue trois catégories de personnes : celles qui bénéficient automatiquement de l'amnistie, celles qui en bénéficient partiellement et celles qui en bénéficient par grâce présidentielle. Le cas du général Aoun, accusé notamment de « rébellion et d'usurpation de pouvoir », s'inscrirait dans cette dernière catégorie. - (AFP)

Le « grand L électoral





## SOCIÉTÉ

## JUSTICE

Une intervention réussie des policiers du RAID

## Trois personnes prises en otage ont été libérées à la prison de Fresnes

Les policiers du RAID (Recherche assistance intervention et dissuasion) ont dû intervenir, mercredi 14 août, pour libérer trois membres du personnel de la maison d'arrêt de Fresnes (Val-de-Marne) pris en otage pendant cinq heures par deux détenus. En transit à Fresnes, Alain Taberna et Abdel Amid Akkar étaient tous deux condamnés à la réclusion à perpétuité pour le meurtre de deux policiers. Ils ont été placés en quartier disciplinaire. Le premier ministre, M. Edith Cresson, a chargé le garde des sceaux de féliciter les fonctionnaires de la prison et les forces de l'ordre pour leur « comportement courageux ».

L'opération n'aura pas duré plus d'une minute. Les policiers du RAID, une quinzaine environ, vêtus d'uniformes de surveillance, ont attendu un moment de relâchement dans l'attention des preneurs d'otages. Ils ont aussi attendu d'être pratiquement sûrs que la grenade brandie par les détenus était factice. Des copeaux de bois trouvés dans la cellule de l'un d'eux les ayant rassurés, ils ont donné l'assaut par surprise, à mains nues. Seule blessure à déplorer : un doigt cassé pour un policier.

Tout a commencé cinq heures plus tôt, vers 11 h 30. Alain Taberna, trente-cinq ans, et Abdel Amid Akkar, même âge, de nationalité algérienne, se retrouvent alors dans le couloir qui sert de sas entre la cour et le premier bâtiment de détention de la maison d'arrêt. Tous deux sont considérés comme des détenus particulièrement surveillés (DPS dans le vocabulaire pénitentiaire) en raison de leur condamnation à la réclusion à perpétuité pour le meurtre de deux policiers. Ils sont donc logés dans des cellules individuelles et privés de promenades. Les deux hommes se connaissent d'ailleurs déjà d'un séjour commun à Fleury-Mérogis (Essonne).

L'un attend des soins médicaux. L'autre a demandé une entrevue avec la sous-directrice de la maison d'arrêt, M<sup>me</sup> Hervy, dont le bureau donne dans le couloir. C'est elle que les détenus prennent en otage, ainsi que deux surveillants et une infirmière, vite relâchée, en brandissant une grenade, qui se révélera fautive, et deux couteaux de cuisine. Peu après, les deux hommes acceptent la proposition de M<sup>me</sup> Jacqueline Tuffet, médecin-chef de la maison d'arrêt, de se substituer au plus jeune surveillant. De part et d'autre des grilles qui ferment le couloir, commencent alors les négociations.

## Des condamnés à perpétuité

L'un des deux détenus se retranche dans le bureau du juge d'application des peines, en compagnie des otages, « traités avec brutalité », selon M<sup>me</sup> Charpenel, premier substitut du procureur du parquet de Créteil. L'autre, Abdel Akkar le plus souvent, parle avec les autorités. Tous deux demandent leur libération immédiate. Un avocat qui se trouvait dans la prison est appelé comme intermédiaire. Puis il s'efface devant le consul d'Algérie dans le Val-de-Marne et les deux avocats d'Akkar. Les détenus, très menaçants au départ, se calment un peu. Mais ils refusent de revenir sur leur unique exigence. « Face à des hommes prêts à tuer, expliquait après le dénouement M. Michel Blangy, préfet du Val-de-Marne, nous avons mené la négociation jusqu'au bout. Après quatre heures de discussion, nous avons décidé d'intervenir ». Les policiers craignaient particulièrement une possible réaction des autres prisonniers, déjà enaspérés par la suppression des visites pour la journée. Pour les deux avocats d'Akkar, M<sup>me</sup> Raphaël Consant et M<sup>me</sup> Nabila Boualata, en revanche, l'intervention a eu lieu trop tôt. Ils ont regretté, dans un communiqué, « d'avoir servi d'alibi à une opération de force qu'ils étaient sur le point de pouvoir éviter, par la persuasion des deux condamnés ». Selon M. Charpenel, il s'agissait

bien d'une tentative d'évasion. Les deux détenus semblent d'ailleurs ne pas en être à leur premier essai, puisqu'ils auraient, séparément, cette fois-ci, déjà tenté de s'échapper de Fleury-Mérogis. Pour Abdel Akkar, condamné à perpétuité en 1989 par la cour d'assises d'Auxerre (Yonne) pour avoir abattu un policier qui voulait l'interpellé, la première tentative remontait à 1986, à la maison d'arrêt d'Auxerre.

L'avocat d'Alain Teixeira, M<sup>me</sup> Michel Cantin, ne se déclarait « pas surpris » par l'action du détenu. « Depuis sa première affaire, il vit avec un sentiment d'injustice ». Comme comme l'un des membres du « gang des masques », auteur de nombreux hold-up, Alain Teixeira avait été condamné, en 1986, à la réclusion à perpétuité, assortie d'une peine de sûreté de seize ans par la cour d'assises des Hauts-de-Seine, pour le meurtre, en 1984, du policier Joseph Léon (le Monde du 2 février 1986). « Les tensions dans l'affaire Léon étaient très importantes », explique M<sup>me</sup> Cantin, dans un contexte politique difficile. L'affaire avait effectivement provoqué une vive émotion dans les rangs de la police, et une manifestation du Front national.

Alain Teixeira et Abdel Akkar étaient en transit à la maison d'arrêt de Fresnes, en attendant d'être envoyés dans une maison centrale, destinée aux personnes condamnées à de longues peines. Pour M. Gilles Sicard, secrétaire général de l'Union fédérale autonome pénitentiaire, majoritaire chez les gardiens de prison, la présence des DPS dans les maisons d'arrêt, « repose la question de la promiscuité entre détenus aux peines différentes ». Question d'autant plus aiguë à Fresnes que c'est la deuxième prison la plus peuplée de France avec 3 111 détenus pour 1 376 places, soit 226 % de surpopulation. Et que, dans son enceinte, se trouve le Centre national d'orientation, où les condamnés à des peines lourdes sont observés, avant d'être répartis dans les maisons centrales.

JÉRÔME FENOGLIO

## SCIENCES

## Ariane a lancé le satellite Intelsat-VI-F5

Une fusée européenne Ariane a été lancée avec succès du centre spatial de Kourou (Guyane), jeudi 15 août à 1 h 15 (heure de Paris), pour mettre sur orbite le satellite international de télécommunications Intelsat-VI-F5.

Quatrième exemplaire de la dernière génération de satellites réalisés pour le compte de l'Organisation internationale Intelsat, il s'agit d'un des plus gros engins de télécommunications civils conçus à ce jour (4296 kilos au décollage). Pour l'arracher à l'atmosphère terrestre, la fusée de l'Agence spatiale européenne a dû décoller dans sa configuration la plus puissante, une Ariane-44L dotée de quatre propulseurs d'appoint à liquides.

Coopérative financière sans but lucratif à laquelle participent aujourd'hui cent vingt et un pays, Intelsat est passée en un quart de siècle de la première à la sixième génération de satellites, tout en se dotant d'un réseau de 800 stations de réception réparties aux quatre coins du monde. Les Intelsat-VI, construits par une dizaine de firmes avec la compagnie américaine Hughes Aircraft comme maître d'œuvre, sont capables d'acheminer simultanément 120 000 conversations téléphoniques, ainsi que des émissions de télévision et des services particuliers.

Quatrième de la série à être lancé dans l'espace, le satellite Intelsat-VI-F5 sera placé sur orbite géostationnaire au-dessus de l'équateur, au niveau de l'océan Atlantique est. Prévu pour assurer pendant treize ans des couvertures globales du continent américain, de l'Europe et de l'Afrique, il émettra également des faisceaux « en pinces » vers des zones ponctuelles, grâce à ses antennes orientables.

Le premier des Intelsat-VI avait été mis sur orbite par la fusée Ariane en octobre 1989. Les deux suivants avaient été confiés aux fusées américaines Titan-3 en mars et en juin 1990. A nouveau lancé par la fusée européenne, le cinquième et dernier de la série devrait les rejoindre en octobre prochain. — (AFP)

## FAITS DIVERS

## Coup de feu mortel à Villeneuve-d'Ascq

## Le petit voleur de poules

## LILLE

de notre correspondant

C'est une sorte de no man's land dans la ville, perdu entre Villeneuve-d'Ascq et Roubaix, dans la banlieue lilloise, où pousse le maïs et paissent encore quelques vaches. Quelques femmes y survivent, plantes et fleurs, comme égarées par la marée urbaine. Elles ont été expropriées au moment de la construction de la ville nouvelle, mais celle-ci s'est arrêtée avant de les dévorer de ses bétons et asphaltes, laissant leurs occupants les exploiter à titre précaire.

Terrain d'aventure et d'errance pour urbains désemparés ? Pas forcément. Rêvant un quartier tranquille où, dans la nuit de mardi 13 à mercredi 14 août, un agriculteur de cinquante-cinq ans, Michel Lepiet, a tué d'une décharge de fusil de chasse un garçon de douze ans, Lucien Bedaghe, demeurant à Roubaix.

Mardi soir, M. Lepiet, a expédié aux policiers qu'il avait vu entrer deux jeunes gens autour de sa ferme. Il les avait enjointes de s'éloigner. En vain semblaient-ils, puisque dans la nuit, vers

1 heure du matin, il aperçut à nouveau les deux effraies et se saisissait alors de son fusil de chasse. Il ne devait tirer qu'un seul coup de feu mais celui-ci avait été fatal. Le garçon de douze ans, étroit dans le dos, était mortellement blessé.

L'agriculteur a aussitôt appelé la police et n'a fait aucune difficulté pour se soumettre à l'action de la justice. Il a déclaré aux enquêteurs qu'on lui avait volé à plusieurs reprises des poules et des lapins.

La victime, dernier d'une famille de sept enfants, habitait avec sa mère et le concubin de celle-ci dans une courée à Roubaix et semblait le plus souvent laissé à lui-même. Le jeune homme de dix-sept ans qui l'accompagnait a été entendu en qualité de témoin. L'agriculteur a été placé en garde à vue et devait être présenté au parquet jeudi matin 15 août, vraisemblablement sous le chef d'inculpation de coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner.

J.-R. L.

## Réclamant la peine de mort

## Un Américain déclare être l'auteur de soixante meurtres

Les Américains les appellent les « serial killers », tueurs en série. Après Jeffrey Dahmer, le meurtrier de Milwaukee (le Monde du 5 août), les policiers de l'Etat du Mississippi viennent d'arrêter un homme qui pourrait être l'auteur du plus grand nombre de crimes en série de toute l'histoire des Etats-Unis. Donald Leroy Evans, un Texan de trente-quatre ans, a en effet affirmé avoir commis plus de soixante meurtres en une dizaine d'années à travers dix-sept Etats, de la Floride à l'Idaho, en passant par le Dakota du Sud.

Le 5 août dernier, cet ancien « marine » avait été arrêté pour le viol et le meurtre d'une fillette de dix ans. Niant d'abord, puis reconnaissant les faits, il finira par dresser la liste de tous ses meurtres, commis depuis 1974 et que les enquêteurs doivent maintenant vérifier. Les victimes sont en majorité des femmes, surtout des prostituées, et la plupart auraient subi des violences sexuelles, selon les aveux du meurtrier.

Evans, fils d'une famille nombreuse du sud des Etats-Unis, battu par une mère abusive, voudrait mettre fin à son cauchemar. En échange d'informations sur ces forfaits, il aurait supplié M. Jay Golden, le procureur chargé de ce lourd dossier, de le faire condamner à la peine de mort. — (AFP, Reuters.)

## MÉDECINE

## Pénurie de médicaments en URSS

Des médecins soviétiques ont lancé, mercredi 14 août, un appel urgent pour une aide en médicaments et ont qualifié d'« inéluctable » la mort de milliers de malades si la pénurie persistait. Cité par le quotidien du Parti communiste la Pravda, ils qualifient ce manque de médicaments dans les pharmacies et hôpitaux de « catastrophe » et affirment que dans de nombreux cas, des docteurs ne possèdent pas le nécessaire pour une intervention chirurgicale. La pénurie de médicaments est un problème ancien en URSS, mais elle a été plus marquée l'an dernier en raison des différends entre les républiques et Moscou et du manque de fonds destinés à l'importation de médicaments. — (AFP)

(Publicité)

## « VOUS AIMEZ LA POÉSIE LA POÉSIE VOUS AIME »

Vous écrivez des poèmes ou vous aimez en écouter. Si vous partagez la même passion, venez nous rejoindre, nous vous attendons !

CLUB DES POÈTES DE CHAMPS-SUR-MARNE MARNE-VAL-DE-SEINE

7, rue Weyssens, 77420 CHAMPS-SUR-MARNE.

## REPÈRES

## ENVIRONNEMENT

## Déchets hospitaliers allemands en France

A la suite de la découverte de déchets hospitaliers en provenance d'Allemagne dans une décharge d'ordures ménagères à Roche-la-Mollière (Loire), le sénateur RPR et président du conseil général de la Loire, M. Lucien Naudin, a demandé au préfet du département l'ouverture d'une enquête judiciaire et administrative. Le 31 juillet, des sergents usagés et de poches de perfusion et de transfusion ont été découvertes dans un chargement d'ordures ménagères déversé par quatre camions de la société Bormann, qui a son siège à Dossenheim (Allemagne). Le 2 août, cinq autres poids lourds de la même société avec un chargement identique étaient invités à rebrousser chemin. Dans les deux cas, signale la préfecture, les services des douanes, qui ont constaté les infractions, ont dressé un procès-verbal pour importation illégale de déchets réglementés. Contrairement aux ordures ménagères, les déchets hospitaliers sont soumis à une réglementation particulière concernant leur importation.

## MONTAGNE

## Un arrêt sur la création de la station de Vaujany

Le tribunal administratif de Grenoble, par une décision prise le 12 juin et rendue publique début août, a annulé l'arrêt pris par le préfet de région le 3 juin 1988 autorisant la création de la station de ski de Vaujany (Isère). De caractère symbolique, l'arrêt du tribunal ne demande pas qu'on

démonte la dizaine de remontées mécaniques construites depuis dans la station, notamment le fameux téléphérique sur lequel un accident avait provoqué la mort de huit techniciens le 13 janvier 1989, ni le millier de lits construits pour héberger les touristes. Toutefois, saisie par le Club alpin français (CAF) et la Fédération française des sociétés de protection de la nature, le tribunal a estimé que, « considérant les milieux naturels et les paysages du site, le préfet a commis une erreur manifeste d'appréciation au regard des préoccupations d'aménagement et de protection des zones de montagne ».

## URBANISME

## Nouvelles annulations de permis de construire à Paris

Les services municipaux et les habitants de Paris semblent se livrer à une sorte de course de vitesse, les uns pour construire toujours plus, les autres pour stopper le bétonnage et la densification. A la requête de l'Association de défense de la Porte de Versailles (15<sup>e</sup> arrondissement) le tribunal administratif vient d'annuler pour la deuxième fois les permis de construire accordés par la Ville à des promoteurs édifiant dans une rue étroite et fort encombrée du quartier de la Porte de Versailles des immeubles de 30 mètres de haut offrant 300 appartements de luxe. Motif du jugement : surdensité flagrante et disparition d'un espace vert d'un hectare et demi. Mais les décisions réitérées du tribunal arrivent trop tard. L'affaire dure en effet depuis plus de trois ans (le Monde du 9 avril 1988) et les immeubles sont achevés.

## SPORTS

## VOILE : une victoire historique

## La France remporte l'Admiral's Cup

La France a remporté mercredi 14 août, pour la première fois, l'Admiral's Cup, l'une des épreuves de voile les plus prestigieuses du monde. Les Français se sont imposés grâce aux premières places de Corum-Saphir et de Corum-Diamant et à la deuxième place de Corum-Rubis dans la célèbre course du Fastnet.

Vingt-quatre ans après Eric Tabarly et son Pen Duick III, les Français ont remporté avec le succès dans la course du Fastnet, sixième et ultime épreuve de l'Admiral's Cup 1991 (le Monde du 6 août), remportée, mercredi 14 août à Plymouth, par le 50 pieds Corum-Saphir. La performance du plus grand des trois voiliers de France est d'autant plus méritoire que ses deux skippers, le Rochelais Luc Gélusseau, ancien responsable du programme voiles de French-Kier pour la Coupe de l'America 1987, et le barreur sétois Pierre Mas, n'avaient pu prendre possession du bateau que quelques jours avant le début de l'épreuve.

Dessiné par l'architecte Philippe Briand, ce 50 pieds baptisé Capricorn par son propriétaire italien Rinaldo del Bono, avait été endommagé dans un abordage lors de sa première compétition à Key West (Floride). Loué par l'horloger suisse Jean-René Banwart, commanditaire des trois bateaux de l'équipe de France pour l'Admiral's Cup, Corum-Saphir avait été remis à son nouvel équipage le 6 juillet pour une courte campagne d'entraînement et de mise au point.

Sa quille avait été modifiée moins d'une semaine avant le début de l'Admiral's Cup.

Dès les premières épreuves, le 50 pieds français et son équipage s'étaient révélés très performants

en prenant la deuxième place de la Channel Race (200 milles en Manche) avant de gagner une régate disputée sur un triangle olympique. C'est toutefois dans l'épreuve du Fastnet (610 milles en Manche et en mer d'Irlande) que les Français ont réussi leur plus joli coup en abandonnant l'ensemble de la flotte pour suivre une option météorologique de leur navigateur Jean-Yves Bernot. Premier à doubler le rocher du Fastnet, lundi 12 août, Corum-Saphir avait creusé un écart de plus de sept heures sur ses poursuivants avant d'être encaimé à proximité du cap Lizard par le manque de vent et une reversée de courant due à la marée. Son avance à Plymouth

n'était plus que d'une vingtaine de minutes.

Cette performance, complétée par la première place des deux-tonneaux de Corum-Diamant et par la deuxième place des deux-tonneaux pour Corum-Rubis, un autre bateau dessiné par Philippe Briand pour l'Admiral's Cup 1989, permet à l'équipe de France de remporter pour la première fois cet officiel championnat du monde de course au large. En dix-sept participations sur dix-huit éditions, les Français n'avaient jamais pu obtenir mieux que la quatrième place. Ils devançaient les Américains, qui ont coiffé sur le fil les Italiens, en tête avant le Fastnet.

G. A.

## EN BREF

BOXE : Jean-Claude Fontana champion d'Europe des super-welters. — En battant le Néerlandais Mourad Louati, tenant du titre, par abandon à la quatrième reprise d'un combat prévu en douze, Le Français Jean-Claude Fontana est devenu champion d'Europe des super-welters mercredi 14 août à La Seyne-sur-Mer.

CYCLISME : Fabrice Colas médaillé d'argent de la vitesse professionnelle. — La première médaille de l'équipe de France aux championnats du monde de cyclisme disputés à Stuttgart (Allemagne) a été gagnée, mercredi 14 août, par Fabrice Colas, vingt-sept ans, deuxième de la vitesse professionnelle derrière l'Australien Carey Hall. Colas s'est révélé à l'âge de vingt ans par une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Los Angeles (1984) dans l'épreuve du kilomètre et il a gagné à trois

reprises le titre mondial du tandem, avec Frédéric Magné (1987, 1988 et 1989).

FOOTBALL : la France bat la Pologne (5-1) en match amical. — Deux semaines avant d'affronter la Tchecoslovaquie en match qualificatif pour la Coupe d'Europe des nations, l'équipe de France de football s'est imposée 5-1 mercredi 14 août à Poznan face à l'équipe de Pologne qui n'a pu soutenir la comparaison en seconde période. Dominée durant les trente premières minutes (but de Ziober à la dix-huitième minute), la formation de Michel Platini a renversé la situation après que Franck Sauzeau eut égalisé (quarante et unième minute) par coup franc. Le gardien polonais Josef Wandzik devint ensuite être battu par Papin (quarante-quatrième), Simba (soixante-neuvième), Blanc (soixante-dixième) et Perez (soixante-dixième).

Littérature meurtre de

L'affaire

# LIVRES • IDÉES

## Littérature

**O**n s'est beaucoup interrogé sur les raisons de la littérature policière. Le divertissement qui consiste à tuer ses semblables par procuration ou, de manière plus louche encore, à découvrir un coupable, n'est pas innocent. Exploration, conjuration, régression. Laissons retomber le lourd rideau viennois. Simenon indique quelque part que si le meurtre le fascine, c'est parce qu'il est l'acte d'isolement par excellence, celui par lequel on se retranche de la communauté humaine (1). Dans *Maigret et le tueur*, un homme vivra trente ans de crime en crime pour avoir commis le premier très jeune et n'avoir pu — et pour cause — en parler. Et Maigret d'interroger longuement, passionnément, cet exclu de toute sociabilité. Sensible, pauvre, perdu, anodin, le tueur de Maigret entre dans la littérature par la porte du crime. Nous essaierons de voir plus loin à quel étage.

La littérature du crime doit d'abord surmonter l'obstacle du crime. Le crime attire les regards et déforme tout. Il donne aux lecteurs des émotions très éloignées des émotions de l'art. Comme le sexe, la religion ou l'humour à trop fortes doses, il aplatit facilement le soufflé romanesque. Certes, l'amour aussi fait passer le roman sous ses fourches caudines et l'on ne prétend pas qu'il le détruit. S'il n'en va pas de même pour le crime, c'est qu'on n'évite pas les pièges du crime, quand on peut éviter ceux de l'amour.

Il n'y a pas d'interruptions du crime. La littérature policière est d'abord une littérature de l'irréparable. Tout y converge vers un seul point et c'est un point de non-retour. On y voit l'humanité comme de la foudre d'en face : les gens s'agitent, sortent d'une pièce, rentrent dans une autre, mais tous les objets, tous les mots sont utiles. En même temps, ils sont abolis, écrasés par l'événement final. En cela, ils ressemblent aux objets de l'amour, indispensables et vains, que le regard amoureux attend et traverse, la robe d'Odette, le restaurant de l'île du Bois. Mais Swann

peut, ne fût-ce qu'un instant, oublier Odette, et le narrateur peut au dernier moment souhaiter qu'Alix de Stermaria se décommande. Le crime, lui, aura lieu. Nous sommes là pour ça.

### Crime et conventions

Avant d'en venir à Georges Simenon, quelques mots sur Agatha Christie, dont on republie ces jours-ci de médiocres romans (2). Dans les premiers, l'influence de Conan Doyle sur la structure et les personnages (dans le *Crime du golf*, le mariage du capitaine Hastings, le second de Poirot, est copié sur le mariage du Dr Watson avec Mary Morstan, à la fin du *Signe des quatre*) est évidente. On est pourtant très loin du maître. Chez Conan Doyle, les éléments du décor, inlassablement repris avec une passion maniaque, la brume, la pluie, la boue, la suie, le feu, le tabac, composent un paysage à l'eau-forte. Ici, des golfs, de molles campagnes à moitié satisfaites, et s'il fait beau ou mauvais, c'est par hasard. Chez Conan Doyle, les personnages sont, en apparence, soumis aux impératifs victoriens ; mais, au fond, agités, marqués de névrose et d'étrangeté. Holmes, d'ailleurs, ne répond pas que des crimes, mais aussi des disparitions, ce qui est significatif. Il a souvent affaire à de curieux êtres de fuite, ce qu'il est d'ailleurs lui-même, célibataire et morphinomane (3). Rien de tel chez Agatha Christie, grand-mère à cet égard de la navrante P. D. James : de braves sentiments anglais, le meilleur et le pire, habillés en confection.

Ni magiques comme chez Leblanc, ni bizarres comme chez Conan Doyle, ni désespérément ordinaires comme chez Simenon, les personnages d'Agatha Christie sont seulement conventionnels. Sa littérature du crime est d'abord une littérature du préjugé — non seulement social, ce qui n'est pas bien grave, mais humain. Son seul intérêt réside dans l'énigme, préparée avec soin. Le crime, c'est la *cherry on the cake* : ni le signe du mal à la mode victorienne, si proche de la



Pour François Sureau, romancier, le crime est un événement trop lourd pour ne pas écraser la littérature. Mais on peut ruser avec cette fatalité

démence, ni le signe du désir de n'être pas au monde, ou plutôt à la société. D'où le faible intérêt des personnages principaux. Non sans habileté, Agatha Christie a créé un Poirot ridicule, désarmant ainsi partiellement la critique. C'était, en effet, le seul moyen de faire tenir un personnage qui ne tient pas. Holmes, la poudre blanche, la misogynie, les déguisements, le revolver et le violon. Maigret, échouant des nuits durant de brasserie en brasserie, vague et pénétrant, c'est tout autre chose.

On dit souvent, à l'inverse, que en dehors de Maigret, Simenon n'a pas su créer de personnages. C'est en effet possible. Mais c'est en cela qu'il est moderne et nous atteint. Au fond, les personnages de Proust peuvent aussi paraître faibles,

parce que les hommes le sont et que le temps les roule comme la mer les galets de Balbec : c'est ce mouvement qui compte et non les pierres, plus ou moins usées mais toutes semblables. Ainsi en va-t-il aussi de Georges Simenon. Les hommes, chez lui, disparaissent sous le malheur comme chez Proust ils disparaissent sous le temps.

C'est ainsi que Simenon romancier contourne l'obstacle du crime. Le crime n'est plus au premier plan. Il est un moyen parmi d'autres de se retrancher d'un monde insupportable, un moyen de fuir. C'est d'abord de ce monde que les romans nous parlent. Un univers brownien, absurde, agité. « C'est senti bon la bière et la choucroute. Il y avait seulement un peu trop de monde, des gens trop pressés, chargés de

## du meurtre la littérature ?

bagages, qui buvaient ou mangeaient trop vite, appelaient les garçons avec impatience, le regard fixé sur la grosse horloge lumineuse de la gare. » (*Maigret et son mort*). Un monde lourd, corseté de règles, ce qui explique la présence, quasi obsessionnelle chez Simenon, des figures domestiques, et que la seule issue possible, d'ailleurs inatteignable, soit vers le haut, vers ceux qui sont servis, parce qu'ils en ont le droit (ils sont nés maîtres) et les moyens (ils sont riches). Simenon, par ce côté, est le père maudit de la comtesse de Ségur. Pas d'univers moins industriel, moins marxiste que le sien, tout entier féodal. L'aliénation, ici, c'est la servitude domestique et, plus généralement, sociale, soumission aveugle, lâche, à une personne, à une famille ou au Moloch anonyme, et non l'exploitation. Soumission financière, sexuelle aussi, les puissances abusant des pauvres (*le Chien jaune*, *Maigret et le marchand de vin*). Ces chaînes sont acceptées avec fatalisme. Pour s'en libérer, on fuit dans le crime, on fuit dans l'amour, on fuit aux Amériques : mais on revient toujours, ou on est rattrapé.

### Portrait de l'artiste en policier

Tout cela suffit-il à faire un écrivain ? L'univers de Simenon n'est pas un univers littéraire. C'est, d'abord, un univers sans références, sauf, peut-être, un clin d'œil à Maupassant (*la Guinguette à deux sous*). C'est, de plus, un univers où tout est dit, où les vices, les odeurs, les bruits, les pensées, les sentiments, sont présentés d'un seul coup. Les descriptions se ressemblent toutes, quelques-unes simplement plus maladroites : « Il y avait une cinquantaine d'étals, avec des montes de beurre, des œufs, des légumes, des bretelles et des bas de soie. A droite, des carrioles de tous modèles stationnaient et l'ensemble était dominé par le glissement aillé des coiffes blanches aux larges dentelles. » (*Le Chien jaune*). Il veut donner à voir. Il y réussit, non sans brutalité. « S'il eût tendu la main aux passants, on se fût expliqué sa présence, car

il avait bien l'air de la plus pitoyable des épaves. Mais il ne mendiait pas. Il ne vendait ni lacets de souliers, ni crayons. » (*La Tête d'un homme*). En trois mots, le décor est planté. Il peut être simple : « Maigret approchait de cette ville et il commençait à pleuvoir à nouveau : une pluie toute fine, paresseuse, éternelle. » (*Le Charretier de la providence*). Il peut être tourmenté : « Il se dégageait de l'ensemble une chaleur animale, une vie multiple, épaisse, qui prenait à la gorge comme le vin râpeux de certains coteaux. » (*Id.*)

Simenon explique à Roger Stéphane qu'il n'a jamais vraiment pris le temps d'écrire, sauf, de temps en temps, par-ci, par-là, une page, en s'appliquant. Il s'amuse à ces exercices. Que l'on puisse avoir deux vitesses pour écrire est bien étrange. Pour Simenon, à l'évidence, l'essentiel est ailleurs. C'est d'aboutir, comme dit Fallois, à une peinture qui soit vraie : « Toute sa vie il s'était efforcé d'oublier les références de surface qui existent entre les hommes, de gratter le vernis, pour découvrir sous les apparences diverses l'homme tout nu. » (*Maigret voyage*.)

Pour y parvenir, Simenon s'est effacé, s'est oublié, s'efforçant de tout voir, de tout comprendre. On peut penser que cet effort ne suffit pas. Qu'il a manqué de style ou de profondeur, qu'il est resté trop près de nous. Mais c'est là son intérêt. Cette fresque en creux témoigne, jusque dans son pauvre langage, d'un monde non pas hostile au bien, mais privé du bien, où l'œuvre elle-même n'est pas une planche de salut. Le mal est sans raison et Simenon sans espoir. Ce maître du bon sens absolu, on peut le récuser, il n'est pas négatif.

François Sureau

- (1) Georges Simenon, œuvres complètes, Plon (12 volumes parus).  
(2) Agatha Christie, œuvres complètes, tomes I et II, Librairie des Champs-Élysées, 1990.  
(3) Arthur Conan Doyle, *Sherlock Holmes*, 3 vol., coll. « Bouquins ».

## L'affaire Rudolf Hess

John Costello a enquêté pendant quatre ans sur les tentatives du Reich pour négocier avec Londres une paix de compromis

LES DIX JOURS QUI ONT SAUVÉ L'OCCIDENT de John Costello. Olivier Orban, 650 p., 165 F.

Un mois avant l'invasion de l'URSS, Rudolf Hess, qui passait pour le lieutenant préféré de Hitler, tombait des airs à proximité du domaine d'un pair écossais, Hamilton, auquel il voulait remettre un message. Ainsi commençait une affaire mystérieuse que le livre de John Costello a l'ambition de définitivement éclaircir. Selon l'explication la plus répandue, Hess n'avait pas toute sa tête, ce qui lui valut, au procès de Nuremberg, de sauver ce qui en restait. Il est mort en prison sans avoir beaucoup ajouté à sa déclaration liminaire à Hamilton : « Je suis venu pour sauver l'humanité pendant qu'il en est encore temps. »

Pour l'auteur, Hess croyait apporter un argument décisif en faveur de la paix en révélant à ses interlocuteurs l'imminence de la guerre à l'Est. Pour un vétéran de la diplomatie anglaise comme Sir Frank Roberts, cela va de soi. Mais Londres ne l'a jamais admis. Pourquoi ? Tout simplement, selon Cos-

tello, pour ne pas reconnaître qu'il existait dans le royaume, contrairement au mythe répandu de l'union sacrée, un important courant pacifiste, notoirement appuyé par l'ambassadeur des États-Unis, Joseph Kennedy, père du futur président. Il était fondamental pour Churchill de contrecarrer son influence auprès d'un Roosevelt à l'époque fort hésitant.

Le Führer admirait l'impérialisme britannique. Il n'arrivait pas à croire l'establishment assez fou pour laisser se poursuivre les hostilités contre le seul pays qui fût en mesure de le protéger du bolchevisme. Il n'a pas seulement encouragé les initiatives de nombreux candidats au rôle d'intermédiaire. Si l'on en croit notre auteur, c'est pour donner ses chances au parti de la paix en Angleterre qu'il avait pris sur lui d'arrêter la progression de la Wehrmacht alors qu'elle était en train de prendre dans sa nasse la totalité du corps expéditionnaire britannique à Dunkerque ; et, quelques semaines plus tard, d'ajourner l'attaque aérienne contre la Grande-Bretagne.

Mais il y avait Churchill, dont la personnalité truculente domine le livre. Il s'est employé à réduire au

silence les pacifistes avec la même détermination qu'il allait mettre à envoyer par le fond la flotte française à Mers-el-Kébir. Aggression inadmissible, aux effets pratiques au demeurant très limités, que l'auteur interprète comme fondamentalement destinée à convaincre Roosevelt, en un moment où il en doutait un peu, de la volonté britannique de continuer la lutte.

### L'incrédulité de Staline

On n'en finirait pas de signaler les mille et une précisions, résultat d'un travail de quatre ans, qui rendent la lecture de ce gros, de ce trop gros bouquin aussi passionnante que celle d'un roman d'espionnage. Il n'est pas cependant sans défaut. D'abord, il n'a pas d'index, ce qui, compte tenu du nombre des noms cités — et les pairs du Royaume en ont le plus souvent deux — en rend le maniement parfois mal commode. L'abondance des fautes élémentaires de syntaxe et des erreurs de détail suggère que la révision du texte a été bâclée pour permettre sa publication à l'occasion du cinquantenaire de la mission Hess.

Le titre du livre lui-même est contestable. Costello s'est visiblement inspiré du classique ouvrage de John Reed sur la révolution d'Octobre : *les Dix Jours qui ébranlèrent le monde* (1). Mais ses dix jours à lui, loin de constituer une décennie, s'étalent sur un trimestre. Et si personne ne peut contester l'importance des actions et des décisions qui les ont marquées, il serait tout de même aventureux d'en conclure que le sort de la guerre était, grâce à elles, tranché dès septembre 1940. Il n'était pas fatal qu'un coup d'État se produise en Yougoslavie, provoquant une intervention allemande qui allait retarder de six semaines l'offensive contre l'URSS et donner ainsi toutes ses chances au général Hiver. Ni que les Japonais attaquent Pearl-Harbor, entraînant ainsi l'entrée des États-Unis dans le conflit. Ni que les Soviétiques l'emportent à Stalingrad, etc.

Quant à la conclusion, Costello a beau avoir eu accès à certains documents du KGB, il reste bien discret sur l'incroyable incrédulité de Staline devant les informations qui lui venaient de toutes parts sur l'imminence de l'attaque hitlérienne. Une hypothèse ne mériterait-elle pas

d'être examinée ? Le Führer avait déjà roulé une fois le secrétaire général en lui faisant accroire que nombre des grands chefs militaires, Toukhatchevski en tête, étaient en train de comploter contre lui. Le résultat fut une immense purge qui, à la veille de la guerre, décépita l'armée rouge. Il était assez machiavélique pour essayer de le rouler une seconde fois, en le persuadant qu'il était lui-même en train de s'entendre avec ce même Churchill contre lequel Staline nourrissait une vieille prévention depuis l'époque où il soutenait à fond l'intervention alliée dans la guerre civile russe.

Méfiant comme il était, le Géorgien aurait pu voir dans les avertissements de Londres un moyen d'essayer de brouiller les cartes entre les Allemands et lui, et donc une raison de plus de sa part pour ne pas céder à ce qu'il devait appeler, jusqu'à la dernière minute, une provocation. Rien ne prouve en tout cas que Hess ait beaucoup gêné son chef bien-aimé.

André Fontaine

(1) Traduction française aux Éditions sociales, Paris, 1968.

### HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

#### Les vacances de Paul Morand

Il fut, selon Céline, « le premier à écrire en jazz ». Portrait de « l'homme pressé » entre Caraïbes et Méditerranée. Page 8

### HISTOIRE

#### L'Etat c'est lui

Il n'avait curieusement pas eu droit à sa biographie dans la production récente. Philippe Auguste fut pourtant celui qui mit en place les fondations du pouvoir royal en France. Le voici, grâce à John Baldwin, réintégré dans la galerie des grands capétiens. Page 9

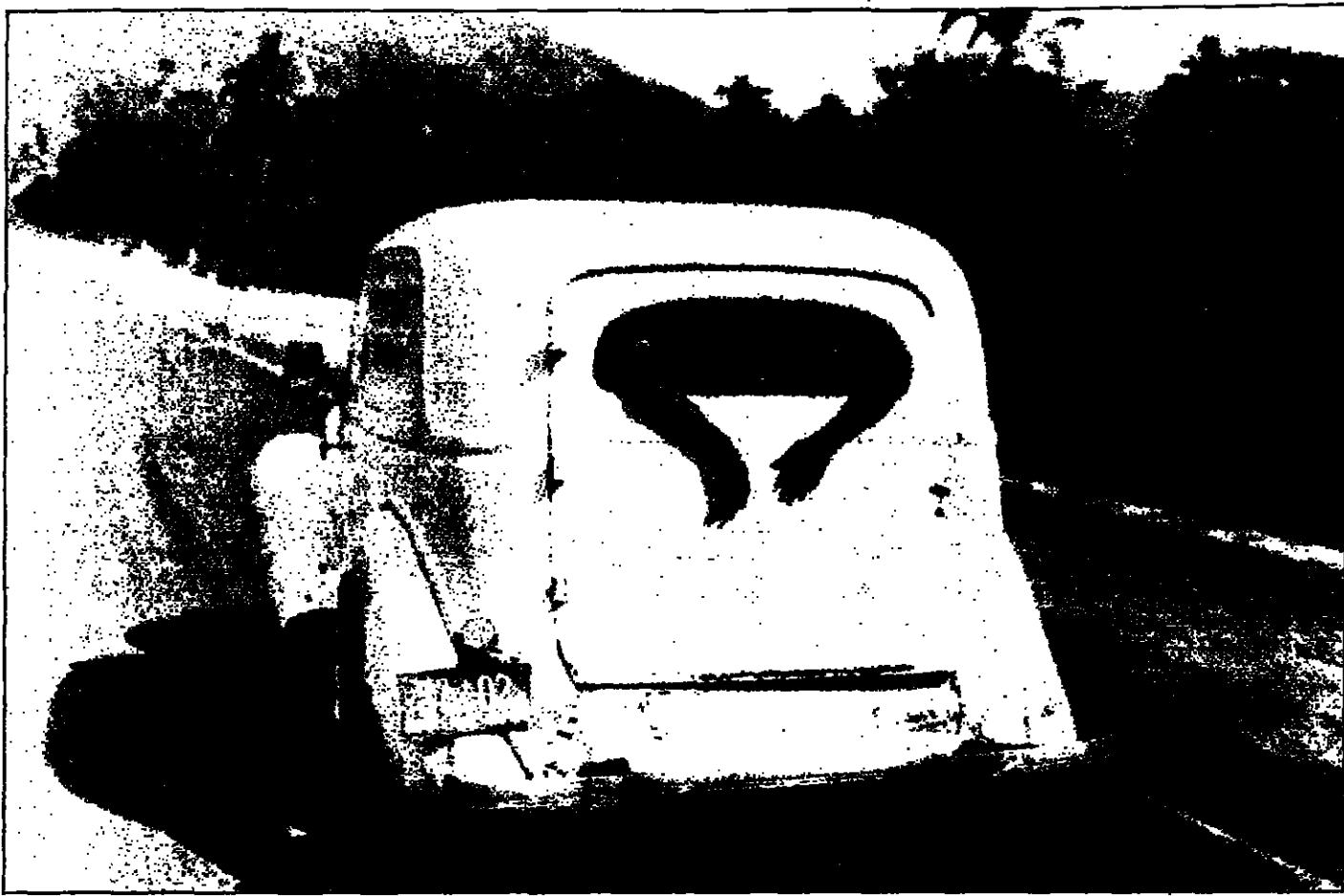


ÉCRIVAINS ET PHOTOGRAPHES

# Rencontre mexicaine

Nous poursuivons notre série « Photographes et écrivains » avec la rencontre mexicaine de J.-M.-G. Le Clézio et de Bernard Plossu. Après Fouad El Koury et Flaubert (*le Monde* du 5 juillet), Françoise Hugier et Michel Leiris (12 juillet), Ferdinando Scianna et Leonardo Sciascia (19 juillet), Walker Evans et James Agee (26 juillet), Hugues de Wurtemberg et Michel Braudeau (2 août), Denis Roche et V. S. Naipaul (9 août), voici donc le face-à-face de deux voyageurs qui cherchent à capter les signes les plus ténus, les sensations, les lumières, les odeurs pour s'approprier amoureusement le réel et découvrir l'esprit d'un lieu à travers sa sensualité.

Bernard Plossu a découvert le Mexique au cours d'un long périple en 1965-1966. Il en a rendu compte dans un album, dont est extraite la photo ci-contre — *le Voyage mexicain*, publié l'an dernier aux éditions Contrejour. Parmi les nombreux textes que J.-M.-G. Le Clézio a consacrés au Mexique où il fait toujours de longs séjours, nous avons choisi un extrait de *Trois villes saintes*, un récit publié en 1980 et consacré à trois sites sacrés de l'ancien empire du Soleil-Chanah, Tixcacal et Chum-Pom — qu'il évoque ici.



Où va vers Yax, la couleur rare, la couleur belle et divine, la couleur du jade. La route est droite, blanche, au soleil, pareille à un escalier qu'on gravit avec peine. La sueur coule en petits ruisseaux sur le front, sur les joues, elle brouille la vue. La sueur se mêle à la poussière et durcit sur les

vêtements et sur le corps. Mais on ne s'arrête pas. Où pourrait-on s'arrêter ? Il n'y a pas de place pour s'asseoir sur le chemin, il n'y a pas d'ombre sous les arbres minces. Le soleil luit au centre du ciel. C'est à cause de lui qu'on fuit comme cela, en marchant, pour rejoindre les maisons, pour atteindre le grand arbre de ceiba

seul au centre de la place. Sous l'arbre, les hommes sont assis. Ils regardent devant eux le cercle du village, les champs de maïs, la forêt sombre. Le village est pareil à un mirage, très blanc, aux murs arrondis couverts de feuilles. Au nord de la clairière, il y a la maison des gardes, et l'église. Les hommes boivent depuis des jours le vin de balché, la bière en

conservation. La musique de cumbia joue sur un tourne-disque à piles, dans une maison. Un peu à l'écart, dans une maison vide, un vieil homme joue sans arrêt sur son violon huastèque le même air que personne n'écoute. Parfois la musique s'éloigne, et on entend un drôle de crépitement dans le silence, le bruit de la lumière peut-être.

Ici est le centre, l'endroit calme, isolé, où les voix des hommes peuvent appeler de l'intérieur, vers le ciel, vers l'horizon. Personne ne parle vraiment. Personne ne dit rien d'important. Les hommes ivres titubent. Les jeunes gens sont couchés dans les hamacs. Les femmes font cuire les haricots noirs sur les feux, entre les pierres.

Les hommes marchent jusqu'à la maison de Segundino Coh, en portant les écuellées. Puis, en rang, ils défilent vers l'église. Les musiciens marchent devant eux, le violon, la guitare, la grosse caisse. Les hommes sont vêtus de blanc, leurs pieds sont chaussés de sandales en peau de camaron.

Pieds nus, les hommes sont entrés dans la maison des croix. Ils ont posé leurs écuellées pleines de viande et de haricots devant la croix vêtue de sa robe. A la gauche de la croix, il y a le trône peint et orné de fleurs rouges. A l'intérieur de l'église, l'ombre est dense. Les flammes des bougies brillent, les brûleurs de copal font une fumée lourde. Les hommes et les femmes sont à genoux. Ils prient. Chacun murmure sa prière en regardant la croix. Le prêtre est debout devant la croix, il parle à voix un peu plus haute. Il parle à la croix au bras étendu qui le domine comme une femme géante, puis il parle aux statues, il s'incline devant le trône vide. L'un après l'autre, les hommes se lèvent. Ils se penchent à l'oreille de ceux qui sont à genoux et murmurent quelque chose. Puis ils sortent. Dehors, la lumière aveugle, le ciel est vide. Les enfants courent, jettent des pétards. Le tourne-disque usé continue la cumbia, et, tout seul dans sa maison, le vieil homme joue toujours sur son petit violon.

J.-M.G. Le Clézio  
(Copyright Gallimard, 1980)

## HIVER CARAÏBE

de Paul Morand.  
Préface de Michel Déon,  
« GF », Flammarion, 190 p.

## MÉDITERRANÉE, MER DES SURPRISES

de Paul Morand.  
Préface d'Olivier Frébourg,  
éditions du Rocher, 230 p., 98 F.

**P**AUL MORAND naquit en 1888, alors que le XIX<sup>e</sup> siècle donnait déjà des signes de fatigue. Cela procure, paraît-il, de curieux sentiments que d'arriver quand un monde s'en va. Quand des gens font leurs valises et quand des silhouettes s'effacent. On regarde l'heure et l'on se reproche son inexactitude. L'existence prend un air de mois de septembre. Elle se moque de votre jeunesse et revêt des couleurs d'arrière-saison. Paul Morand aurait très tôt, sans doute, l'allure pressée des retardataires qui, victimes d'on ne sait quel contretemps, viennent voir tout de même la fin de la représentation.

Paradoxalement, cette enfance fin de siècle inspira au futur romancier la passion de la vitesse et la goût de la Vie moderne. En 1905, il eut comme précepteur Jean Giraudoux, qui le renseigna sur le siècle nouveau. Le maître était à peine plus âgé que l'élève. Il lui donna des leçons de légèreté. C'était une excellente école dans une époque qui préférerait la pesanteur et les tragédies.

En 1920, Paul Morand serait prêt pour le départ des années folles. Sous les ordres du star, il y aurait aussi les surréalistes français et les grands Américains de la génération perdue. Malgré les qualités de la concurrence, l'auteur de *l'Europe galante* serait l'un des champions du monde. « Le premier à écrire en jazzi », si l'on en croit Céline. Cet athlète complet et cosmopolite, qui ne savait rester longtemps au même endroit, livrerait les secrets de son mode de vie

dans un roman, *l'Homme pressé*. Il expliquerait ou dépeindrait son impatience de se trouver ailleurs et de connaître les sensations que procure le dépaysement.

Paul Morand, qui exerçait aussi le métier de diplomate, serait « mis en congé » de 1926 à 1938. Ces grandes vacances lui permirent de voyager encore davantage. Mais il continua de mener diverses négociations, car la littérature réclame de la diplomatie, ne serait-ce que dans les rapports que l'homme, cet « animal triste », entretient avec ses souvenirs et ses fantômes. Il s'agissait, en quelque sorte, d'apprivoiser ou de désarmer « le passé à tête de mort ».

**D**URANT ces années, Paul Morand visita les Caraïbes, traversa l'Amérique et poursuivit ses promenades sur les bords de la Méditerranée. Puisque la planète tournait, il jugeait naturel de l'imiter. C'était la moindre des grâces. Il assimilait « l'immobilité » à « la chasteté », tandis que, d'après lui, « le mouvement » ressemblait au « désir ». Les départs lui étiraient le cœur autant que les débuts de l'amour, et lui faisaient ressentir la fragilité de l'existence. Dans *Hiver caraïbe*, à la date du 9 novembre 1927, Paul Morand écrivait : « Celui qui va partir peut se croire maître de sa vie, comme celui qui a pris la décision de se suicider le soir même. » Partir, c'est à la fois se soustraire et s'arracher. On ne sait jamais

## HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

# Les grandes vacances de Paul Morand



trop ce que l'on quitte. *Al-jé été heureux dans cet endroit ?* On se pose la question sans pouvoir répondre. Les choses sont trop mélangées. Le désarroi et le bonheur se confondent. De là, sans doute, le caractère pathétique des gares, des ports ou des aéroports, et l'incertitude ou le dés-

enchantement qui s'emparent des voyageurs. Ils feignent de penser qu'ils ne s'en iront pas, car le présent se rebelle contre ce proche avenir qui les dévore, mais il se rebelle inutilement. A la date du 10 novembre, Paul Morand notait : « Violente envie de ne pas partir. C'est l'heure de la

défaillance. Je pense au jeune Robinson Crusoe qui, dès la première tempête sur les côtes d'Angleterre, dégoûté des aventures, voudrait revenir chez son père, mais n'ose pas. A l'origine des exploits du héros de Defoe, il y a la peur, la peur de rentrer chez soi. »

Malgré ces dernières hésitations, Paul Morand s'embarqua sur son paquebot. Afin de modérer les longueurs de la traversée, il faisait des résumés « comme une pensionnaire de maison close ». Ou bien il s'intéressait aux mœurs des autres passagers. Il s'étonnait de cette habitude française qui consiste à dire : « Moi, si j'étais le gouvernement... » Cela devait être un tic de langage. Les physionomies des gens ne trahissaient pas seulement leur appartenance nationale, car il arrivait à Paul Morand de rencontrer « des joutes gothiques, des fronts de la Renaissance, des chevelures du XVIII<sup>e</sup> ou des nez 1830, comme si les siècles étaient des pays ».

Roger Nimier dirait de Paul Morand qu'il était le « surintendant des bords de mer ». A la fin de 1927, il allait, en effet, inspecter les côtes de la Guedeloupe, de la Martinique, de la Trinidad, du Venezuela, de Haïti, de la Jamaïque, de Cuba et du Mexique. Au passage, l'homme pressé fit cette remarque : « Ce qui est amusant dans le voyage, c'est que l'on traverse, dans le sens de la largeur, des vies qui continueront à pousser jusqu'à la

mort, dans le sens de la longueur. » Il avait également à l'esprit le mot de Chamfort sur « les pauvres ». Celui-ci les considérait comme « les nègres de l'Europe ». Mais alors, que penser des « vrais nègres » ? se demandait Paul Morand, devant leur inconcevable misère. Au terme de cette expédition, il franchit le Rio Grande, suivit « la piste apache » et se retrouva presque naturellement sur les bords du Pacifique, à « Notre-Dame-des-Anges ».

**D**ANS *Méditerranée, mer des surprises*, qui fait aussi l'objet d'une réédition, Paul Morand nous conduit sur tous les rivages de ce qu'il appelle « la piscine latine ». Il court de Nice à Barcelone, de Barcelone à Cadix, de Cadix à Tanger, de Tanger à Tunis, de Tunis à Syracuse, de Syracuse à Naples, de Naples à Athènes, d'Athènes à Beyrouth, et de Beyrouth en Égypte... Olivier Frébourg, le préfacier, écrit que c'est « l'héroïste au volant d'une Bugatti ». Car, si Paul Morand va vite, cela ne l'empêche pas de mêler à ses impressions de voyage des réflexions sur l'histoire, la géographie et la géopolitique.

Pourquoi la « mer des surprises » ? Parce que la Méditerranée ne mérite pas sa réputation. Depuis que la Grèce a fait d'elle « une mer littéraire », les professeurs la croient, à tort, dominée par l'homme, assagie par la poésie, mais elle a toujours été le théâtre favori de ces coups de Trafalgar et de ces caprices ou retournements de l'histoire qui découragent les diplomates et leur donnent envie d'être jardiniers. Cette mer « qui baigne les patries de la raison » n'a cessé d'obéir à l'irrationnel. Et le tourisme moderne est à mettre dans les folles méditerranéennes.

» Signalons également l'essai de Jacques Darras, *La Mer hors d'elle-même. L'autisme étatisé et l'émotion de l'eau dans la littérature* (Hindis, coll. « Brevets », 252 p.).

L'avant-garde en



LIVRES • IDÉES  
HISTOIRE

# L'Etat, c'est lui

Philippe Auguste jeta les bases du pouvoir royal en France.  
John W. Baldwin lui redonne toute sa place dans la galerie des grands capétiens

**PHILIPPE AUGUSTE ET SON GOUVERNEMENT**  
de John W. Baldwin.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Béatrice Bonni.  
préface de Jacques Le Goff.  
Fayard, 717 p., 160 F.

**PHILIPPE LE BEL**  
de Dominique Poiriel.  
Perrin, 461 p., 145 F.



Le sceau de Philippe Auguste.

Dans la galerie des grands capétiens, Philippe II Auguste, roi de 1179 à 1223, n'avait curieusement pas en droit à sa biographie dans la production récente. C'est d'Amérique que nous vient celle-ci, écrite par un des meilleurs spécialistes de la culture occidentale, et spécialement parisienne, au tournant des douzième et treizième siècles. John Baldwin ne se fait pas d'illusions sur la possibilité pour l'historien de parvenir à la connaissance de la personne de Philippe Auguste, mais il s'attache à ce que la documentation lui permet de connaître le mieux : le gouvernement de ce roi et la façon dont il a mis en place « les fondations du pouvoir royal en France » (c'est le sous-titre du livre).

Un peu arbitrairement, mais c'est une bonne façon de saisir genèses et évolutions, l'auteur distingue quatre décennies dans ce règne de quarante-trois ans. Dans la première, Philippe « Dieu-donné », fils donné par Dieu à un Louis VII qui semblait devoir mourir sans héritier mâle, s'installe aux affaires, recueillant l'héritage des rois capétiens qui, depuis bientôt deux siècles, ont travaillé à affermir leur pouvoir et à étendre leur influence à partir de l'Île-de-France. Mais l'héritier s'affirme comme roi d'un type nouveau au cours de la seconde décennie de son règne (1190-1203).

Sans doute, il poursuit la guerre féodale et cède au mirage de la croisade, mais, en même temps, il met en place des hommes nouveaux, écarte les grands barons de la cour pour confier les fonctions à des gens plus jeunes,

d'origine modeste, qui doivent tout au service du roi et de l'Etat naissant. Il réorganise la justice au profit de la justice royale, représentée dans les provinces par les baillis, envoyés du roi auquel ils doivent rendre compte, et centralise les finances en créant la Chambre des comptes. Un des apports majeurs du livre de John Baldwin est de montrer que la monarchie « administrative » se met en place dès la fin du douzième siècle.

En 1195, pour le plus grand profit du royaume et la plus grande satisfaction des historiens, Philippe Auguste crée les archives royales. Ce sont les nombreux documents écrits et conservés par l'administration royale qui permettent de mener de façon sûre cette étude de son gouvernement. Cette création marque un tournant culturel autant que politique.

A la fin du douzième siècle en France, Etat monarchique et féodalité se soutiennent mutuellement : le roi met en place son

administration avec les baillis et les sénéchaux, mais il n'en continue pas moins à exercer ses droits de seigneur sur les fiefs qui relèvent de lui, avec d'autant plus de vigueur qu'il est devenu plus puissant. Alors est vraiment en place la monarchie « féodale ».

## Du « roi des Francs » au « roi de France »

La décennie suivante est celle des consolidations, encadrée par la prise de Château-Gaillard en 1204, qui symbolise la reconquête sur le roi d'Angleterre de la Normandie et de toute une partie de la France de l'ouest, et par la victoire de Bouvines en 1214, où le roi de France défait l'empereur germanique et ses alliés.

L'idéologie royale peut alors s'épanouir jusqu'à devenir une véritable religion royale sous Saint Louis, le petit-fils de Philippe Auguste. Pour l'heure, celui qui s'appelle encore « roi des Francs » ou « des Français »

commence à être appelé « roi de France ». L'idée se fait jour que dans les veines de la famille capétienne coule un sang spécifique qui la place au-dessus des autres familles aristocratiques. Et, à Saint-Denis, des moines travaillent à écrire une histoire monarchique et dynastique où s'élaborer l'idéologie nationale.

Montrant comment s'articulent dans les années 1190 innovations administratives et création idéologique, John Baldwin apporte une contribution décisive à l'étude de la genèse de l'Etat moderne en France.

Sur un autre mode, Dominique Poiriel nous entraîne quatre générations plus tard à la recherche de Philippe IV le Bel, roi de 1285 à 1314. Mettant à profit les travaux parus depuis douze ans, depuis le beau livre de Jean Favier (1) qui, lui aussi, traquait la sortie de l'âge féodal et la naissance de l'Etat moderne, Dominique Poiriel voudrait donner à voir l'homme « comme fils de son temps, temps de violence inépuisable et de perpétuel tiraillement entre l'idéal et la réalité ». Réagissant contre la légende noire du roi maudit, il croit pouvoir présenter « un homme épris d'absolu, assoiffé de justice et avide de pureté ». Bref, un digne petit-fils de Saint Louis, ou de ce que la légende en a fait !

On peut rester sceptique devant ce portrait. L'historien peut-il même prétendre connaître dans sa singularité un roi qui ne nous a pas laissé de confidences et dont sept siècles nous séparent ? Ce que nous apporte Dominique Poiriel, et l'on se retrouve là en terrain plus sûr, c'est une étude attentive du règne de Philippe le Bel, ce roi qui se voulait « empereur en son royaume » et qui considérait ne tenir son pouvoir de personne « hors de Dieu et de lui-même ». Il a mis ses principes en application avec un corps d'administrateurs de plus en plus nombreux et efficaces, dont les bases avaient été jetées un siècle plus tôt, par Philippe Auguste.

Michel Sot

(1) Fayard, 1978.

# Converser par écrit

Une étude sur les usages de la lettre au dix-neuvième siècle

**LA CORRESPONDANCE**  
sous la direction  
de Roger Chartier,  
Fayard, 462 p., 160 F.

L'estampe de Gavarni qui orne la couverture de ce livre — une dame, romantiquement vêtue et chapeauté, s'apprête à jeter dans une boîte aux lettres parisienne une enveloppe couleur bois de rose — trahit plus qu'elle ne les annonce les informations dont il est porteur. Non, au milieu du siècle dernier, les femmes ne sont pas les épistoliers acharnés que pourraient donner à croire les vingt-cinq volumes de correspondance de George Sand ou les lettres, moins célèbres, d'Emilie, de Marthe ou de Geneviève (1). Les lettres émanent massivement du sexe dit fort, comme le suggèrent les illustrations des manuels épistolaires et comme l'attestent, jusqu'en 1860 au moins, les quelques onze cents lettres intimes, étudiées naguère par M. C. Grassi (2).

De même, l'émotion intime, voire l'abandon heureux à sa féminité que suggère la pose alanguie de la figure dessinée par Gavarni, vont-ils à contre-courant d'une opinion solidement établie il y a cent cinquante ans et confirmée par l'étude de Danièle Poulhan : près de la moitié, en effet, des sept cent cinquante-quatre lettres conservées au musée postal pour les années 1830-1864 renvoient au monde des affaires ; un bon tiers s'adressent à des hommes de loi ; douze à quinze pour cent seulement relèvent de l'échange privé, de la communication intime. Les fortes corrélations entre centres industriels et commerciaux — Paris en tête bien sûr — et activité postale vont dans le même sens. Les saint-simoniens l'avaient bien vu : économie d'abord !

Ce livre si neuf auquel huit auteurs ont collaboré, sous la direction — pour une fois le mot n'est pas trop fort — de Roger Chartier, ne se présente pourtant ni en ponctuation de stéréotypes, ni en glorificateur d'opinions anciennes. Il est né de « la rencontre entre un document et un questionnement ». Le document ? Trois cent quarante-trois volumes — excusez du peu ! — constitués par l'enquête postale de 1847, la plus performante du siècle ; une masse énorme de données qui concernent presque 32 000 communes, rurales ou urbaines. C'est sa force, dans une France restée massivement paysanne, et sa faiblesse, en un temps où la ville affiche sa capacité à dominer la société. Objectif de l'administration des postes : obtenir de chaque bureau la nomenclature de tous les lieux habités que le facteur a, depuis 1830, vocation à desservir. Qui osera dire encore du mal de l'Etat centralisé français et de ses bureaucraties ?

## Les usages sociaux de l'écriture

Face à ce monument bien connu des historiens, notamment grâce à Jacques Ozouf, voici les interrogations nouvelles. Elles concernent les usages sociaux de l'écriture ou, si l'on préfère, cette capacité à écrire qui ne se réduit ni au degré d'alphabétisation ni aux différenciations socio-professionnelles liées au métier ou à la fortune. Le journal intime, l'autobiographie, autant de chemins intéressants à parcourir, mais dont le caractère sériel fait problème. La correspondance frappe au contraire par son caractère massif : dès 1832, 67 millions de lettres sont comptabilisées en France ; 128 millions en 1847 ; près de 800 millions en 1897 ; un milliard et demi à la veille de la Grande Guerre. L'enquête postale en permet le traitement statistique et cartographique ; surtout, les travaux qui, aujourd'hui, la concernent ou l'utilisent, ne s'attachent plus seulement aux informations qu'elle draine. Foin de la correspondance diplomatique, voire de celle qui circule entre les politiques. Nouvel objectif : les pratiques qu'elle manifeste, les représentations qu'elle charrie. C'est en quoi ce livre est emblématique du courant d'histoire culturelle qui entend se situer à leur exacte articulation.

Philippe Dagen

(1) Fonds régionaux d'action culturelle.

Aussi appréciera-t-on tout autant le traitement sériel de l'enquête, prompt à faire apparaître, dans chacune des « deux France » naguère définies sous les auspices du recteur Maggiolo, les cœurs, producteurs de lettres abondantes, et les périphéries plus ou moins désertiques, que les chapitres consacrés aux modèles épistolaires : médiévaux, car le *Bon compagnon* date de 1215 ; secrétaires — des modes ou des dames — qui constituèrent au dix-septième et au dix-huitième siècle un des fonds principaux de la célèbre Bibliothèque bleue, alors que la civilisation restait essentiellement aristocratique ; et surtout manuels épistolaires du dix-neuvième siècle, premiers porteurs de modèles vraiment populaires, c'est-à-dire destinés au plus grand nombre, avant que l'exercice scolaire de la rédaction, sans les chasser, en prenne le relais ; on regrettera d'ailleurs son absence ; elle coïncide avec le choix d'un premier dix-neuvième siècle, au détriment de celui qui nous aurait entraînés jusqu'au tournant du vingtième.

## La place des fêtes

« Le Créateur, en faisant fuir le temps et en ramenant une nouvelle année, me rappelle naturellement celui qui est ici-bas pour moi une image visible de sa bienfaisance et m'offre enfin l'occasion d'exprimer hautement les vœux que j'ai formés chaque jour dans le secret de mon cœur. » Il est bien des manières de commenter ce condensé de modèle scripturaire pour l'an neuf. La plus simple, la plus évidente, se déploie sur le mode ironique : on rit alors de cette « prétendue simplicité », de ce « dérapage dans la grandiloquence ». Plus savamment, on peut rappeler la place de choix tenue par les fêtes dans cette culture circulaire : en leur accordant large place, fit-ce à travers les démarches les plus formalisées, les manuels du siècle dernier soulignent cette culture quotidienne commune et ses étapes rituelles.

On s'interrogera encore sur ce que les modèles proposés aux enfants d'ouvriers et de paysans possèdent de spécifique au milieu ou de profondément intégrateur : telle est la tâche assumée ici par Jean Hébrard. On tentera enfin de comprendre les « deux manières de penser le rapport à l'écrit » : la désinvolture, caractéristique de ceux qui l'ont reçu en héritage, l'espoir de l'émancipation chez ceux qui, péniblement, par la copie et par l'école, en ont conquis la maîtrise. Un beau livre, celui qui nous permet d'avancer sur ce chemin.

Madeleine Rebérioux

(1) Marthe, Le Seuil, 1982 ; Emilie, Le Seuil, 1985 ; G. Bretteau, Journal, 1867-1871, Ramsay, 1985.

(2) M. C. Grassi, *Correspondances intimes (1700-1860), étude littéraire, stylistique et historique*, thèse de troisième cycle, université de Nice, 1985.

## EN BREF

- Fête du livre à Saint-Etienne. — La Fête du livre de Saint-Etienne se tiendra les 18, 19 et 20 octobre dans le cadre des journées « La Fureur de lire ». Elle réunira deux cent quatre-vingts auteurs et cent vingt éditeurs et proposera différents spectacles notamment autour d'Arthur Rimbaud. L'inauguration sera présidée par Jean Yarnieu. Renseignements : 4 bis, rue de la Résistance, 42000 Saint-Etienne.
- Poésie en Allier. — Le Festival de poésie du Haut Allier se déroulera du 24 août au 7 septembre autour du thème « A la recherche d'Arthur Rimbaud ». Renseignements : 3, place de l'Hôtel-de-Ville, 43300 Langeac, tél. 71-77-25-77.
- Autour de Théodore de Banville. — Le Comité pour la commémoration du centenaire de la mort de Théodore de Banville offrira jusqu'en décembre à Moulins, ville dont le poète est originaire, de nombreuses manifestations à partir de son œuvre. Renseignements : 41, rue des Potiers, 03000 Moulins, tél. 70-20-25-96.

## ART

# L'avant-garde en graphiques

Qui est d'avant-garde en France ?  
Les sociologues répondent. Etranges réponses

**LES AVANT-GARDES**  
Actes de la recherche  
en sciences sociales  
N° 88, juin 1991, 52 F.

Depuis des années, un bruit funeste se répétait : les avant-gardes se meurent, les avant-gardes sont mortes. Les post-modernes ne se lassent pas d'annoncer et célébrer leurs funérailles, et peu d'artistes, hors quelques attardés qui lisent peu les magazines, osaient encore user du mot. Soudain, stupé et soulagé : un numéro paraît des très sérieux *Actes de la recherche en sciences sociales* intitulé sobrement « Les avant-gardes ». Saura-t-on enfin où elles en sont, où elles se dissimulent, dans quelle clandestinité héroïque elles préparent les prochaines révolutions de l'art ? On l'espère d'abord avec d'autant plus de ferveur que ce numéro historique s'ouvre sur un très long article, « Le champ des avant-gardes ».

Son auteur, Annie Verger, a procédé selon les méthodes de la science sociologique la plus exigeante. Pour commencer, elle a déterminé les trente-trois manifestations artistiques qui lui ont semblé les principales « instances de consécration » des trois dernières décennies. Comment s'y est-elle prise ? Elle ne l'explique guère. Il se pourrait qu'elle ait surestimé le rôle du Salon de Mai

et de celui de la Jeune Peinture, qui ont perdu de leur autorité dès les années 50. Mais n'importe. Il fallait choisir, elle a choisi.

De ce choix, elle a déduit la liste des cinquante représentants de l'avant-garde française contemporaine. Pourquoi cinquante ? Parce que c'est un chiffre rond sans doute. On imagine l'angoisse des peintres. Sont-ils ou non dans le panthéon esthétique déterminé par la statistique ? Ils y sont s'ils ont figuré un assez grand nombre de fois dans les « instances de consécration ». Ce système d'élection a un immense mérite : il évacue toute considération esthétique, toute question de théorie. Or rien de plus incertain ni de plus difficile que ces affaires de jugements artistiques. Les voici enfin clarifiés. Les chiffres, les irréfutables chiffres parlent : c'est assez. Que les artistes se taisent, que les critiques fassent silence, car la sociologie va parler à leur place.

Que dit-elle ? Que le représentant le plus autorisé de l'avant-garde en France est Jean Le Gac. Résultat logique puisque Le Gac a été l'artiste le plus acheté par les FRAC (1) à leurs débuts. S'il se vend mieux que les autres auprès des institutions spécialisées, son avant-gardisme se trouve automatiquement garanti. Vialat et Boltansky ne sont pas mal non plus, mais moins bien

que Le Gac tout de même. Soulages, Hantai ou Devade ne sont, en comparaison, que des seconds couteaux. Et Raysses ? Et Garousté ? Ils ne sont pas d'avant-garde. Existait-ils même ? Pas pour Annie Verger, en tout cas.

## Les Parisiens face aux Méditerranéens

On comprend que, si vivement lancée, l'enquêteuse ait poursuivi son effort. Non contente d'avoir déterminé qui était d'avant-garde, elle a voulu savoir comment l'art contemporain compte cinq sous-groupes : l'abstraction (4 représentants), le nouveau réalisme (5), la nouvelle figuration (18...), le concept (16), Supports-Surfaces (8). Donc la nouvelle figuration est 2,25 fois plus d'avant-garde que Supports-Surfaces. Autre découverte : ce « champ » est divisé en deux par l'antagonisme féroce qui oppose les Parisiens aux Méditerranéens. Preuve en est fournie par un très beau graphique, plein d'enseignements. Il en ressort que Philippe Sollers — Bordelais — est indubitablement la figure dominante de l'avant-gardisme façon Côte d'Azur, que la galerie Maeght est plus ou moins proche du PCF et que la plus internationale des galeries françaises est la galerie

Iris Clert, qui a disparu depuis un quart de siècle.

On ne s'inquiéterait guère de ce travail s'il ne vérifiait à son insu l'incapacité de la sociologie comptable à traiter des questions esthétiques. Mesurant un goût moyen, autant dire des conformismes, elle substitue à l'intelligence de l'art le décompte des malentendus qui accompagnent sa création. Elle attribue le plus grand mérite à l'artiste le plus souvent cité. Elle répète donc le discours officiel, elle le renforce et lui décerne un brevet de vérité.

Cette contribution si instructive est accompagnée de quatre autres, d'une ambition plus réduite. Deux d'entre elles, par la qualité de l'information et la clarté de la démonstration, méritent la lecture. Daniel Grojnowski revient sur l'histoire du tableau peint par un âne avec sa queue qui fut exposé en 1910 au Salon des Indépendants et en tire des analyses précises sur l'attitude de la presse face à l'art moderne au début du siècle. Quant à Norbert Bandier, il décrit en erudit les rapports troubles qui lièrent Man Ray et les surréalistes au cinéma. Tous deux ont fait, modestement, œuvre d'historiens. Juste et utile modestie.

Philippe Dagen

(1) Fonds régionaux d'action culturelle.

## LETTRES ÉTRANGÈRES

Le « livre de lecture »  
de Selma Lagerlöf

**LE MERVEILLEUX VOYAGE  
DE NILS HOLGERSSON  
À TRAVERS LA SUÈDE**  
de Selma Lagerlöf.  
Traduit du suédois  
par Marc de Gouvenain  
et Lena Grumbach,  
illustré par Bertil Lybeck.  
version intégrale.  
Actes Sud, 640p., 250 F.

« Qui donc, en Suède, ait un  
jour cette idée si charmante ?  
Quel fonctionnaire ? Quel éditeur  
(...) de demander aux plus glo-

riétaires de la littérature suédoise  
de nous offrir un tel livre ? »  
Voyage dans sa version intégrale,  
alors qu'on ne connaît pas  
en France, jusqu'à présent, que  
des versions abrégées, « ampu-  
tées d'un bon tiers » selon les  
traducteurs. Voici donc restitu-  
ées les descriptions de villes,  
de paysages qui nous man-  
quaient, le tout dans une très  
belle édition enrichie de notes,  
d'un glossaire éclairant les noms  
de lieux, d'une carte pour suivre  
l'odyssée de Nils, et surtout de  
magnifiques illustrations, datant  
de 1931, qui rappelleront à plus  
d'un ancien enfant quelques  
images profondément gravées  
dans sa mémoire. Resurgiront



L'extraordinaire conteuse du Varmland.

rioux écrivains un manuel pour  
les écoles primaires ? », se  
demandait Lucien Maury, en  
1963, dans une préface au  
Merveilleux Voyage de Nils Hol-  
gersson, « l'idée charmante » avait,  
en 1906 — trois ans avant que  
Selma Lagerlöf reçoive le prix  
Nobel de littérature, — donné  
naissance à un « livre de lecture »  
destiné à faire connaître et aimer  
leur pays aux chères têtes  
blondes du royaume. Un livre de  
lecture peu ordinaire toutefois,  
puisque il fut bientôt adopté par  
les adultes aussi que par les  
enfants et devint l'un des  
ouvrages les plus populaires de  
la littérature suédoise.

A leur tour, les éditions Actes  
Sud ont eu « l'idée charmante »  
de rééditer le Merveilleux

en même temps le parfum des  
rochers moussus et des forêts pro-  
fondes, le cliquetis des grands  
lacs sereins, la poésie des anec-  
dotes et légendes suédoises une  
à une recueillies par Selma  
Lagerlöf, l'extraordinaire conteuse  
du Varmland, tandis qu'elle parcourait son pays pour  
nourrir sa pittoresque épopée.

Et si vous voulez savoir ce qui  
arrive à un garçon paresseux  
qu'un tour, un génie scandi-  
nave, transforme en lutin et qui  
surveille la terre et la mer de  
Suède jusqu'à la fin d'un jour,  
il ne faut pas hésiter à ouvrir ce  
long poème vibrant d'émotion  
mais aussi d'humour, et à s'avan-  
cer ainsi, d'un coup d'ailes, dans  
le sillage des cistes sauvages...

Florence Noiville

**TOI AU MOINS  
TU ES MORT AVANT**  
de Chronis Missios.  
Traduit du grec  
par Michel Volkovitch.  
Editions de l'Aube, 243 p., 110 F.

**LA SEPTIÈME DÉPOUILLE**  
d'Eugenia Fakinou.  
Traduit du grec  
par Marie-Claude Cayula.  
Climats, 155 p., 89 F.

**LE MAILLOT NUMÉRO 9**  
de Mebnis Koumandareas.  
Traduit du grec  
par Gisèle Jeanperin.  
Editions du Griot, 326 p., 130 F.

**CORPS  
POÉTIQUES**  
d'Elías Petropoulos.  
Traduit du grec  
par Frédéric Faure,  
édition bilingue illustrée,  
présentation  
de Jacques Lacarrière.  
Editions du Griot, 125 p., 110 F.

**L'HELICOPTÈRE**  
de Vassilis Vassilikos.  
Traduit du grec  
par Gisèle Jeanperin.  
Editions du Griot, 263 p., 125 F.

Tant de livres ont été écrits sur  
les persécutions que les gens de  
gauche ont subies en Grèce, de la  
guerre civile à la fin de la dictature  
des colonels, qu'on pouvait consi-  
dérer que tout avait été dit sur le  
sujet. La publication, en 1985 à  
Athènes, du récit de Chronis Mis-  
sios a pourtant fait sensation. L'his-  
toire de Missios n'a rien d'exception-  
nel : arrêté pendant la guerre  
civile à l'âge de dix-sept ans, il a été  
condamné plusieurs fois à mort et  
a passé au total une vingtaine d'an-  
nées en prison. Ce qui est excep-  
tionnel, c'est la façon dont il en  
parle.

Missios n'est pas un écrivain.  
C'est en prison qu'il a appris à lire,  
en déchirant l'emballage des pro-  
duits alimentaires. Mais il sait où il  
a mal. Il écrit pour se débarrasser  
du cauchemar de ces années noires  
qui, à plusieurs reprises, semble  
avoir menacé sa raison. Ce qui  
rend bouleversant son témoignage,  
c'est qu'il évoque les horreurs qu'il  
a connues avec simplicité, avec  
humanité, parfois même avec  
humour.

Au début du livre, Missios se  
trouve dans une cellule avec d'au-  
tres condamnés à mort. Chaque  
matin, les gardiens viennent cher-  
cher celui qui sera exécuté. Ils ne le  
designent pas tout de suite : ils font  
semblant de chercher son nom  
dans leurs papiers, ils prennent leur  
temps. Ils finissent par dire : « C'est  
toi ! » et ils l'emmènent. Mais, à  
l'entrée de la cellule, ils s'arrêtent :  
« Eh bien non, disent-ils, on s'est

## Quintette grec

Missios, Fakinou, Koumandareas, Petropoulos, Vassilikos :  
la Grèce des prisons, du football et du rebetiko

trompés »... et ils choisissent un  
autre détenu. Vers la fin du récit,  
dans une autre cellule, Missios  
essaie de dormir au milieu d'une  
bande de rats qui convoitent ses  
orteils. Le matin, les rats s'enfuient.  
Il en attrape un, non pour le punir,  
mais pour essayer d'en faire son  
ami, pour avoir quelqu'un à qui  
parler. Le traducteur Michel Volkovitch a parfaitement rendu en fran-  
çais la vivacité du texte grec.

Dans un village  
perdu

Eugenia Fakinou (sans lien de  
parenté avec Zaris Fakinos, écri-  
vain grec vivant à Paris), traduite  
pour la première fois en français,  
évoque le destin de deux paysannes  
âgées vivant dans un village perdu  
qu'aucun malheur n'a épargné : l'une d'elles vit la tête de son mari,  
décapité par les Turcs, flotter sur la  
mer. On dirait que rien n'a bougé  
dans ce village depuis l'Antiquité :  
les deux femmes font du tissage,  
elles s'entretennent avec un chène,  
elles ont des visions inspirées de la  
mythologie. Parallèlement, l'auteur  
raconte la vie à Athènes, de leur  
niece, jeune femme déléguée, cyni-  
que, un peu vulgaire. Le contraste  
entre ces deux univers, qui devrait  
donner une force au roman, est si  
excessif qu'en définitive il s'affai-  
blit.

Les éditeurs français ne font pas  
toujours preuve d'une grande per-  
spective dans le choix des textes  
grecs qu'ils publient. On peut aimer  
ou ne pas aimer Mebnis Koumandareas,  
auteur populaire à l'écriture  
plutôt académique. Le fait est que  
son premier roman présenté au  
public français, le Maillot  
numéro 9, n'est pas son meilleur  
livre. Il s'agit de l'ascension et de la  
chute d'un jeune footballeur. L'au-  
teur se tient à distance de son per-  
sonnage : il rend compte de ses  
déplacements, d'un stade à l'autre,  
d'un hôtel à l'autre, d'un bar à l'autre,  
de ses combats, mais ne nous  
livre jamais ses pensées, ses secrets.  
On ne sait pas ce qu'il éprouve  
quand il marque un but ou quand  
il se fait siffler par le public. On se  
demande s'il aime réellement le  
football.

Un quatrième auteur grec est tra-  
duit pour la première fois : Elías  
Petropoulos, qui a publié de nom-  
breuses études en Grèce sur les pri-  
sons, les cimetières, le langage des  
homosexuels et surtout sur le rebetiko,  
cette musique qui a fleuri  
dans les ports grecs à partir des  
années 20. Son intérêt pour les  
faces cachées de la société grecque  
a entraîné sa condamnation à une  
peine de prison sous le régime des  
colonels. Il vit à Paris depuis  
quinze ans. Mais ce sont quelques-

uns de ses poèmes que le public  
français est invité à découvrir. C'est  
une curieuse poésie, qui a le goût  
de la provocation, de la sentence,  
de l'aphorisme, du paradoxe. Le  
premier poème du recueil com-  
mence ainsi : « Que voulez-vous :  
une femme nue, c'est un spectacle  
bien triste. »

On connaît bien, en France, Vas-  
silis Vassilikos : une quinzaine de  
ses livres ont été traduits, dont le  
célèbre Z, paru, en 1967. Il fut  
nommé directeur des programmes  
de la télévision grecque par le gou-  
vernement socialiste d'Andréas  
Papandréou. Il a occupé ce poste  
pendant trois ans : c'est cette expé-  
rience qu'il raconte aujourd'hui. Il  
explique comment une télévision  
forte de plusieurs milliers d'emp-  
loyés est incapable de produire un  
programme digne de ce nom, com-  
ment les décisions de la direction,  
comme celles concernant l'achat  
d'un hélicoptère, sont bloquées aux  
échelons inférieurs. Comme beau-  
coup de livres de Vassilikos, l'Helico-  
ptère se situe à égale distance de  
l'enquête journalistique et du  
roman. Le personnage qui dit « je »  
dans le livre ne semble pas avoir de  
vie privée. On ne le voit jamais que  
dans son bureau ou dans les cou-  
loirs. On aimerait que Vassilikos se  
livre un peu plus, surtout quand il  
parle de lui-même.

Vassilis Alexakis

## La passion de détruire

Joyce Carol Oates et la « mortalité »

**SOLSTICE**  
de Joyce Carol Oates.  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne Raboinitch.  
Stock, 246 p., 120 F.

Une amitié entre deux femmes,  
une relation amoureuse et doulou-  
reuse, intense et destructrice au  
point de déboucher sur de  
cruels jeux d'influence et de  
manipulation : tel est le thème de  
Solstice, dernière construction  
romanesque de la très prolifique  
Joyce Carol Oates.

Deux femmes donc. L'une,  
Sheila Trask, excessive et tortu-  
rée, rongée d'angoisse entre deux  
paradis artificiels. Est-ce cette  
Sheila, peintre et veuve d'un  
sculpteur célèbre, qui se cache  
derrière l'initiale « S », destina-  
taire et « unique inspiratrice » du  
roman ? Sheila n'est pas exacte-  
ment l'héroïne du livre, mais il  
lui suffit de paraître, ou sois,

dans une réunion mondaine,  
pour subjuger la jeune et fragile  
Monica Jensen, récemment  
divorcée et nommée professeur  
dans une école privée de Penn-  
sylvanie. Après ses difficultés  
familiales, Monica arrive comme  
une convalescente. En Pennsylvanie,  
où personne ne la connaît,  
elle veut oublier le passé, guérir,  
être aimée.

Un terreau idéal pour que ger-  
ment, sous la plume experte de  
Joyce Carol Oates, l'attraction, la  
passion, le désir, la répulsion, la  
haine, la fureur... qui, tour à tour,  
envahissent et consomment ses  
deux personnages. Cet  
enchevêtrement de sentiments, ce  
chaos intérieur dans lequel ces  
femmes essaient vainement de  
mettre de l'ordre, font écho aux  
toiles de Sheila, à mi-chemin  
entre l'action painting et l'expres-  
sionnisme allemand : « Des traits  
étranges, inquiétants, des boucles  
et des taches de couleur », et sur-

tout « des zones vides » qui pour-  
raient figurer, chez l'une comme  
chez l'autre, la peur viscérale de  
la solitude, de l'abandon, de la  
déchéance.

Comme d'habitude, Joyce  
Carol Oates est à son aise dans  
ces labyrinthes psychologiques où  
la tension culmine, où la folie  
affleure, où la mort se cache, de  
page en page, derrière un rasoir  
ouvert ou un flacon de médica-  
ments. L'accident, la disparition,  
le suicide, la chute : de livre en  
livre réapparaît, comme une ha-  
lucination, ce qui forme peut-être  
le fil conducteur de tous ses  
romans et de toutes ses nouvelles,  
ce que l'auteur nomme la « mor-  
talité ». « Je parle de la mortalité  
et de rien d'autre. La mortalité,  
c'est la seule chose qui m'obsède,  
qui me terrifie, mais je ne par-  
viens pas à la traduire dans mon  
autre, mon esprit tourbillonnant à  
toute vitesse, je ne le contrôle  
plus... »

Florence Noiville

## Apollinaire rêvé

Le Suédois Gunnar Harding propose  
la première biographie onirique du « Mal Aimé »

**LA FABULEUSE EXISTENCE  
DE GUILLAUME APOLLINAIRE**  
de Gunnar Harding.  
Traduit du suédois  
et postface par Jacques Outin.  
Climats, 76 p., 89 F.

Ancien batteur de jazz, fou de  
Satie et de Stravinsky, Gunnar  
Harding a traduit et introduit en  
Suède Cendrars, Reverdy, Max  
Jacob, mais aussi Apollinaire,  
auquel il a consacré, depuis 1968,  
une bonne partie de ses loisirs en  
écrivant plusieurs versions de cette  
Fabuleuse Existence de Guillaume  
Apollinaire, superbe délire sur le  
poète et magnifique poème en  
prose.

Arthur Cravan, peu suspect de  
sympathie excessive envers le beau  
Guillaume, aurait apprécié de voir  
celui-ci transformé en un héros de  
casse et d'épée qui, à l'âge de trois  
ans, fit sauter la banque au casino  
de Monte-Carlo. En cinq chapitres,  
tous plus surprenants les uns que  
les autres, l'auteur nous propose la  
première biographie onirique du  
Mal Aimé.

Dans ce récit épique, on croise  
Picasso en marin d'occasion d'un  
bateau-lavoir amarré à l'horizon,

Blaise Cendrars aux commandes  
du Transsibérien, le douanier  
Rousseau au fin fond d'une jungle,  
Jean Cocteau en militaire anorexi-  
que. Apollinaire « vit soudain que la  
terre s'était remplie de rats et c'est  
alors que la Première Guerre mon-  
diale éclata ». Gunnar Harding évo-  
que en quelques lignes clignantes la  
folie des combats.

Apollinaire « prenait les trains en  
marche alors que par centaines des  
billets jaunes s'envolaient de ses  
poches ». Une nuit d'ivresse à Lon-  
dres, il vit la Vénus de Milo se jeter  
par la fenêtre d'un train. Est-ce  
pour cela qu'il fut mêlé au vol de la  
Joconde ? Harding s'amuse des  
onze jours de prison de son héros  
qui, quelques décennies plus tard,  
craint « l'imagination au pouvoir »  
tandis que des étudiants révoltés  
s'emparaient de ses vers pour en  
faire des feux de joie.

Toutes les amantes qui traversè-  
rent les nuits du poète et peuplè-  
rent ses poèmes sont au rendez-  
vous sous la plume enfiévrée de  
Harding. D'ailleurs, « le jour où  
Apollinaire mourut, cinq femmes  
mécaniques allèrent sur le pont  
Mirabeau semer l'eau de fleurs  
en papier ».

Pierre Drachline

## L'âme perdue d'Ivanov

Jeune poète futuriste en vogue à Moscou dans les années 20,  
il mourut solitaire et oublié

**LA DÉSAGRÉGATION  
DE L'ATÔME**  
de Guergui Ivanov.  
Traduit du russe  
par J. Roche et D. Dumay.  
Ed. Solin, 77 p., 30 F.

En 1958, à Hyères, dans une  
maison de retraite, un vieillard  
grabataire, « complètement  
fêlé », s'éteignait. Il se nommait  
Guergui Ivanov et sa mort passa  
inaperçue. Plus personne ne se  
souvenait du jeune poète futu-  
riste qui tenait le haut du pavé à  
Moscou, et moins encore de  
l'émigré qui clamait dès 1922, à  
Berlin, puis à Paris, sa haine du  
bolchevisme avant de goûter à la  
savour ambre de la misère, de  
l'alcool, des drogues et de la  
déchéance. Personne non plus ne  
prêta attention aux rares livres  
qu'il publia : la Désagrégation de  
l'atome (1938), le Portrait sans  
ressemblance (1950), suivi du  
Journal intime (1958).

Nina Berberova, qui avait  
connu Ivanov, avant 1922,  
éprouva un choc lorsqu'elle le  
revit en 1949. Elle nous a laissé  
ce portrait de l'écrivain : « Beau-  
coup de gens se sentaient mal à

l'aise en sa présence lorsqu'il se  
couchait jusqu'à la taille, avec son  
melon, ses gants, sa canne, sa  
pochette, son monocle, sa mince  
cravate, ses cheveux brillants  
séparés par une raie jusqu'à la  
nuque, et cette légère odeur de  
pharmacie qui se dégageait de sa  
personne, et lorsqu'il effleurait de  
ses lèvres la main d'une femme  
tout en tirant ses mots en  
zébrant, non plus en raison de  
son défaut de naissance, mais  
parce qu'il lui manquait des  
dents. »

L'ombre  
de Maldoror

L'âme perdue d'Ivanov ne  
revêtait jamais les défroques de  
ces petits vieux prospères et res-  
pectables qu'elle aspirait à sup-  
primer. L'âme perdue d'Ivanov  
était emprisonnée dans la cui-  
rasse de sa solitude : personne ne  
peut rien comprendre, personne  
ne peut rien changer, clamaient-elle  
: « Mon frère Goethe, mon frère  
conterge, vous ignorez tous deux  
ce que vous faites, et ce que la vie  
a fait de vous. » L'âme perdue  
d'Ivanov se gaussait de l'art, de la  
création... où elle ne voyait

qu'une quête sans fin de nou-  
velles banalités. L'âme perdue  
d'Ivanov était un seau à ordures  
et elle ne rêvait que de s'accou-  
pler avec des fillettes mortes.  
L'âme perdue d'Ivanov était  
inconsolable.

Alors, il ne restait plus qu'à  
jeter sur le papier, cette âme, et à  
se laisser griser par tous les vices  
et à se laisser entraîner par l'om-  
bre de Maldoror. Un exilé erre  
dans le Paris des années 30.  
« Enfonce-toi dans les abîmes »,  
lui commande son démon. Il  
s'exécute. Et, comme il est poète,  
il jette négligemment sur le  
papier quelques impressions. Du  
grotesque et du sublime. Mais il  
n'est pas dupe. Il sait bien qu'être  
assis au café, flâner dans les rues,  
jeter un coup d'œil chez les  
autres, « procure tout de même un  
bien plus grand réconfort que  
Anna Karénine ou une quelcon-  
que Madame Bovary ». Ivanov  
présentait qu'une âme perdue est  
souvent une âme damnée : c'est  
le récit de cette damnation que  
nous livre la Désagrégation de  
l'atome. C'est bref, fulgurant,  
inoubliable.

Roland Jaccard

La mort  
d'Hans Weigel

Hans Weigel est mort le lundi  
12 août dans sa maison près de  
Vienne. L'écrivain autrichien  
était âgé de quatre-vingt-trois  
ans.

[Né à Vienne en 1908 dans une  
famille de la grande-bourgeoisie  
juive, Weigel, contraint de quitter  
son pays après l'invasion nazie de  
1938, s'exila à Zurich la plupart de  
ses grandes œuvres — non traduites  
en français, « Barrabas », « L'Étoile  
verte », la Symphonie inachevée, cri-  
tiques virulentes, parodies grotesques  
et impitoyables de la barbarie hitlé-  
rienne. Revenu à Vienne en 1945,  
Hans Weigel y était devenu une  
véritable institution culturelle, at-  
taché à défendre l'identité de son  
pays natal, aussi bien dans ses cri-  
tiques littéraires ou musicales, d'une  
verve souvent féroce, que dans ses  
traductions — on lui doit notam-  
ment celle des œuvres de Mödler  
en allemand — ou dans ses essais  
théoriques qui suscitèrent maintes  
controverses ; notamment lorsqu'il  
analysa, dans On ne peut pas en  
parler calmement, les manifesta-  
tions de l'antisémitisme en  
Autriche. Hans Weigel était « le der-  
nier des Modernes intellectuels juifs  
de Vienne ».]

○ Disparition du critique  
Gardner Davies. — Le critique  
littéraire australien Gardner  
Davies est mort à Paris le  
1<sup>er</sup> août 1991. Né en 1922, il  
avait consacré son œuvre à  
l'exégèse mallemaïenne. Ses  
principaux ouvrages sont dispo-  
nibles chez Corti.

Le chant du Rou...

Les Marsalis, l'évidence

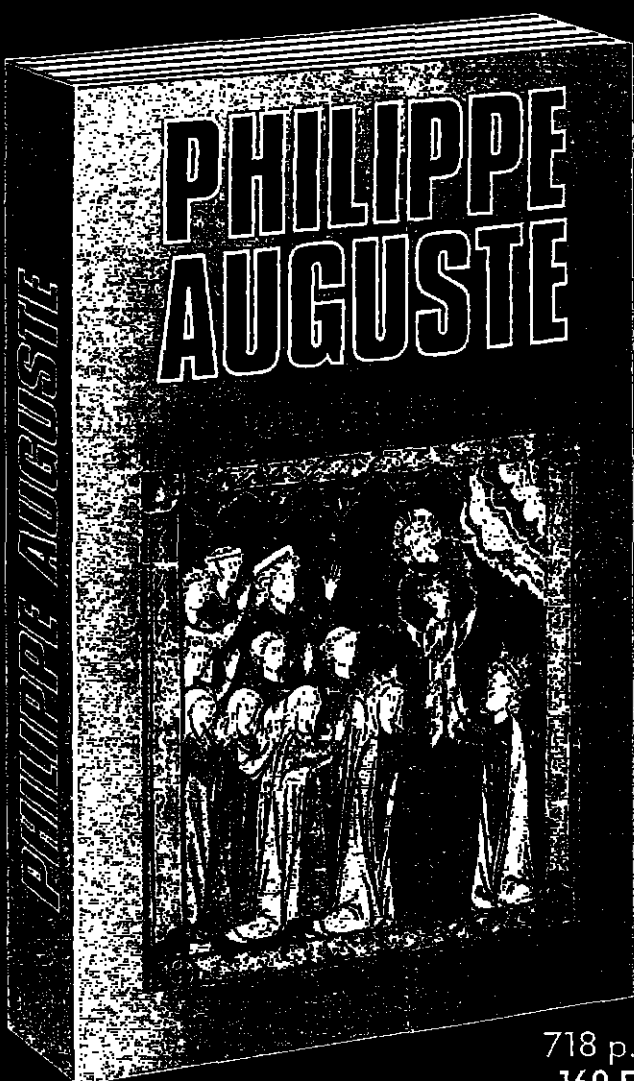
Vert





# PHILIPPE AUGUSTE

*L'objet du beau livre de John W. Baldwin c'est, comme le sous-titre le précise, le gouvernement de Philippe Auguste et la construction, par lui et sous son règne, des fondations du pouvoir royal français au Moyen Age...*

718 p.  
160 F

*...Et cet État c'est celui qui est à l'origine de l'État moderne - objet aujourd'hui privilégié des recherches et des réflexions de maint historien européen. C'est dire l'importance que revêt pour l'histoire de la France, pour l'histoire de l'Europe, pour l'histoire de l'État, le livre de John W. Baldwin.*

Préface de Jacques Le Goff

**FAYARD**

## SPECTACLES

### EXPOSITIONS

#### Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.J. sf mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

#### ANDRÉ BRETON La beauté convulsive Grande galerie - 5<sup>e</sup> étage. Jusqu'au 26 août 1991.

COLLECTIONS CONTEMPORAINES. Musée - 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> étages. Jusqu'au 13 octobre 1991.

OASIS ET DÉSERTS D'EGYPTE. Photographies de Rudolf René Gebhardt. Galerie de la BPT. Jusqu'au 7 octobre 1991.

LA PHOTOGRAPHIE EN MIETTES I. Photographie lacérée, photographie altérée. Galerie du Forum, rez-de-chaussée. Jusqu'au 9 septembre 1991.

ALDO ROSSI PAR ALDO ROSSI. Galerie du Cd. Jusqu'au 30 septembre 1991.

SURRÉALISTES GRECS. Grand foyer. Jusqu'au 23 septembre 1991.

#### Musée d'Orsay

1, rue de la Seine (40-49-49-14). Mer., ven., sam., dim. de 9 h à 18 h, jeu. de 9 h à 21 h 45. Fermé le lundi.

DESSINS DE CARPEAUX : LES ANNÉES D'ITALIE (1856-1862). Entrée : 27 F (illet d'écote au musée). Jusqu'au 15 septembre 1991.

#### Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-81-27). T.J. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 30, mar. jusqu'à 20 h 30.

EL LISITZKY. Entrée : 30 F. Jusqu'au 13 octobre 1991.

#### Grand Palais

Av. W. Churchill, pl. Clemenceau, av. G. Eisenstein.

JACQUES-HEURI LARTIGUE. Rivegas. (42-59-54-10). T.J. sf mar. et mer. de 12 h à 19 h. Entrée : 12 F. Jusqu'au 19 août 1991.

#### MUSÉES

SAMUEL BECKETT. Films et pièces pour la télévision. Galeries nationales du Jeu de paume, place de la Concorde (42-60-69-69). T.J. sf lun. de 12 h 30 à 14 h et de 16 h 30 à 19 h, sam., dim. de 14 h 30 à 19 h, mar. jusqu'à 21 h.

Entrée : 30 F. Jusqu'au 1 septembre 1991.

LA BRIQUE À PARIS. Pavillon de l'Armée, galerie d'actuels, 21, boulevard Morand (42-76-33-97). T.J. sf lun. de 12 h 30 à 19 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 30 septembre 1991.

CHEFS-D'ŒUVRE RETROUVÉS. Monet, Morisot et Renoir. Musée Marmottan, 2, rue Louis-Rollin (42-24-07-02). T.J. sf lun. de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 30 septembre 1991.

LA COULEUR DU TEMPS. PHOTOGRAPHIES DE LÉONARD MISONNE. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 16 septembre 1991.

JEAN-LOUIS COURTINAT. PRIX NIEPCE 1991. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 16 septembre 1991.

DERRIÈRE LE RIDEAU. Décors et costumes de théâtre et d'opéra. Caisse nationale des monuments historiques, Hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine (46-61-20-00). T.J. sf lun. de 11 h à 19 h. Entrée : 18 F. Jusqu'au 15 septembre 1991.

JEAN DUBUFFET, LES DERNIÈRES

ANNÉES. Galeries nationales du Jeu de paume, place de la Concorde (42-60-69-69). T.J. sf lun. de 12 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 19 h, mar. jusqu'à 21 h 30. Entrée : 30 F. Jusqu'au 22 septembre 1991.

FLAURE. PEINTURE 1969-1990. Musée du Luxembourg, 19, rue de Valenciennes (42-34-26-96). T.J. sf lun. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 27 août 1991.

HORST. 90 ans de photographie. Musée des arts de la mode, 109, rue de Rivoli (42-80-32-14). T.J. sf mar. de 12 h 30 à 18 h, dim. de 11 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 9 septembre 1991.

LE MONDE SELON SES CRÉATEURS. Musée de la Mode et du Costume, Palais Galliera, 10, av. Pierre-I<sup>er</sup>-de-Sorbie (47-20-85-23). T.J. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40. Entrée : 30 F. Jusqu'au 16 septembre 1991.

LA PHOTOGRAPHIE BELGE DES ORIGINES À NOS JOURS. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 16 septembre 1991.

MARIO PRASSINOS. De l'atelier à la donation 1957-1985. Pavillon des Arts, 101, rue Rambuteau (42-33-82-50). T.J. sf lun. et jours fériés de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 22 septembre 1991.

PRIX NIEPCE 1991. PHOTOGRAPHIES DE JEAN-LOUIS COURTINAT. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 16 septembre 1991.

RENÉ-JACQUES. RÉTROSPECTIVE. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.J. sf mar. de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 25 août 1991.

LES STYLES DE BOUCHARD. Musée Bouchard, 25, rue de l'Yvette (46-47-63-46). Mer. et sam. de 14 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 14 septembre 1991.

TECHNIQUES DISCRÈTES. LE DESIGN MOBILIER EN ITALIE 1980-1990. Musée des Arts décoratifs, galerie d'actuels, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.J. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 1 septembre 1991.

#### CENTRES CULTURELS

AFFICHES ORIGINALES DES FILMS DE PASQUIN. Accoronto, 20, rue Cujas (46-33-86-88). T.J. sf lun. de 12 h à 22 h. Jusqu'au 3 septembre 1991.

GUILLAUME APOLLINAIRE, SES LIVRES ET SES AMIS. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Hôtel de Lamignon - 24, rue Pavée (42-74-44-44). T.J. sf dim. et jours fériés de 10 h à 18 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 5 octobre 1991.

PROVINCES. 40 jeunes architectes. Institut français d'architecture, 6 bis, rue de Valenciennes (46-33-86-88). T.J. sf lun. et mer. de 12 h 30 à 19 h. Jusqu'au 25 août 1991.

PERIPHERIE. JOUY-EN-JOAS. La Vierge. Fondation Cartier, 3, rue de la Manufacture (39-56-48-46). T.J. sf lun. de 12 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 29 septembre 1991.

MEALUX. Hip-Hop D'été. Musée Boscourt, Palais épiscopal (54-34-84-45). T.J. sf mar. et jours fériés de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 23 septembre 1991.

PONTOISE. Œuvres impressionnistes et post-impressionnistes des collections de la ville de Pontoise. Musée Pissarro de Pontoise, 17, rue du Château (30-36-02-04). T.J. sf lun. et jours fériés de 14 h à 18 h. Jusqu'au 18 août 1991.

## Le Monde

### ABONNEMENTS VACANCES

Vous n'êtes pas abonné : Remettez-nous le bulletin ci-dessous, accompagné de votre règlement par chèque ou par Carte bleue.

Vous êtes déjà abonné : Vous n'avez aucun supplément à payer pour que le Monde vous suive en vacances, partout en France métropolitaine. Remettez-nous simplement le bulletin ci-dessous sans oublier d'indiquer votre numéro d'abonnement.

DURÉE FRANCE ÉTRANGER (voir note) Nbre de n°

2 semaines ..... 115 F ..... 165 F ..... 13

1 mois ..... 210 F ..... 310 F ..... 26

2 mois ..... 330 F ..... 530 F ..... 52

3 mois ..... 460 F ..... 790 F ..... 78

TARIF PAR AVION. NOUS CONTACTER AU : (1) 48-60-32-90

« LE MONDE » ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry 94852 Ivry-sur-Seine

Attention : la mise en place de votre abonnement vacances nécessite un délai de 10 jours.

• VOTRE ABONNEMENT VACANCES : DURÉE

du ..... au .....

• VOTRE ADRESSE DE VACANCES :

NOM ..... PRÉNOM .....

N° ..... RUE ..... VILLE .....

CODE POSTAL ..... PAYS .....

• VOTRE RÈGLEMENT : ☐ CHÈQUE JOINT ☐ CARTE BLEUE

• N° CS ..... Signature obligatoire

Expire à fin ..... Votre numéro d'abonné (si vous êtes déjà abonné) .....

Sur minitel 3615 LEMONDE code ABO

## COMMUNICATION

### Cathédrales cathodiques

*Les télévisions révèlent leurs ambitions dans l'architecture de leur bâtiment*

Ses milliards de fidèles en font le culte le plus suivi de la planète, même s'il s'agit d'un culte à distance. Comment dès lors s'étonner que la télévision ait fait naître des cathédrales, des monuments à la gloire de l'éther et des ondes? De Moscou à Bahréïn, les maisons de la radio et de la télévision sont plus que des lieux fonctionnels où se concentrent salubres et géométries du petit écran.

Carrefours de la distraction et de l'information, et donc du pouvoir, ou temples du business, leur topographie et leur architecture sont plus que des lieux fonctionnels où se concentrent salubres et géométries du petit écran.

Prenez la Gosteleradio moscovite. Deux gros blocs de bâtiments ternes, plantés de part et d'autre d'une avenue à l'écart du centre-ville. Il y faut monter petite échelle pour entrer, pour sortir, et même aux croisements des immenses couloirs, qui renforcent la démesure de l'ensemble.

Jaillissant de cette grisaille, la grande tour effilée et cannelée qui porte les antennes s'est élevée le surnom de «seringue d'injection idéologique» à l'époque d'avant la perestroïka. A Varsovie règne la même froideur des années 50, dans une télévision d'État dotée des mêmes meubles de bois passe-partout, et logée dans de petits bâtiments de la ville.

Rien ne destine la TVR, la Télévision Romane, à devenir un des hauts lieux de la révolution roumaine de décembre 1989. Dans un quartier résidentiel, au milieu des ateliers d'artistes du régime Ceausescu, elle dressa une haute tour de deux étages, flanquée de bâtiments plus bas, et entourée de parkings où des cars de télévision asthmatiques cototaient depuis décembre 1989 les tanks des parachutistes. N'étaient les jardins sacrés, les cierges aux vitrines des affrontements et l'antenne parabolique faiblement neuve qui permet la diffusion de programmes occidentaux, il aurait été difficile de la distinguer d'autres immeubles de bureau.

Les télévisions de l'Est n'ont pas l'apparence exotique de cet aspect camp retranché. A Madrid, la RTVE publique, qui symbolise le plan de la ville, s'élève à l'écart de la ville, mais à deux pas d'une caserne. Il lui en reste un aspect rigoriste qui contraste avec ses programmes, les plus commerciaux d'une télévision publique d'Europe, dépendance totale de la publicité oblige. Et les nouvelles télévisions ont choisi d'autres modèles, la moderne tour Picasso pour Canal Plus par exemple.

Autre des télévisions, une mondiale de la qualité des programmes, la BBC dissimulée derrière ses façades de brique de Londres une réserve passionnée. Rien d'ostentatoire dans le style néogothique. Mais la tranquillité assurée que donne le bel ouvrage, le «fait maison» dans des murs épargnés par les tentations publicitaires.

#### Camp retranché cohabitation et linguistique

A Bruxelles, l'immeuble des télévisions jusqu'à la caricature la qualité linguistique qui définit le pays. La RTBF francophone et la BRT flamande ont chacune leur entrée de parking. Le couloir central partage dans une stricte égalité les bâtiments fonctionnels réservés aux deux entités qui se côtoient plus qu'elles ne se mélangent. Même effet de miroir à la radio-télévision canadienne, dont le bilinguisme se retrouve sur tous les documents et s'incarne aussi dans l'immobilier.

La terre d'islam n'a pas résisté aux symboles, quand elle a fait surgir des salles les modernes minarets de ses centres de télévision. Celui de Riyad en est sans doute le plus bel exemple, avec ses courbes de béton nu, dont jaillit une tour de 120 mètres de haut, coiffée d'un turban d'un bulbe de verre fumé. Dans la plate capitale des bédouins, voilà clairement affichée la volonté de porter loin la bonne parole. Riyad a pourtant des allures presque modestes face aux donjons de certains pays développés. La télévision canadienne, avec la tour de Toronto qui se mire dans le lac Ontario, et la moscovite détiennent les records en la matière. Mais, déjà, la Chine leur conteste cette suprématie hertzienne, avec le projet d'une tour de 405 mètres à Tianjin, dans le Nord-Est.

L'Amérique cathodique relève en ses deux extrêmes un système télévisuel de tout temps placé sous le signe du dollar. A l'Est, comptables et journalistes du siège des networks s'entassent verticalement dans les gratte-ciel de New-York, où rien ne les distingue des banques proches. A l'Ouest, dans la mégapole de Los Angeles, s'élevaient les vastes hangars des studios, usines qui alimentent l'imaginaire occidental depuis des

décennies avec leurs séries innombrables. Entre-deux, les milliers de stations locales qui forment le socle du système, et leurs antennes aussi enracinées dans le paysage que les ailes des grandes plaines.

Plus près de nous, la géographie comme les atours de cette télévision française offrent un condensé saisissant de trente ans de politique audiovisuelle. Et le regroupement amoncelé d'Antenne 2 et FR3 dans un même lieu n'est qu'une confirmation du parallélisme entre murs et structures dans le paysage médiatique national.

#### La forteresse éclatée de PORTF

L'incertitude de la famille, c'est la bonne vieille maison ronde, guillenne en diable, fièrement plantée depuis 1963 sur les bords de Seine. Symbole du monolithisme triomphant de l'ORTF, celle des créateurs comme celle de l'information vers laquelle la lisse circulaire qui marquait sa distance au monde commun n'a pas disparu. Mais la forteresse, défilée sans avoir capitulé, s'est vidée avec l'écroulement de l'ORTF en 1974. La voilà ravagée au rang de haut-parleur, priée de ne plus se montrer, mais de causer dans les micros de Radio-France, ou d'offrir un gîte au cousin de province FR3.

Côté technique, à la tour Eiffel et aux Buttes-Chaumont, vénérables porteurs d'antennes, s'est ajoutée en 1986 la tour de Romainville. Seule concurrence au Sacré-Cœur pour le voyageur venant du nord-est de la capitale, les 150 mètres et les 7 000 tonnes de béton de cette tour sont le cœur du réseau qui irrigue jusqu'aux moindres vallées de France et de Navarre.

Quant à la production de l'ORTF, regroupée dans la SEP, après une longue étape aux Buttes-Chaumont, elle poursuit son exil vers l'Est en rejoignant à Bry-sur-Marne la production de France 2. La production mérite doublement d'être cataloguée «en amont» de la télévision. Car les chaînes s'organisent autour du fleuve.

Antenne 2 a pris quartier rue Montaigne, comme si la gardienne du service public et son bon genre, malgré ses finances perdues, ne supportait que le voisinage des grands courriers. M6 niche dans un immeuble du cours Albert-I<sup>er</sup> surplombant la Seine, faisant de l'éloignement de ses locaux un argument pour ne pas voir sa taille et ses coûts grandir plus vite que son audience. L'étonnante RFO abrite ses parfums d'outre-mer dans un charmant hôtel particulier du XVI<sup>e</sup> arrondissement qu'entourent, à défaut de palmiers, les massifs d'un grand jardin.

FR3, vocation régionale oblige, se partage entre sa rédaction d'Ile-de-France cours Albert-I<sup>er</sup> et son siège de la Maison de la radio. A deux pas en amont, la Cinq est dirigée depuis l'immeuble de luxe du Pasty-Kennedy, même si la réalité de son programme est concoctée boulevard Pereire, dans un ancien garage. Quant à la SEPT, attendant de gagner les bords du Rhin et ses glorieuses chaînes européennes, elle a trouvé juste à côté de la maison ronde un asile plus confortable que le quartier d'affaires du Front de Seine où elle avait d'abord affiché ses ambitions culturelles.

#### La course à la mer des télévisions parisiennes

Mais c'est en aval, là où le fleuve quitte Paris, qu'émerge du béton le nouveau visage urbain de la télévision, le double symbole de son entrée définitive dans l'ère commerciale (le Monde des 20-21 janvier). Rive droite, Boulogne achève de construire un immeuble couronné d'une tour ronde au sommet en dédité. Entourée de verre réfléchissant, TF1 oubliera quasi du Point-du-Jour la tour Montparnasse et l'historique rue Cognac-Jay.

Rive gauche, voilà Canal Plus. Trop vite à l'écart dans sa tour fonctionnelle du XV<sup>e</sup>, qui pourra bientôt éblouir l'opulence que lui confèrent ses 3,3 millions d'abonnés dans le nouveau quartier de Javel. Entre les deux seules chaînes bénéficiaires du PAF coulent la Seine et les rivières. Mais ne murmure-t-on pas déjà qu'Antenne 2 et FR3 veulent reprendre de l'avance dans la course vers la mer, en célébrant leurs noces publiques ou du moins leur cohabitation à Boulogne ou à Bry-sur-Marne?

MICHEL COLONNA, D'ISTRIA

dans la c

La Bundesbank

Le groupe français BNP va supprimer 1 500



هڪ اسان لاء

COMMUNICATION  
Cathédrales cathodiques

# ÉCONOMIE

BILLET

Le scandale de la Bank of Credit and Commerce International et ses développements politiques

## Abominable industrie !

Soucieux de réhabiliter les métiers de l'industrie, le gouvernement de M<sup>me</sup> Edith Cresson a du pain sur la planche. En commandant au cabinet CCA une étude sur l'image de l'industrie auprès des jeunes de 15-17 ans, les dirigeants de la puissante organisation patronale, l'UIMM (Union des industries minières et métallurgiques) ne s'attendaient sans doute pas à un tableau mirifique. Imaginaient-ils cependant que leur activité suscitait une telle répulsion dans les nouvelles générations ?

Pour l'échantillon réduit d'élèves de troisième et de seconde qui a été interrogé, le monde industriel est « sale, sans intérêt et plein de dangers ». Les métiers que l'on y exerce sont « durs, lourds et laborieux », et effectués dans « un univers sale, bruyant, de bleu de travail et de casque ». Quelle déconvenue ! L'importance d'une activité qui représente 20 % du PIB (contre 35 % pour les services marchands), mais dont on redécouvre le rôle déterminant dans la compétitivité des pays les plus avancés, n'est - c'est le moins que l'on puisse dire... - pas vraiment perçue. Les responsabilités en sont partagées. Les gouvernements qui se sont succédé depuis le début des années 80 ont, certes, réussi à convertir les Français au monde de l'entreprise, entend-on fréquemment. Mais cette révolution culturelle a-t-elle de côté le secteur manufacturier. Faut-il s'en étonner ? Bernard Tapie, la figure emblématique que se sont choisie les Français pour incarner leur attirance nouvelle pour l'entreprise, vient de prouver, avec l'affaire Adidas, qu'il avait peu de goût pour le métier peu flamboyant d'industriel.

Les suppressions d'emplois à répétition, annoncées depuis bientôt trois mois par les groupes phares de l'industrie (Michelin, Renault, Bull, et aujourd'hui DMC) n'encouragent évidemment pas les parents à diriger leurs enfants vers des activités qui semblent extrêmement vulnérables, si ce n'est dépressives. La réforme de l'apprentissage présentée comme le grand chantier de M<sup>me</sup> Cresson doit, en partie, remédier à cet état de chose. Mais il faudra du temps pour faire évoluer les mentalités...

CAROLINE MONNOT

## « L'affaire de la BCCI s'inscrit dans la campagne américaine contre le Pakistan » nous déclare M. Ejaz Ul Haq, ministre du travail, fils de l'ancien président

Depuis le début du scandale de la Bank of Credit and Commerce International (BCCI), le 5 juillet, plusieurs journaux anglo-saxons ont établi un lien direct entre la banque, fondée par un Pakistanais, et les efforts attribués au Pakistan pour se doter de l'arme nucléaire. Le ministre américain de la justice a demandé l'extradition du général pakistanais en retraite, M. Inam Ul Haq, arrêté le 11 juillet en Allemagne, et recherché aux États-Unis pour infraction à la législation sur les exportations. Son avocat au Pakistan a démenti toute relation avec la BCCI. D'autres ressortissants pakistanais ont été inculpés à New-York, en particulier M. Agha Hasan Abedi, le fondateur de la banque, que la presse américaine a étroitement lié à l'ancien homme fort du Pakistan, Mohammed Zia Ul Haq, disparu, il y a trois ans, dans un mystérieux accident d'avion.

Le fils aîné de l'ancien président, M. Ejaz Ul Haq (sans lien de parenté avec le général arrêté en Alle-

magne), ministre du travail et des Pakistanais de l'étranger, réplique violemment aux attaques dont le Pakistan et sa famille font l'objet, dans l'interview qu'il a accordée au *Monde* à Rawalpindi.

M. Ejaz Ul Haq, trente-huit ans, a été, dans les années 80, directeur de la Bank of America (qui fut actionnaire fondateur de la BCCI) à Bahrein pour la région regroupant les sept pays du Conseil de coopération du Golfe.

ISLAMABAD

correspondance

« L'administration américaine a suspendu, en octobre 1990, son assistance annuelle au gouvernement d'Islamabad à la suite de nouveaux soupçons sur le programme nucléaire pakistanais. Pensez-vous, comme certains responsables ici, que les accusations liées à la BCCI au Pakistan sont les prolongements d'une même campagne déclenchée par les États-Unis ? »

« Absolument. Ils veulent nous mettre à genoux, nous pousser à abandonner nos principes et nous forcer à un compromis. Nous avons toujours dit que notre programme de technologie nucléaire était pacifique. Chacun dans ce monde y a droit. C'est une science. Tout être humain, tout pays indépendant doit pouvoir acquérir la connaissance scientifique à condition de rester dans certains paramètres. »

« Je suis favorable à de bonnes relations avec les États-Unis, comme nous en avons eu dans le passé (...). Mais ils essaient, ils font de la surenchère. Juste pour mettre le Pakistan au pied du mur. J'ai dit récemment à des congressistes américains : ne nous poussez pas trop loin, car il nous sera difficile de revenir (...). C'est important pour la démocratie, sinon, un jour,

quelqu'un sera obligé de dire : faisons-la [la bombe] même si on ne l'a pas. »

« Je connais ce pays et sa culture. Les sentiments anti-américains sont vifs aujourd'hui. Israël a la bombe, l'Afrique du sud, l'Inde et certains pays européens aussi : tout le monde l'a. Vous voulez nous distinguer des autres. Si les Américains ont l'intention d'imposer quoi que ce soit au Pakistan, qu'ils le fassent sur une base régionale. L'Inde dispose d'une capacité militaire dix ou vingt fois supérieure à celle du Pakistan. Aucun président, aucun premier ministre pakistanais ne peut se permettre de lâcher quoi que ce soit de manière unilatérale. »

« Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que l'affaire de la BCCI s'inscrit dans une campagne américaine contre le Pakistan ? »

« La façon dont ces auditions sont conduites au Sénat américain. Trois heures de télévision par jour avec des gens qui parlent du programme nucléaire pakistanais et des relations entre la banque et mon père, le président Zia. Rien n'a été prouvé (...). Ils font tout leur possible pour montrer que cette banque faisait quelque chose de mal au Pakistan. »

« Votre père connaissait-il M. Abedi, le fondateur de la BCCI ? »

« Je ne démens pas que mon père connaissait Agha Hasan Abedi. Il l'appréciait pour son travail humanitaire. Par exemple, cette organisation de développement Global 2000 et aussi le travail de recherche ici (...). Oui, M. Abedi avait des relations avec le président Zia, mais il en avait aussi avec Jimmy Carter, qui avait l'habitude de voyager dans l'avion personnel d'Abedi. M. Kohl, le chancelier allemand, voyageait aussi dans l'avion d'Abedi. Ce sont les leaders des deux plus puissants pays du monde. Je ne crois pas qu'Abedi ait rencontré plus souvent le président Zia que Jimmy Carter. Mon père le voyait une ou deux fois par an au maximum. »

« D'après vous, pourquoi la BCCI s'est-elle effondrée ? »

« Ayant treize ans d'expérience à la Bank of America dans le Golfe, je peux vous dire que la BCCI n'était pas dirigée de manière professionnelle. Mais je n'aurais jamais pensé que ses dirigeants auraient pu faire ce dont on les accuse. Ils ont fait des erreurs, en rémunérant les dépôts à un taux supérieur à celui du marché. Par exemple, lorsque la Bank of America payait 8 %, la BCCI payait 8,25 %. Je disais à

mes clients : vous faites une erreur. Vous déposez vos fonds dans une banque qui vous rémunère plus, parce qu'elle prend aussi plus de risques lorsqu'elle prête votre argent. Certaines personnes, qui avaient des relations avec M. Abedi, ont bénéficié de davantage de prêts qu'elles ne méritaient [il s'agissait de clients communs à la BCCI et à la Bank of America, NDLR]. Lorsque vous prêtez de l'argent, vous devez vous assurer que la personne est solvable. Mais c'était un « come man show ». Si la dette d'un tel individu revenait à Abedi, il avait automatiquement ses faveurs. »

« Entreteniez-vous des relations avec M. Abedi ? »

« Je le connaissais personnellement, mais c'était formel. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, au Royaume-Uni une ou deux fois, et lorsqu'il venait au Pakistan. Mais je n'ai jamais parlé de la BCCI avec lui. »

« On dit que la BCCI a prêté de l'argent au gouvernement pakistanais. »

« C'est vrai, mais il n'y a rien de mal à cela. Le Pakistan emprunte sur le marché et la BCCI a fait des offres à plusieurs reprises, mais je pense que d'autres banques, comme la Bank of America, la Chase et Citic ont davantage prêté que la

BCCI. A Bahrein, les banquiers islamiques ont souvent fait de meilleures offres que la BCCI (...). Je ne pense pas cependant que l'on puisse dire que la BCCI était une banque pakistanaise. Peut-être avait-elle plus d'affaires ici que d'autres banques. Je n'en suis pas sûr. »

« Avez-vous pressenti l'effondrement ? »

« Il y a toujours eu des jalousies (...). J'ai vu la chose arriver et je savais que cela n'aurait pas de fin. Il y a cinq ou six ans, lorsque la banque était à son apogée, je voyais la façon dont elle menait ses affaires (...). Personne ne connaissait Swaleh Naqvi [l'homme qui a pris la relève de M. Abedi en 1988 lorsque ce dernier a eu une série d'attaques cardiaques]. Nous savions tous que lorsque M. Abedi s'en irait, la banque aurait beaucoup de mal à survivre, parce que tout était fondé sur ses relations personnelles. »

« Je me souviens d'un riche client que j'essayais d'attirer à la Bank of America. Un jour, il m'a dit : « Que ferez-vous pour moi en échange ? » J'ai répondu : « Une bonne gestion et la sécurité pour votre argent ». Il a décliné mon offre expliquant : « Je suis un milliardaire. Ce qui me plaît à la BCCI c'est que, lorsque je vais à Londres, on me traite comme un milliardaire ».

Propos recueillis par GAD SUTHERLAND.

La réunion du conseil de l'institut d'émission allemand

## La Bundesbank augmente ses taux d'intérêt

Réuni jeudi 15 août dans la matinée sous la présidence de M. Helmut Schlesinger, le conseil de la banque centrale allemande a décidé un resserrement de la politique monétaire outre-Rhin, en arrêtant une nouvelle augmentation de ses taux directeurs. Un relèvement de l'escompte de 6,5 % à 7,5 %, et probablement du lombard de 9 % à 9,25 %.

« Ce qui est bon pour le mark est bon pour l'Europe », telle est la réaction habituelle des responsables allemands lorsqu'on les accuse de mener une politique monétaire à contre-courant de celle des grands pays industrialisés.

Il y a quelques mois, le président de la Bundesbank, M. Karl Otto Pöhl, avait réagi aux « critiques acerbes » exprimées par la presse française à la suite d'une hausse des taux à Francfort, en déclarant : « Le succès de notre politique démontre qu'elle ne peut pas être tout à fait

fausse. » Il ajoutait que « la stabilité des prix en Allemagne est une condition essentielle du bon fonctionnement du SME, et c'est donc l'intérêt de nos partenaires. »

Etayant les affirmations de M. Pöhl, le professeur Schatz de l'Institut für Weltwirtschaft de Kiel (IWF), rappelle qu'au cours des trois ou quatre dernières années, la France a elle aussi adopté un objectif de stabilité des prix aussi fort, sinon plus fort, que celui de l'Allemagne. Paris est donc mal venu, selon lui, de critiquer la Bundesbank. Et puis, souligne-t-il, les pays devraient obéir avant tout à leurs propres intérêts, et l'Allemagne a suffisamment « payé » le rôle de locomotive de l'économie mondiale qu'on veut lui faire jouer ses poutres à la fin des années 70 : les prix avaient brusquement augmenté sans effet particulier sur l'activité des pays voisins.

À entendre ces arguments, les accusations portant sur l'égoïsme allemand pourraient paraître vaines ou infondées. Encore faudrait-il que la politique économique menée à Francfort soit inattaquable. Si la

Bundesbank choisit depuis trois ans de renchérir fréquemment le crédit, c'est sans doute parce que ses dirigeants ont appris à ne pas prendre de risques inutiles en matière d'inflation, depuis déjà longtemps. Or la hausse des prix en Allemagne a deux causes traditionnelles : les taux de change (un mark faible renchérit le coût des importations du pays) et les coûts salariaux. La parité actuelle du mark vis-à-vis du dollar ne soulève pas de problème majeur en ce moment, mais les salaires, eux, continuent de progresser rapidement.

En outre, depuis un an, une nouvelle source d'inflation, plus préoccupante que les deux premières, est apparue : l'absorption de la RDA, qui a considérablement déséquilibré les finances publiques. Au lieu de modifier immédiatement la politique budgétaire en conséquence (de fortes réductions de dépenses et augmentations de recettes s'imposaient, pour faire face au coût de la reconstruction de l'ancienne RDA), le gouvernement allemand a d'abord choisi de financer principalement ces dépenses nouvelles par l'emprunt, avant de se résoudre à augmenter les impôts.

Que l'Allemagne durcisse le crédit par pure orthodoxie monétaire peut se comprendre. Qu'elle le fasse en raison d'un mauvais dosage de politique économique, voilà qui est plus difficilement acceptable par les autres pays industrialisés. Quelques experts allemands en ont conscience. « La politique monétaire allemande est déjà très restrictive. Ce qu'il faut changer, c'est la politique budgétaire », déclare le professeur Hülkel de l'université de Brême. Selon lui, l'attitude des responsables monétaires, qui imposent des taux d'intérêt élevés, revient à faire payer une partie du coût de la réunification aux étrangers.

Il ne sera donc pas surprenant que les partenaires européens de l'Allemagne réagissent mal au nouveau durcissement du crédit. La plupart d'entre eux, même, depuis plusieurs années, des politiques monétaires saines et pratiquent une grande sagesse salariale. A l'occasion « ce qui est bon pour le mark est bon pour l'Europe », ils pourraient répondre que ce qui, à court terme, est bon pour la monnaie allemande, ne l'est pas forcément pour la santé de l'économie allemande, donc pour celle de l'Europe.

FRANÇOISE LAZARE et LUDWIG SIEGEL

Nouvelle affaire de faux certificats de dépôt

## La Banque industrielle du Japon est à son tour impliquée dans un scandale financier

Le nouveau scandale de faux certificats de dépôt reconnu le 13 août par la coopérative de crédit Toyo Shinkin d'Osaka (le *Monde* du 15 août) ébranle l'une des plus prestigieuses institutions financières nipponnes, la Banque industrielle du Japon (BIJ), dont le président pourrait être amené à démissionner.

TOKYO

de notre correspondant

La fraude porte sur une somme de 2,5 milliards de dollars (environ 15 milliards de francs) prêtés par la Banque industrielle du Japon (BIJ) et différents organismes sur la garantie de treize certificats de dépôt, falsifiés par un employé d'une petite banque d'Osaka, Toyo Shinkin. Le bénéficiaire de ces prêts est une certaine M<sup>me</sup> Nui Onoue, propriétaire de restaurants et de boîtes de nuit à Osaka, connue pour ses activités spéculatives et comme pour ses liens probables avec la pègre. Plusieurs « parrains » d'Osaka fréquentaient ses établissements dans le quartier nocturne de Minami.

La fameuse « mama-san » d'Osaka, soixante et un ans, a été arrêtée, mardi 13 août, ainsi que le directeur de la filiale de la Toyo Shinkin à l'origine des faux certificats. Une troisième personne, directeur du sixième organisme de crédit au consommateur du Japon, Daishippan, impliqué dans l'affaire, a également été arrêtée.

M<sup>me</sup> Onoue, qui appartient à Mikkyo, l'une de ces nouvelles sectes qui pullulent au Japon, s'était lancée dans la spéculation dans les années 60. En novembre dernier, elle déclarait à un journal japonais qu'elle avait commencé à spéculer en Bourse pour suivre un « commandement de Dieu ».

Pour rassurer les clients de Toyo Shinkin, la banque centrale a annoncé qu'elle était prête à lui avancer plusieurs dizaines de milliards de yens. Perplexe devant la faiblesse des contrôles de la direction de la Toyo Shinkin (qui ont laissé les faux certificats de dépôt remis à M<sup>me</sup> Onoue représenter quasiment la totalité des dépôts), un fonctionnaire de la Banque

centrale devait déclarer à la presse : « Nous ne pouvons pas espérer que cette faiblesse n'est pas le propre de tous les organismes financiers du Japon. Mais nous ne pouvons pas en être certains... »

Une « flambeuse »

Autre sujet de perplexité : la Banque industrielle du Japon, l'une des plus prestigieuses institutions financières du monde, qui a jusqu'à présent fait preuve d'une attitude « aristocratique » à l'égard des différents scandales affectant des banques qu'elle ne considérait pas de son rang, se trouve à son tour au cœur de la tempête. La BIJ est connue en outre pour les liens étroits qu'elle entretenait avec le ministère des finances, dont la surveillance sur les pratiques des maisons de titres, comme sur celles des banques, semble avoir été pour le moins lâche. En prêtant directement cent milliards de yens à M<sup>me</sup> Onoue, et deux cents milliards par le biais de filiales, la BIJ s'est déparée de sa politique traditionnelle de prêts à long terme à l'industrie. Pourquoi ?

M<sup>me</sup> Onoue était en fait l'un des plus gros actionnaires de la BIJ : avec sa fortune, elle avait acquis ces dernières années les actions de plusieurs des plus grandes banques du Japon, comme de NTT, le géant des télécommunications nipponnes. Bien que M<sup>me</sup> Onoue ait été connue comme une « flambeuse », on dit qu'elle vendait et achetait certains jours en Bourse pour un million d'actions, soit 10 % du volume des transactions -, la direction de la BIJ a apparemment fait passer les liens personnels qu'elle entretenait avec la « mama-san » d'Osaka avant d'autres considérations.

Avec les prêts qui lui furent consentis par la BIJ, M<sup>me</sup> Onoue a acheté massivement en automne 1989 des actions du groupe des chemins de fer privés Tokyu. Précisément au moment où, pour servir les intérêts du « parrain » de la pègre de Tokyo, Susumu Ishii, les cours montaient en flèche, probablement à la suite de manipulations des cours par la grande maison de titres Nomura...

PHILIPPE PONS

La crise du secteur textile

## Le groupe français DMC va supprimer 1 500 emplois

Les restructurations n'en finissent pas dans l'industrie textile. Le dossier VEV-Prouvost - provisoirement ? - réglé, le numéro un du textile français, DMC (Dolfuss-Mieg et Cie), qui figure parmi les leaders mondiaux de l'impression des tissus, connaît à son tour une vigoureuse restructuration de ses activités. Le groupe a annoncé, mercredi 14 août, qu'il allait supprimer 1 500 emplois sur les 14 285 que compte DMC.

La nouvelle est d'autant plus retentissante que le groupe dirigé par M. Julien Charlier semblait avoir pu faire l'économie de mesures drastiques et faisait même figure de rescapé dans un paysage textile plutôt tourmenté. Chargeurs, par exemple, numéro deux de la profession, a dû procéder,

depuis 1988, à de multiples restructurations de sa branche textile. En mai dernier, il annonçait encore 300 suppressions d'emplois, après avoir taillé dans le vif tout au long de l'année 1990 (300 emplois supprimés, par exemple, chez Roudière).

Dans un communiqué très discrètement publié dans le quotidien financier *la Cote Desjosses* du 14 août, DMC justifie les mesures arrêtées par l'effondrement brutal de ses bénéfices au premier semestre 1991. Une chute, explique le groupe textile, imputable à une conjoncture exécrable. A 37 millions de francs, le résultat net du groupe textile, sur les six premiers mois de l'année, enregistre une baisse de 75 % par rapport aux 147 millions de francs réalisés sur

la même période de l'année précédente. A 4,59 milliards de francs, les ventes consolidées accusent un repli de 24 % au premier semestre.

Trois peu d'indications sont données sur les activités, les sites et les filiales touchés par le plan de restructuration. Les unités du groupe dans l'Hexagone seraient relativement épargnées, laisseraient-elles entendre chez DMC.

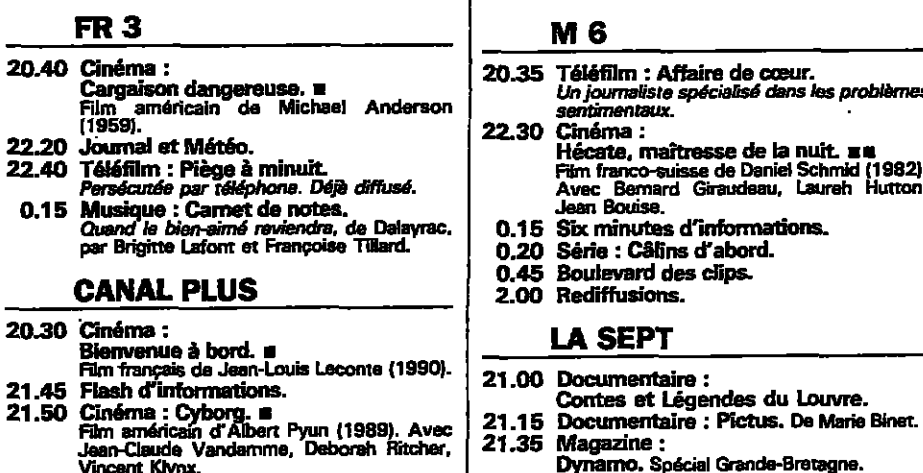
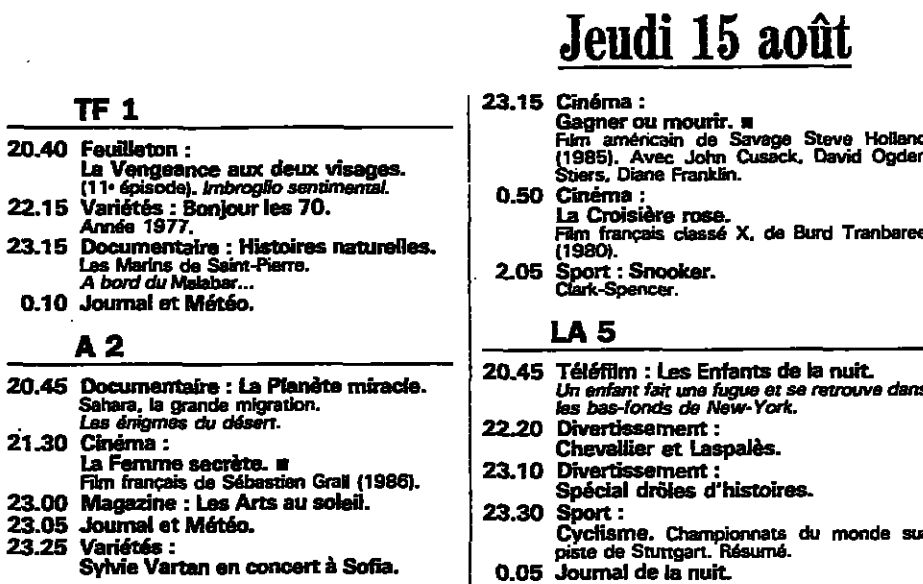
Ces mesures devraient conduire à une remise en cause de la politique de croissance que les dirigeants souhaitent engager à partir de l'année 1992, ils pourraient répondre que ce qui, à court terme, est bon pour la monnaie allemande, ne l'est pas forcément pour la santé de l'économie allemande, donc pour celle de l'Europe.



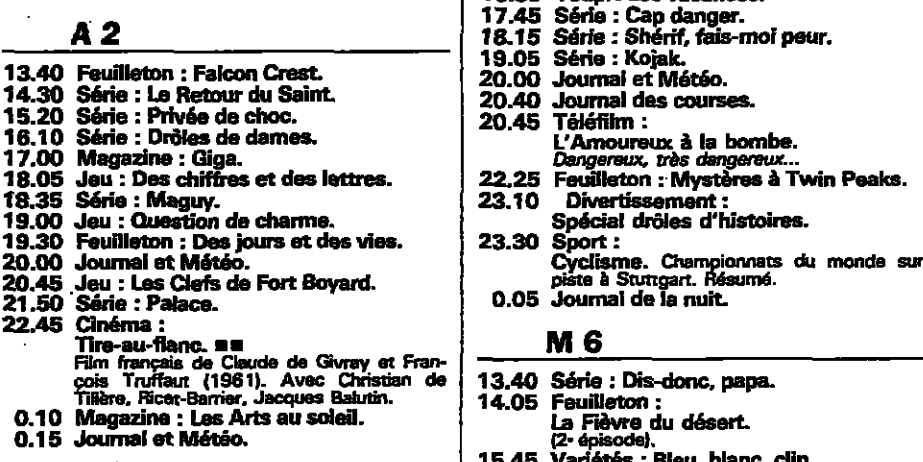


# RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles :   
 ▶ signalé dans « le Monde radio-télévision » : □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.



<b>TF 1</b>		19.35 Dessin animé : Les Simpson.
		20.00 Les Nuls... l'émission.
13.35	Cinéma : Les Week-Ends de Néron. □ Film italo-français de Steno (1956).	Invité : Daniel Prévost.
15.05	Série : Chapeau melon et bottes de cuir.	20.30 Téléfilm : Salade russe et crème anglaise. Espionnage et contre-espionnage.
16.00	Club Dorothée vacances.	21.50 Sport : Péronique. Deuxième demi-finale du Trophée Club.
17.25	Série : Texas Pédigo.	22.40 Flash d'informations.
18.10	Feuilleton : Riviera.	23.00 Cinéma : Le Messager de la mort. □ Film américain de Jack Les Thompson (1968). Avec Charlton Heston, Trish Van Devere, Laurence Luckinbill.
18.40	Jeu : Une famille en or.	
19.05	Feuilleton : Santa Barbara.	
19.30	Jeu : La Roue de la fortune.	
19.55	Divertissement : Pas folles les bêtes.	
20.00	Journal, Météo et Tapis vert.	
20.40	Jeux : InterviUes 91.	
	Beausoleil-Bar-le-Duc.	
22.35	Série : Les Professionnels.	
	Meurtre à longue portée.	
23.30	► Documentaire : La Passion selon Jean-Paul II.	
0.25	Journal et Météo.	
		16.35 Cyclisme. Championnats du monde sur piste à Stuttgart. Résumé.
		You'll! Les vacances.



FR 3	
13.30	Amuse 3 vacances.
14.40	Série : Justiciers et hors-le-loi.
15.30	Faulléton : La Conquête de l'Ouest.
16.20	Magazine : 40° à l'ombre de la 3.
18.30	Jeu : Questions pour un champion.
19.00	Le 19-20 de l'information.
	De 18.12 à 19.35, le journal de la région.
20.05	Diversissement : La Classe.
20.45	Magazine : Thalassa.
	Sarcq, le seigneur de l'île.
	Un beau milieu de la Manche, des coutumes d'un autre âge.
21.40	Série : L'Ami Giono.
	Onorato.
	L'amoureux transi et la femme d'affaires...
22.35	Journal et Météo.
22.55	Traverses.
	L'univers intérieur, voyage à l'intérieur du corps humain. 3. Les Merveilles de la digestion.
23.45	Magazine : Musicales.
18.45	Jeu : Hit hit hit hours !
16.50	Jeu : Zygomusic.
17.20	Série : L'Homme de fer.
18.10	Série : Mission impossible.
19.00	Série :
	La Petite Maison dans la prairie.
19.54	Six minutes d'informations.
	Série : Cosby Show.
20.30	Météo 6.
20.40	Téléfilm :
	Suspect d'office.
	injustement accusé d'un meurtre parce qu'il a appartenu à un mouvement anarhistes.
22.20	Série : Equalizer.
23.10	Magazine : Vénus.
23.25	Capital.
23.40	Documentaire : Succès.
	des Hermines.
23.45	Six minutes d'informations.
0.30	Boulevard des clips.
2.00	Rediffusions.

Une histoire de l'orgue.		<b>LA SEPT</b>	
<b>CANAL PLUS</b>		15.00 Opéra : Le Ring. 2. La Walkyrie.	
13.30 Cinéma :		19.05 Documentaire : Barry Flanagan.	
Le Lion du désert. ■		20.00 Documentaire : En cherchant Emile.	
Film américain de Mustapha Akkad (1979).		21.00 Documentaire : Book of days.	
Avec Anthony Quinn, Rod Steiger.		22.15 Feuilleton : Diadorm.	
16.10 Cinéma :		<b>FRANCE-CULTURE</b>	
Le Facteur de Saint-Tropez. □		20.10 Le Pays d'ici. A Dax.	
Film français de Richard Belducci (1985).		21.00 Festival d'Avignon.	
Avec Paul Préboist, Henri Genès, Manuel Gelin.		Pour Jean Audureau, portrait.	
17.35 Série : Sols prof et tais-tol.		22.40 Musique : Nocturne.	
18.00 Canaille peulche.		Festival international de piano de La Roque d'Anthéron. Variations sérieuses en ré mineur op. 54, de Mendelssohn ; Fantaisie en ré majeur op. 54, de Schumann ; Guard-à-la nuit, de Ravel ; Sonnet 104 de...	
En clair jusqu'à 20.30			
18.30 Dessin animé : Tiny Toons.			
18.50 Top 50.			
19.30 Flash d'informations.			

## Jeudi 15 août

**23.15 Cinéma :**  
Gagner ou mourir. ■  
Film américain de Savage Steve Holland  
(1985). Avec John Cusack, David Ogden  
Stiers, Diane Franklin.

**0.50 Cinéma :**  
La Croisière rose.  
Film français classé X, de Burt Tranter  
(1980).

**2.05 Sport :** Snooker.  
Clark-Spencer.

**LA 5**

**20.45 Téléfilm :** Les Enfants de la nuit.  
*Un enfant fait une fugue et se retrouve dans  
les bas-fonds de New-York.*

**22.20 Divertissement :**  
Chevalier et Laspallés.

**23.10 Divertissement :**  
Spécial drôles d'histoires.

**23.30 Sport :**  
Cyclisme. Championnats du monde su-  
périte de Stuttgart. Résumé.

**0.05 Journal de la nuit.**

**M 6**

**20.35** **Téléfilm : Affaire de cœur.**  
*Un journaliste spécialisé dans les problèmes sentimentaux.*

**22.30** **Cinéma :**  
**Hécate, maîtresse de la nuit.** ■■■  
Film franco-suisse de Daniel Schmid (1982)  
Avec Bernard Giraudeau, Laureh Hutton  
Jean Bouise.

**0.15** Six minutes d'informations.

**0.20** Série : Câlins d'abord.

**0.45** Boulevard des clips.

**2.00** Rediffusions.

---

**LA SEPT**

**21.00** **Documentaire :**  
**Cortès et Lesandes du Louvre.**

**21.15** **Documentaire : Pictus.** De Marie Binet.

**21.35** **Magazine :**  
**Dynamo.** Spécial Grande-Bretagne.

## Vendredi 16 août

19.35	Dessin animé : Les Simpson, Les Nuls... l'émission.
20.00	Invité : Daniel Prévost.
20.30	Téléfilm : Séduite russe et crème anglaise. Espionnage et contre-espionnage.
21.50	Sport : Pétaquane. Deuxième demi-finale du Trophée Canal +.
22.40	Flash d'informations.
23.00	Cinéma : -- Le Messager de la mort. □ Film américain de Jack Lee Thompson (1988). Avec Charles Bronson, Trish Van Deveret, Laurence Luckinbill.
<hr/> <b>LA 5</b> <hr/>	
13.20	Série : L'Inspecteur Derrick.
14.25	Série : Sur les lieux du crime.
15.40	Sport : Cyclisme. Championnats du monde sur piste à Stuttgart. Résumé.
16.35	Youp! Les vacances.
17.45	Série : Cap danger.
18.15	Série : Shérif, fais-moi peur.
19.05	Série : Kojak.
20.00	Journal et Météo.
20.40	Journal des courses.
20.45	Téléfilm : L'Amoureux à la bombe. Dangereux, très dangereux...
22.25	Feuilleton : Mystères à Twin Peaks.
23.10	Détournement : Spécial drôles d'histoires.
23.30	Sport : Cyclisme. Championnats du monde sur piste à Stuttgart. Résumé.
0.05	Journal de la nuit.

## M 6

- 13.40 Série : Dis-donc, papa.
- 14.05 Feuilletton :  
La Fièvre du désert.  
(2<sup>e</sup> épisode).
- 15.45 Variétés : Bleu, blanc, clip.
- 16.45 Jeu : Hit tû hit houra !
- 16.50 Jeu : Zygomatic.
- 17.20 Série : L'Homme de fer.
- 18.10 Série : Mission impossible.
- 19.00 Série :  
La Petite Maison dans la prairie.  
Six minutes d'informations.
- 20.00 Série : Cosby Show.
- 20.30 Méteo 6.
- 20.40 Téléfilm :  
Suspect d'office.  
Injustement accusé d'un meurtre parce qu'il a appartenu à un mouvement anarcho.
- 22.20 Série : Equalizer.
- 23.10 Magazine : Vénus.
- 23.35 Capital.
- 23.40 Documentaire : Succès.  
Les Héritiers.
- 23.45 Six minutes d'informations.
- 0.30 Boulevard des clips.
- 2.00 Rediffusions.

**LA SEPT**

---

**15.00** Opéra : Le Ring. 2. La Walkyrie.  
**19.05** Documentaire : Barry Flanagan.  
**20.00** Documentaire : En cherchant Emile.  
**21.00** Documentaire : Book of days.  
**22.15** Feuilleton : Diadotm.

**FRANCE-CULTURE**

---

**20.10** Le Pays d'Ici. A Dax.  
**21.00** Festival d'Avignon.  
Pour Jean Audureau, portrait.  
**22.40** Musique : Nocturne.  
Festival international de piano de La Roque  
d'Anthéron. Variations sérieuses en ré  
mineur op. 54, de Mendelssohn ; Fantaisie  
en majeur op. 66, de Schumann ; Gar-  
bard de la nuit, de Fauré ; Sonate 104, de

**22.05 Magazine : Mégamix. Spécial Cuba.**  
**22.55 Documentaire : Maestro.**  
 Vivaldi et le dix-huitième siècle.

**FRANCE-CULTURE**

**20.10** Le Pays d'ici. A Dax.

**21.00** Festival d'Avignon. Monteverdi, C  
nova, Brunelleschi, de Miklos Szentkuty

**22.40** Musique : Nocturne. Festival intern  
nal de piano de La Roque d'Arthémis. S  
pour deux clavescins en ré mineur, de  
Roux ; Prélude en la majeur à deux cl  
cins allemand à deux clavescins, La J  
pour deux clavescins, La Verville pour  
clavescins, Musée de Choisi pour deux  
cins, Musée de Taverny pour deux cl  
cins, Sonate « l'Impériale » pour deux cl  
cins, de François Couperin ; Sonate a  
cembal en sol mineur, de Matheson ; S  
fugues pour deux clavescins en do mi  
BWV 1061, de Bach, par Devitt Morone

**FRANCE-MUSIQUE**

**20.00** Discothèques privées. Claire Denis.

**21.30** Concert (donné ce jour lors du Festival Salzbourg) : Missa Solemnis pour soliste, chœur et orchestre en ré majeur op. 124, de Beethoven, par l'Orchestre philharmonique de Vienne, le Chœur de la radio de Leipzig, le Chœur de la Radio suédoise, le Chœur de chambre Eric Ericson, dir. Ja. Levine; sol. : Cheryl Studer, Jessye Norman, sopranos, Plácido Domingo, ténor, Kurt Moll, basse.

**23.37** Nuits chaudes.

**FRANCE-MUSIQUE**

**20.00** Discothèques privées. Claire Denis.  
**21.30** Concert (en direct du Festival de Roque-d'Amfaron) : Sonate en ré mineur pour deux pianos K 448, Concerto pour deux pianos et orchestre en mi bémol majeur K 365, Concerto pour violon et orchestre en la majeur K 219, de Max Sérénaud en mi majeur pour cordes op. 6 de Dvorak, par le New European S. Orchestra, dir. Dimitri Sinkovetzky ; S. Chastaine Collard, Jean-Claude Pennes pianos, Dimitri Sinkovetzky, violon.

## MOTS CROISÉS

**PROBLÈME N° 5586**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

**HORIZONTALLEMENT**

I. Peut avoir son utilité quand le mal est fait.  
 II. Répondre à une stérime. Adverbe. — III. fermes qui ne jettent pas les dés. — IV. Se comme le nez au milieu de la figure. Qui n'a à lutter. — V. Pronom. Fin de participe. — VI. ve pas droit au but. — VII. Se montre plutôt m. Symbole étrange. — VIII. D'un audacie. Gar famille. — IX. En France. Sans dessous dessus X. Accompagne une action. De quoi faire merveilles. — XI. Donne des bonbons.

### VERTICALEMENT

1. Des gens que l'on aime trouver sur ne  
route. - 2. Ont des peignes et des brosses  
Conjonction. - 3. Est destiné à conduire. Se ma  
à l'enlèvement. - 4. C'est la preuve que  
n'a changé. Peut obliger à repasser. Se met d  
des mets. - 5. Faisons monter. - 6. Aucunem  
épargné. Fils de l'Aurore. - 7. Agit en surfa  
Fait partie de ce qui nous entoure. - 8. Suscitez  
mécontentement. Est en terre africaine. - 9  
des hauts et des bas. Note.

### on du problème n° 1

**Horizontalement**  
I. Douleurs. - II. Incendies. - III. Civisme  
IV. Mal. On. Pl. - V. Avenue. In. - VI. N6. Et.  
- VII. Tunnelier. - VIII. Axène. Dru. - IX. Viss  
- X. Rua. Ore. - XI. En. Rételé.

**Verticalement**  
1. Diamantaire. - 2. On. Avez. Un. - 3. U  
Neva. - 4. Lei. Nenni I - 5. Envo0téés  
6. Udine. Soit. - 7. Ris. Sidéré. - 8. Sempit  
- 9. Sen. Rut.

**GUY BROUTY**

La discussion des crédits de la défense

## M. Joxe critique M. Fabius

M. Pierre Joxe, qui était interrogé, mercredi 14 août, au micro de RMC, a, une nouvelle fois, exprimé son désaccord avec un point de vue de M. Laurent Fabius, publié dans le *Figaro* du 25 juillet (le *Monde* du 26 juillet). Dans cet article, le président de l'Assemblée nationale s'interrogeait notamment sur l'intérêt de maintenir le programme Rafale.

Le ministre de la défense avait déjà, la semaine dernière, observé que l'intérêt de l'ancien premier ministre pour « les questions militaires » ne l'avait pas empêché d'être absent lors du débat sur la défense, organisé à l'Assemblée nationale le 6 juin.

Qualifiant, au cours de cette émission, l'article de M. Fabius, d'« erreur », M. Joxe, qui a soutenu M. Fabius au congrès de Rennes en mars 1990, mais qui garde une certaine autonomie, a ajouté : « Je pense qu'il n'a pas lu cet article avant de le signer : il a dû partir

en vacances en laissant derrière lui ».

M. Joxe qui s'efforce de limiter les effets de la rigueur sur les crédits de son ministère pour 1992, face aux demandes du ministère de l'économie, des finances et du budget, a expliqué que si de « grosses » économies sont réalisables, c'est « à terme » et « à condition de [les] organiser dans le temps ». Il a ajouté : « Une programmation progressive sur plusieurs années de la diminution des dépenses militaires est possible. Elle est nécessaire. Je la propose. Une réduction brutale d'une année sur l'autre n'est pas facile. Elle aurait des conséquences brutales ».

Pour le ministre de la défense, « on ne peut pas du jour au lendemain, par exemple supprimer les programmes industriels (...) Il faut voir quelles en sont les conséquences industrielles, sociales et aussi psychologiques » dans un monde qui « aujourd'hui ne donne pas une impression de parfaite tranquillité », a-t-il précisé.

Après la demande française d'organiser des élections

## L'opposition malgache réclame toujours le départ de M. Didier Ratsiraka

TANANARIVE

de notre envoyé spécial

Deux autres victimes du massacre de Iavolaha le 10 août, ont été présentées, mardi 14 août, à la foule. Devant les cercueils, l'ambassade de France avait fait poser une couronne de fleurs à la mémoire des « martyrs de la marche de la liberté ». Un frisson d'approbation a couru sur la place du 13-Mai 1971 quand les gens ont applaudi le geste de la France, qui signifiait sans doute plus que de la compassion. Quelqu'un plaça la couronne bien en évidence sur un mur, à côté d'une de ces innombrables banderoles qui résumaient désormais la raison d'être du mouvement des Forces vives, « Ratsiraka m'ala » (« Ratsiraka va-t-en »). Une heure d'après, le cortège se dirigeait vers le palais présidentiel.

Les représentants de l'opposition malgache en France ont accueilli avec satisfaction, mercredi 14 août, le souhait, exprimé par le ministère français des affaires étrangères, de la tenue d'une « consultation populaire rapide et contrôlée » dans la Grande Ile (le *Monde* du jeudi 15 août). Rappelant que le départ du président Ratsiraka est « la seule issue à la crise », les opposants se sont dits « convaincus que la France nous a compris et que sa prochaine initiative ira dans ce sens ». A Tananarive, les réactions du Comité des forces vives et des Eglises sont plus mitigées.

déjà par l'absence de réaction de la communauté internationale, mis à part celle de la Suisse qui, dès le 12 août, avait « déploré le recours à la force pour faire taire les revendications [...] de la très grande majorité de la population malgache ».

Dans l'après-midi, le communiqué tant attendu du gouvernement français faisait rapidement le tour des milieux d'opposition, diversement interprété. Il est vrai. Les recommandations de Paris pour « une consultation populaire rapide et contrôlée » en vue de dénouer la crise ont été plus d'un Malgache, perçues que « tant qu'il restera au pouvoir, M. Didier Ratsiraka aura les moyens de remporter n'importe quelle élection ». « Un vote aujourd'hui », ajoutait M. Evariste Marson, du Comité des forces vives, « permettrait simplement au pouvoir de redorer son blason ».

Quelques dirigeants de l'opposition, au contraire de la récente rencontre entre leurs représentants et un responsable français, paraissent plus optimistes : « C'est en ce sens qu'il faut agir », commentait le professeur Albert Zafy, président du Comité des forces vives, ajoutant que des tractations discrètes seraient menées par l'opposition pour convaincre le président Ratsiraka qu'il demeure le seul obstacle au règlement de la crise. « L'essentiel est que la France ait enfin compris qu'on ne peut pas discuter avec lui », précisait M. Zafy.

## Le mutisme de l'armée

Du côté du pouvoir, il était difficile, mercredi soir, d'obtenir une réaction et il s'agissait à la présidence d'une activité inhabituelle. M. Rakotovo-Rakotovoana, membre du Conseil suprême de la révolution (CSR), proche du président, a déclaré qu'il n'était pas opposé au principe d'une consultation populaire, estimant que c'était « encore dans la marche des choses ». Pour le Conseil des

Eglises chrétiennes de Madagascar (FFKM), qui a porté sur les fonts baptismaux ce mouvement de contestation, le communiqué français paraissait trop timide, dans la mesure où les autorités religieuses semblaient attendre de Paris une référence au départ du président pour pouvoir adopter la même attitude. « Vis-à-vis du chef de l'Etat, la France compte certainement beaucoup plus que l'Eglise », expliquait le pasteur Josuah Rakotonirainy. Si notre autorité morale était respectée par le président, celui-ci aurait participé aux deux conventions nationales que nous avons organisées l'un dernier pour mettre au point un projet de Constitution ».

L'armée, plus muette que jamais, car rien n'a filtré des deux récentes rencontres entre quelques généraux et les Forces vives, semble avoir tout de même pris position. « Les officiers se sont rendus en personne au collège Ravelomanantsoa, le siège des Forces vives », fait remarquer un observateur.

Nul doute que l'opposition sera longuement consultée par le nouvel ambassadeur de France à Tananarive, où il pourrait arriver vendredi, une semaine après sa nomination. « Il ne faut pas s'attendre à ce que M. Gilles d'Humières remette immédiatement ses lettres de créance au président. Mais il faut sans doute interpréter cette hâte comme une marque de soutien à un pays ami dans une situation délicate », estimait un homme d'affaires parisien de l'opposition.

An cours de ces trois jours de deuil décidés par les Forces vives et alors qu'un climat lourd de réprimandes et de coups de main s'installe dans la capitale, les seize ans de règne de M. Ratsiraka pourraient prendre fin, espère le pasteur Andriananjato, porte-parole de l'opposition, qui ajoute : « Il ne faut pas que nos martyrs soient morts en vain ».

JEAN HELENE

En marge du traité de l'Union

## Création d'un marché commun des Républiques soviétiques d'Asie centrale

Les cinq Républiques d'Asie centrale soviétique ont signé, mercredi 14 août à Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan, un accord de coopération économique indépendamment de Moscou. Elles veulent ainsi défendre les intérêts de la région au sein du traité de l'Union en constituant une sorte de marché commun.

Les présidents du Kazakhstan, de l'Ouzbékistan, du Tadjikistan, de la Kirghizie et de la Turkménie avaient déjà signé en juin 1990 un accord de coopération pour « développer les liens horizontaux entre les Républiques sans l'interférence du centre ». Mercredi, ils ont aussi créé un conseil consultatif permanent de coordination économique et sociale, qui s'ouvrira à Achikhabad, capitale de la Turkménie. Pour la première fois, l'Azerbaïdjan, République elle aussi musulmane, mais qui se rat-

tache à la région du Caucase, a été invitée à cette réunion ; il a été décidé de l'associer suivant des règles particulières à ce conseil.

« Jusqu'à présent, les relations entre les Républiques n'étaient pas justes : les décisions du centre ont provoqué des déséquilibres », a déclaré le président de l'Ouzbékistan, M. Islam Karimov, au cours d'une conférence de presse. Il a rappelé que le niveau de vie en Asie centrale était deux fois moins élevé qu'en Russie et trois fois moins que dans les pays baltes.

Le président du Kazakhstan, M. Noursoultan Nazarbaïev, a illustré « l'absurdité de l'économie planifiée » en racontant que, jusqu'à présent, le métal extrait au Kazakhstan — le premier producteur de métaux non ferreux de l'URSS — était envoyé en Biélorussie au lieu d'être traité sur place. — (AFP)

## Le danger de confrontation avec l'URSS demeure, estime un rapport de la Maison Blanche

La Maison Blanche a transmis, mardi 13 août, au Congrès un rapport sur sa politique de sécurité dans lequel elle souligne que, s'il faut aller au-delà de l'engagement de la menace communiste, les Etats-Unis doivent rester prêts à faire face non seulement à des conflits régionaux mais également à un possible retour au danger d'une confrontation avec l'URSS.

Soulignant les « triomphes » des derniers mois, notamment l'effondrement du communisme en Europe de l'Est et la victoire de la guerre du Golfe, le président Bush a ajouté, dans un communiqué accompagnant ce rapport : « Le monde reste un endroit dangereux, avec des antagonismes ethniques, des rivalités nationales, des tensions religieuses, la prolifération des armements, les ambitions personnelles et l'autoritarisme rampant ».

Tout en estimant peu vraisemblable un retour de l'URSS à la puissance menaçante des quarante dernières années, le rapport, rédigé par le Conseil national de sécurité (NSC), souligne qu'il est impossible de savoir quelle voie elle sui-

vra. En tout état de cause, ajoute le document, ce pays « est toujours et restera une superpuissance militaire ». Si Washington entend promouvoir les changements démocratiques en URSS, « certains aspects des relations américano-soviétiques resteront concurrentiels et il existe toujours le danger que les confrontations réémergent », indique le rapport.

Le texte note que les Etats-Unis « ne peuvent pas être le gendarme du monde », mais « restent le pays vers lequel les autres se tournent en cas de détresse ». L'une de leurs « tâches-clés » est de « maintenir les équilibres régionaux et de résoudre les conflits avant qu'ils n'atteignent le niveau militaire ». Pour cela, note l'étude, l'OTAN reste indispensable à la structure de paix de la « nouvelle Europe ». Les Etats-Unis ouvriront cependant à adapter cette organisation pour tenir compte des désirs des Européens pour « une entité de sécurité distincte à l'intérieur de l'Alliance » et encourageront « une plus grande responsabilité européenne pour la défense de l'Europe ». — (AFP)

## L'ESSENTIEL

## VOYAGE AVEC COLOMB

16. Cardinal des Amériques... 2

## ETRANGER

La visite du pape en Pologne et en Hongrie... 3

Grâce royale au Maroc Hassan II décide la libération de certains prisonniers politiques... 5

La « perestroïka » au Laos M. Kaysone Phomvihane cumule les fonctions de président du PC et de chef de l'Etat... 5

## SOCIÉTÉ

Prise d'otages à Fresnoes Trois personnes libérées par les policiers du RAID... 6

## SPORTS

La France remporte l'Admiral's Cup L'une des épreuves de voile les plus prestigieuses du monde... 6

## CULTURE

Musiques Les Festivals de Marciac et d'Estagel... 11

## LIVRES • IDÉES

• Littérature du meurtre, meurtre de la littérature • L'affaire Rudolf Hess • Rencontres mexicaines, par J.-M.G. Le Clézio • Histoires littéraires, par François Boret • L'avant-garde en graphiques • Joyce Carol Oates et la « mortalité » • L'âme perdue d'Ivanov... 7 à 10

## COMMUNICATION

Les cathédrales de la télévision L'ambition des chaînes s'exprime dans l'architecture de leurs bâtiments... 12

## ÉCONOMIE

Nouveau scandale financier à Tokyo La Banque industrielle du Japon impliquée dans une affaire de faux certificats de dépôt... 13

## Services

Abonnements... 14  
Carnet... 14  
Loto... 14  
Marchés financiers... 14  
Météorologie... 15  
Radio-Télévision... 15  
Mots croisés... 16  
Spectacles... 12

La télématique du Monde : 3615 LEMONDE 3615 LM

Le numéro de « Monde » daté 15 août 1991 a été tiré à 436 941 exemplaires.

Malgré les scandales dans lesquels sont impliqués des péronistes

## Le parti du président argentin a remporté deux élections partielles

Le Parti péroniste du président argentin Carlos Menem a remporté deux des trois premières postes de gouverneurs à être renouvelés au cours d'élections partielles provinciales et fédérales, qui se poursuivront le 8 septembre et le 27 octobre prochains. Ces élections constituent le premier test pour M. Menem, au pouvoir depuis juillet 1989, et dont l'entourage politique et familial est impliqué dans un scandale sur le blanchiment des narcodollars.

BUENOS-AIRES

de notre correspondante

S'il s'attendait à une victoire de son parti dans la province de San-Luis (750 kilomètres à l'ouest de Buenos-Aires), où le gouverneur sortant a été réélu pour la troisième fois dimanche 11 août, le président Menem s'est déclaré « surpris » de l'élection du chef d'entreprise Jorge Escobar dans celle de San-Juan (mille kilomètres au nord-ouest de la capitale) où, depuis dix-huit ans, les péronistes avaient été tenus à l'écart du pouvoir.

Dans la province de Rio-Negro (nord de la Patagonie), le gouverneur sortant, le radical Horacio Massaccesi (opposition) a été réélu. Il avait été surnommé « Robin des Bois », après s'être approprié 16 millions de dollars appartenant au gouvernement, pour payer les salaires des fonctionnaires (le *Monde* du 25 juillet).

Ces premiers résultats d'une série d'élections partielles, portant sur le renouvellement des gouver-

neurs, des maires et de la moitié de la Chambre des députés ont de quoi réjouir M. Menem, inquiet de l'impact de plusieurs scandales. Ils s'expliquent en grande partie par le succès du plan économique gouvernemental, qui a réussi notamment à freiner l'inflation. Ils mettent aussi en relief les faiblesses de l'opposition.

La campagne électorale des adversaires de M. Menem s'alimente plus d'accusations de corruption du gouvernement péroniste que de critiques contre les mesures politiques ou économiques adoptées. Le principal parti d'opposition, le Parti radical, semble à court de propositions, et son chef, l'ancien président Raúl Alfonsín, ne s'est jamais tout à fait remis d'avoir dû quitter le pouvoir en 1989. Divisée, la gauche se trouve pratiquement exclue de ce duel électoral.

## « Yomagate » : le juge inculpé

Pour le chef de l'Etat, l'échec la plus importante est fixée au 8 septembre, dans la principale province, celle de Buenos-Aires. Le candidat officiel au poste de gouverneur, le vice-président Eduardo Duhalde, est menacé par un dissident péroniste, M. Saul Ubaldini, secrétaire général de la COT-Aspardo (Confédération générale du travail), opposé à l'administration Menem. Il risque de prendre des voix à M. Duhalde, auquel un sondage donne un avantage de 10 % devant le radical Juan-Carlos Pugliese.

L'incertitude du résultat de ces prochains scrutins explique l'invitation au dialogue lancée le 10 août par le chef de l'Etat à toutes les composantes de l'oppo-

sition, dont le Parti radical, qui avance depuis plusieurs mois avec insistance l'idée d'un « pacte de gouvernement ». Cette idée est vue d'un bon œil à Washington. Mais M. Menem s'est contenté de proposer « à tous les secteurs de la société » un « grand compromis politique » après les élections partielles, en se gardant de faire allusion à d'éventuelles alliances politiques. Pragmatique, il attend le verdict des urnes, sans ignorer qu'il aura besoin d'un vaste consensus pour faire approuver une série de lois portant notamment sur la réforme de la Constitution et la lutte contre le trafic de drogue.

En pleine période électorale, le « Yomagate » — nom donné à Buenos-Aires au scandale sur le blanchiment de narcodollars dans lequel est impliquée M<sup>me</sup> Amira Yoma, la belle-sœur de M. Menem — connaît de nouveaux rebondissement. Le juge chargé de l'enquête, M<sup>me</sup> Maria Servini de Cubria, a été déchargée du dossier et inculpée pour avoir commis de « graves irrégularités ». Elle aurait notamment transmis des informations sur l'enquête aux avocats de M<sup>me</sup> Yoma et eu « des discussions » avec le président, cité à comparaître par le nouveau juge.

Le témoin numéro un dans cette affaire, le Libanais Khalil Hussein Dib, affirme de son côté avoir remis, avant l'éclatement du scandale, une cassette à deux secrétaires privées du président relatant tout ce qu'il savait sur la bande internationale chargée de « laver » l'argent de la drogue et dont M<sup>me</sup> Yoma faisait partie. Le chef de l'Etat a démenti l'existence de cette cassette.

CHRISTINE LEGRAND

## Découverte d'un charnier d'enfants dans une mine d'or au Pérou

Les cadavres d'une cinquantaine d'enfants, âgés de dix à quatorze ans, ont été retrouvés dans une mine d'or située près de Puerto Maldonado, à la frontière du Brésil, où ils avaient été forcés de travailler, ont révélé mercredi 14 août les autorités péruviennes. D'après les rapports des médecins légistes, certains enfants ont été fusillés, d'autres sont morts de malnutrition ou de maladie. Tous portaient des traces de torture.

Par ailleurs, vingt membres des forces armées péruviennes ont péri dans deux embuscades tendues par la guérilla maoïste du Sentier lumineux. Onze soldats ont été tués à Aguyayta, dans la jungle amazonienne au nord-est de Lima, et neuf autres à Cachicadan, à 300 kilomètres au nord de la capitale, par l'explosion de mines laissées par la guérilla. A Lima, une roquette a été lancée par les membres du Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA) depuis une voiture, endommageant le ministère de l'éducation sans faire de victimes. — (UPI, Reuter, AFP)

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT

